

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Péril vert

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Péril vert



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

PÉRIL VERT

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

83 CASSE-TÊTE MONGOL

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

PÉRIL VERT

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR JEAN-NOËL CHATAIN



Titre original :
GROUND ZERO

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1991

© Presses de la Cité/GECEP, 1992

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00809-0

Édition originale :

ISBN : 0-451-16934-4

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

CHAPITRE PREMIER

La Plomo agonisait.

Depuis presque une cinquantaine d'années déjà, la petite cité agricole du Missouri se mourait. Nichée dans l'ondoyant paradis de verdure du comté d'Adair, La Plomo subissait de plein fouet la récession économique.

À la grande époque, le chemin de fer de Santa Fe s'y arrêtaient une dizaine de fois par jour pour y charger de somptueuses récoltes de blé, de maïs ou de soja, acheminées ensuite vers les marchés régionaux.

C'est après la guerre que les choses avaient commencé à changer. Les horribles autoroutes goudronnées firent leur apparition. Les trains s'arrêtèrent moins souvent. Vers le nord, au-delà de Grizzly Creek, Kirkland, une petite agglomération voisine, devint un centre commercial florissant, tandis que La Plomo conservait sa physionomie de modeste cité agricole. Le commerce y était concentré sur trois magasins, le drugstore, le restaurant et le bazar, situés en bordure de la place centrale. Un bien grand mot pour le simple rectangle de verdure où l'on avait posé un chasseur à réaction datant de la guerre de Corée pour amuser les enfants...

Cette touche incongrue de modernisme ne modifia en rien l'essentiel de la vie des habitants. Qui continuèrent à chasser l'écureuil en famille, à se baigner nus l'été dans l'abreuvoir municipal, à danser de joyeux quadrilles, préludes à de nombreux mariages, à organiser entre eux de grands gueuletons champêtres où ils rigolaient des mêmes blagues de moissonneurs que leurs arrière-grands-parents. Seuls les noms des politiciens locaux changeaient.

Bref, La Plomo était un oasis d'immobilisme dans un monde en perpétuel changement. La vie des fermes soudait, bon an mal an, la communauté d'une saison à l'autre.

Puis vint la sécheresse. Avec son cortège de récoltes brûlées. Même le grand maïs vert se mit à flétrir et à se racornir. L'économie locale s'étant tarie, ce fut aussi le début des saisies et des faillites. Les exploitations, transmises de père en fils depuis la guerre de Sécession, furent vendues à des étrangers. Les gens se déracinèrent pour rejoindre la ville et ses horreurs civilisées. Ce fut tout un mode de vie qui commença à se désagréger.

La nuit où La Plomo rendit – littéralement – son dernier souffle, Aldace Noiles, allongé dans son lit, songeait aux changements qu'il

avait connus. Ce soir-là il avait vaguement plu. Noiles adorait rester allongé sur son lit, seul, dans le noir, lorsque la pluie crépitait sur le toit. Cela lui donnait une sensation de bien-être et de sécurité ; ce qui chez un veuf de soixante-sept ans n'était pas négligeable.

Après la guerre, Aldace avait été le receveur des postes de La Plomo. Il n'était qu'un modeste préposé lorsqu'il fut mobilisé en 1943. À son retour, en 1946, le receveur annonça qu'il partait en retraite et Aldace prit tout naturellement sa place. À l'époque, la population du bourg n'atteignait guère les deux mille habitants.

Et maintenant, songea Aldace, il y avait nettement moins d'un millier d'âmes...

Il ne pouvait pas se douter qu'au moment où le soleil levant dissiperait les brumes matinales qui recouvraient la prairie d'un étrange voile jaunâtre, la population totale de La Plomo chuterait à zéro.

C'étaient les événements de la période 1943-1946 de son existence qui permettaient à Aldace Noiles d'apprécier à sa juste valeur le plaisir simple de rester tranquillement couché à rêvasser. Évidemment, La Plomo allait mal. Mais elle s'en sortirait ; elle risquait même de connaître à l'avenir un regain de prospérité. Aldace ne le verrait peut-être pas, mais il savait que cela arriverait un jour.

Aldace aimait la vie. À Burma, il avait combattu aux côtés des Rangers contre les Japonais planqués dans des tranchées profondes. Après des mois de combats meurtriers, les Japs s'étaient enterrés dans leurs abris souterrains et le seul moyen de les en déloger, c'était d'y mettre le feu.

Le Ranger Aldace Noiles avait donc, lui aussi, brandi un lance-flammes et les ravages du feu sur la chair humaine hantèrent son sommeil des années durant, longtemps après son retour au bercail.

À cette époque, Aldace n'avait qu'une prière sur les lèvres : « Seigneur, faites que je meurs dans mon lit. »

La première fois qu'il marmonna cette supplique, il était dans un trou à rats inondé par la pluie. Par la suite, même après avoir retrouvé son modeste lit, physiquement entier mais moralement choqué, Aldace mit un point d'honneur à s'agenouiller avant de se coucher et à répéter son mantra de minuit. Rien de tel que les horreurs de la guerre pour permettre à un homme de goûter pleinement les joies simples de l'existence.

Ces temps-ci, Aldace Noiles invoquait Dieu un peu moins souvent que par le passé. Il était en retraite à présent. Il ne conduisait plus. Mourir dans son lit devenait une éventualité de plus en plus probable.

Mais, tout de même, une ou deux fois par mois, il songeait à prier.

Ce soir-là, ce fut le cas.

Aldace Noiles ne savait pas très bien à quel moment il s'était endormi. À son âge, le sommeil s'annonçait par une douce torpeur qui l'enveloppait peu à peu, comme une sorte de brouillard furtif.

Cette nuit-là pourtant, chose exceptionnelle pour un homme comme lui, pensionné du gouvernement, propriétaire du logement qu'il avait terminé de rembourser en 1966, il se réveilla brutalement, saisi de stupeur. Mais lors de cette dernière nuit où le destin accepta qu'il mourût chez lui, à l'instar des huit cent soixante-deux derniers habitants de La Plomo, Aldace Noiles se redressa d'un bond, les mains agrippées à la gorge.

Ce fut une sensation d'irritation qu'il ressentit tout d'abord. Puis une toux incontrôlable le secoua. Ses vieilles narines sèches reniflèrent une forte odeur qui lui fit vaguement penser à celle des géraniums. Aldace inspira profondément par la bouche. Il expira comme un chien qui crache un os coincé dans la gorge. Sauf que l'os ne voulait pas s'extirper.

Aldace remarqua la vapeur jaunâtre qui baignait sa chambre. La clarté lunaire filtrant au travers des rideaux de gaze conférait à cette légère brume une brillance malveillante.

Aldace toussa de nouveau. Cette fois, une petite boule de crachat rougeâtre atterrit sur le couvre-lit.

Aldace la contempla, horrifié. Sa première pensée fut qu'il avait le cancer. Mais le cancer ne survenait pas en vous coupant le souffle. Et Aldace avait fumé sa dernière Marlboro eh 1959.

La toux mit au supplice la maigre cage thoracique de Noiles. Il tomba du lit, le pantalon de son pyjama flottant autour de ses minces tibias tandis qu'il débûchait en toussant vers la salle de bains.

Il remplit un verre d'eau qu'il avala d'un trait.

Le liquide remonta dans son œsophage, tel un vomi rosâtre. L'eau n'avait pas atteint son estomac qu'il la régurgitait avec le bœuf à la crème et les petits pois frais du jardin qui avaient constitué son dîner.

Sa toux ne fit qu'empirer. Ses poumons peinaient pour respirer et chaque inspiration était plus faible que la précédente, chaque expiration plus pénible. Il cracha un autre morceau de matière visqueuse et ensanglantée et, comme il sentait qu'il allait vomir de nouveau, pencha la tête au-dessus de la cuvette en porcelaine des toilettes.

C'est alors, qu'au travers des murs, lui parvinrent des bruits divers.

Des bruits de toux. D'autres personnes toussaient. Un concert de toux, de crachats, de sanglots. Quelqu'un se mit à hurler.

Tant bien que mal, Aldace Noiles trouva la force de sortir. L'herbe était humide sous ses pieds nus. La nuit était fraîche mais l'air brûlait ses poumons. Il avait l'impression que l'herbe aussi lui brûlait les pieds.

En regardant de part et d'autre de la rue, Aldace vit des lumières s'allumer dans les maisons. La Plomo se réveillait. Et Aldace comprit pourquoi. Les réverbères harcelés de phalènes diffusaient une lueur jaune et trouble. D'ordinaire, il s'agissait de douces lumières bleutées ; rien à voir avec la lumière crue des lampes halogènes que le maire avait tenté de leur imposer. Elles n'auraient pas dû être jaunes. L'air pur de La Plomo ne devait pas être jaune.

Une voiture démarra et ses pneus crissèrent en quittant l'allée. Au volant, il reconnut le jeune Randal Bloss. Le véhicule descendit la rue et déboula sur une pelouse, écrasant une boîte aux lettres perchée sur un piquet blanchi à la chaux. Bloss sortit en dégringolant il se tenait la gorge, tirant la langue et toussant de plus belle. Il se mit à tourner en rond tel un poulet décapité, puis s'allongea simplement sur le dos, regardant l'atmosphère jaune et vaporeuse tout en continuant à tousser comme un forcené.

— Je vais chercher de l'aide, Randal ! brailla Aldace.

Il retourna dans sa salle de séjour, mais le combiné demeura obstinément muet. Aucune tonalité. Il se replongea dans la rue.

— Ne t'en fais pas ! cria-t-il, j'arrive...

Mais Randal Bloss luttait de plus en plus faiblement. Ses avant-bras pliés, les mains flasques. On aurait dit un cafard sur le dos qui vient de recevoir une giclée d'insecticide.

Aldace s'engouffra dans la rue. L'air y était encore plus vicié que devant chez lui. Il trébucha à deux reprises. Sa propre toux empira et les sueurs froides débutèrent. Mais il lutta de plus belle pour atteindre la place centrale toute proche.

L'atmosphère y était carrément atroce. Non pas qu'on y respirât plus difficilement qu'ailleurs, mais la coloration y était plus intense. D'un jaune à vous donner la chair de poule. Et soudain Aldace comprit ce qui se passait.

Le Sabrejet, installé là en 1965, au terme d'une bataille acharnée menée par les notables locaux qui voulaient une machine à vapeur – symbole plus éloquent de la gloire passée de La Plomo –, le Sabrejet, donc, expulsait quelque chose par son tuyau d'échappement. De

furieux torrents jaunâtres.

C'est alors que la vérité s'imposa à l'esprit d'Aldace Noiles. Une évidence qu'il avait refusé d'accepter jusqu'à présent.

— Mon Dieu, c'est du gaz ! coassa Aldace, du gaz toxique !

Dans toute la ville, la symphonie de toux sèches allait crescendo.

Aldace Noiles comprit alors qu'il n'y avait aucun moyen d'y échapper et s'en retourna péniblement vers sa maison et le confort de son lit solitaire. Il n'y parvint pas. Aldace s'écroula sur l'herbe verte et brûlante, crachant des caillots écarlates, le corps secoué de spasmes.

Tout compte fait, Aldace Noiles n'allait pas mourir dans son lit et sûrement pas de la manière paisible qu'il avait souhaitée.

En rendant son dernier souffle, il toussota une courte prière pour les braves gens de La Plomo. Surtout pour les jeunes, qui n'avaient déjà pas beaucoup d'avenir au lever du jour et qui à présent n'avaient plus d'avenir du tout. Leurs cris pitoyables lui écorchaient les oreilles.

Son dernier geste fut de se boucher les oreilles pour ne plus entendre l'épouvantable vacarme. Même cela n'y fit rien.

Plus tard, les croque-morts durent briser ses bras raidis afin qu'il puisse reposer dans son cercueil. La Plomo était devenue une nécropole silencieuse qu'aucun chant d'oiseau ne troublait et où le bourdonnement des insectes était curieusement absent.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et tout le monde l'ignorait.

C'est en Corée du Nord, très précisément dans le village de Sinanju, que cette absence d'intérêt à son égard s'était manifesté pour la première fois. Sinanju n'était pas un village comme les autres. C'était avant tout un tablier de plaines boueuses dominant une mer grise et dépourvue de poissons, la baie de la Corée Occidentale. Au-delà de cette barrière de boue, les cabanes s'entassaient, branlantes, dégradées par les intempéries.

Pourtant, c'était l'un des meilleurs endroits, au nord du trente-huitième parallèle, pour couler une existence paisible. Aucun homme de Sinanju ne fut jamais enrôlé dans l'armée du Peuple. Aucun impôt ne fut jamais prélevé. En tout cas pas depuis 1945. Cette année-là en effet un émissaire du nouveau gouvernement communiste avait débarqué au village et insisté pour que la bourgade s'acquittât de sa dette, au mépris de l'exonération fiscale dont jouissait le pays depuis des lustres, du temps où la dynastie du Dragon régnait encore sur la Corée.

Le percepteur – dont les annales de Sinanju ne mentionnent même pas le nom – se vit remettre sa tête dans les mains. Littéralement.

Il se tenait là, face au Maître de Sinanju – qui, selon lui, devait être le maire ou le chef du village – et lui réitérait sa requête, car le vieil homme était à l'évidence sourd. « Quoi ? », répétait-il d'un ton bougent.

— Si vous contestez le montant de l'impôt, avait expliqué le percepteur, vous pouvez toujours remplir un dossier pour demander un abattement.

— Je ne connais pas ce mot, déclara le maître de Sinanju qui tout à coup entendait parfaitement bien. On dirait du charabia occidental, cracha-t-il.

— Un abattement correspond à un remboursement de la somme perçue indûment.

— Je déclare injuste toute forme d'imposition sur Sinanju. Vous pouvez disposer.

— Permettez-moi d'insister.

Finalement, le Maître de Sinanju – qui s'appelait Chiun – décrivit un geste vague de ses doigts aux ongles extraordinairement longs. Le

percepteur s'en souvint jusqu'à la seconde où il mourut.

— Tendez-moi vos deux mains en avant, s'entendit-il demander par le dénommé Chiun.

Croyant qu'il avait l'avantage sur le vieillard, le percepteur s'exécuta. Sa tête tranchée net tomba dans ses paumes.

Le cinglant « Voici votre abatement » du Maître de Sinanju résonna jusqu'à ses oreilles. Mais il n'en perçut pas un traître mot. Il était déjà mort.

— C'est ainsi que Kim Il-Sung, premier chef communiste de la Corée du Nord, a pris connaissance de la position de la Maison de Sinanju à l'égard de sa souveraineté sur le territoire, racontait Chiun bien des années plus tard, un doigt doctement pointé vers le ciel : une totale indifférence !

Remo Williams écoutait cette histoire, assis sur la place du village en compagnie du même Maître de Sinanju. Le vieux visage desséché de Chiun s'épanouit en une myriade de rides, tandis qu'il achevait son récit. Il se tapa la cuisse drapée de soie. La lumière de ses yeux était aussi claire que des agates polies par un ruisseau sinueux. Sa frêle silhouette et sa barbe duveteuse tressaillirent de gaieté. Même les touffes clairsemées qui voletaient au-dessus de ses oreilles semblaient vibrer de joie.

Remo éclata de rire. Les villageois l'imitèrent, avec une certaine circonspection toutefois car les guerriers mongols présents autour d'eux, invités par le Maître de Sinanju, les dépassaient numériquement dans une bonne proportion de trois pour un. Finalement les Mongols s'esclaffèrent si bruyamment que le bleu du ciel en fut troublé. À l'orée du village, une ribambelle de poneys mongols répliquèrent par un concert de hennissements et une flopée de crottin. Dans un tintamarre qui faisait irrésistiblement penser au crépitement d'une pluie équatoriale.

Cela durait depuis un mois, depuis qu'ils avaient débarqué de la lointaine Chine, après une longue chevauchée, pour acheminer ici, à Sinanju, le trésor de Genghis Khan.

— Drôlement bonne cette histoire, Petit Père ! fit Remo, le seul Blanc de l'assemblée.

Mais personne ne lui prêta la moindre attention. Il ne comprit pas pourquoi et en chercha longtemps la raison. Il y renonça, des heures plus tard, lorsque, le soleil se couchant et la lune se muant en une coupe de cristal dans le cobalt du-ciel, les chefs mongols – Boldbator, qui se faisait appeler Khan et le bandit Kula – se levèrent et portèrent un dernier toast au bleu agonisant du ciel.

Le Maître de Sinanju fit ses adieux aux Mongols avec toute la gravité et la solennité orientales. On procéda à des échanges de tabatières décorées. Les salamalecs se poursuivirent encore pendant près d'une heure.

Remo plaça les mains sur les épaules de Kula et ce dernier fit de même. Boldbator et Remo échangèrent aussi le traditionnel geste d'adieu mongol. Des paroles chaleureuses fusèrent de part et d'autre du village.

— Adieu, braves frères du cheval ! leur cria Chiun, Maître de Sinanju régnant. Le Sinanju vous doit une dette énorme.

— C'est bon de savoir que les liens qui unissent le seigneur Genghis au Sinanju survivent dans le monde moderne, tonna Boldbator.

— Amusez-vous bien, les gars ! lança Remo.

Tout le monde le dévisagea, ne sachant trop quoi répondre aux paroles creuses de l'homme blanc.

Remo sourit à belles dents, l'air penaud.

Puis les Mongols se mirent en selle et déployèrent leurs poneys, Boldbator et Kula en tête. D'une seule main, Kula empoigna, l'énorme étendard aux neuf queues de cheval, emblème de Genghis Khan. Arnold Schwarzenegger et Sylvester Stallone n'eussent pas été trop de deux pour l'arracher du sol. Kula, lui, le souleva sans le moindre effort.

— Adieu, camarades ! beuglèrent-ils en se mettant en route.

Remo et Chiun observèrent les croupes ondulantes des poneys disparaître dans le crépuscule naissant ; ils déversaient encore leur trop-plein de fertilisant malodorant.

Lorsque les cavaliers eurent disparu à l'horizon, les villageois poussèrent un soupir de soulagement collectif. Les hommes pleurèrent de joie à l'idée d'avoir survécu à un dîner avec les guerriers mongols. Les femmes cessèrent de marcher les cuisses serrées, ne craignant plus désormais d'être violées.

— Ouf, on ne les reverra pas de sitôt, fit Remo.

— J'ai bien cru qu'ils ne partiraient jamais ! crachota Chiun en tournant les talons.

Remo le suivit tout en prenant soin de ne pas marcher dans quelque substance organique.

— Il y a un truc qui m'a échappé ou quoi ? demanda-t-il après un bref silence. Vous ne leur témoigniez pas votre admiration éternelle à

l'instant ?

De nouveau, sa remarque tomba dans une indifférence totale.

Haussant les épaules, Remo emboîta le pas à la silhouette résolue du Maître de Sinanju qui marchait à grandes enjambées vers le seul édifice en bon état de tout le village, la Maison des Maîtres, construite en bois précieux à l'époque des pharaons.

Chiun disparut à l'intérieur. Remo allait le suivre quand on lui claqua la porte au nez. Il s'arrêta net, les mains sur les hanches.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? se plaignit-il à mi-voix.

Le silence répondit aimablement à sa question... Il tambourina alors à la porte.

— Petit Père ? Ouvrez-moi ! Vous m'entendez ?

Plaquant l'oreille sur le bois ciré, Remo perçut une sorte de coincoin assez proche du cri d'une oie souffrant des végétations, preuve évidente que le Maître s'était endormi.

Contrarié, Remo s'en retourna au village, cherchant çà et là une réponse à cette attitude pour le moins surprenante.

— Quelqu'un pourrait me dire quelle mouche l'a piqué ? demandait-il en coréen.

Les villageois, si amicaux auparavant – bon nombre d'entre eux s'étaient mis sous sa protection contre d'éventuelles agressions barbares des Mongols –, tournèrent les talons.

— Oh et puis merde ! bougonna Remo qui devait maintenant trouver un endroit où passer la nuit.

Inutile de harceler les villageois. Ils avaient tous assisté à la rebuffade de Chiun. Et ils suivaient aveuglément leur Maître sans se soucier de ses raisons.

— Espèces d'ingrats ! Attendez un peu que je sois à la tête du village ! gronda-t-il d'une voix tonitruante.

Les expressions que cette menace à peine voilée suscita allaient de la surprise à la panique totale. Remo fut soudain assailli de propositions alléchantes : un endroit où dormir, les meilleurs restes du festin... Plus d'une jeune fille coréenne lui offrit même sa virginité. À la seule condition toutefois que le Maître de Sinanju n'en sache rien, car, comme chacun sait, Chiun détestait les Blancs.

Remo accepta l'hospitalité du vieux Coréen Pullyang, qui faisait office de gardien du village lorsque Chiun était absent. Il n'avait aucune envie de manger, encore moins de déflorer une vierge, à plus forte raison un de ces laiderons de Coréennes ! D'ailleurs il avait trop

mangé de poisson au festin d'adieu des Mongols.

Conduit par Pullyang, il gagna la modeste cabane, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de toile grise. Dans son modeste tee-shirt noir, il ne ressemblait guère à l'image prestigieuse du dauphin de la Maison de Sinanju, lignée d'assassins ayant présidé aux destinées du vieux monde. Bien qu'il pesât un peu moins de quatre-vingts kilos, c'est à peine si ses mocassins italiens éculés s'enfonçaient dans le sol perpétuellement boueux de Sinanju.

— Parfois, je me demande comment j'arrive à supporter ses conneries... confia-t-il à Pullyang.

Son visage figé avait l'expression d'une tête de mort tant ses yeux noirs étincelaient dans leurs profondes orbites, au-dessus des pommettes saillantes. Sa bouche n'était autre qu'une balafre exprimant la colère.

— Vous ne savez pas apprécier son imposante magnificence, répondit Pullyang avec sagesse.

— Pour ne rien vous cacher, il n'est pas si magnifique que ça quand on est obligé, comme moi, de se le coltiner tous les jours.

Pullyang laissa alors Remo dans une chambre dont l'ameublement se réduisait à un tatami.

— Il vous manquera lorsqu'il aura accompli son ultime voyage dans le Grand Vide.

— Vous plaisantez ou quoi ? rétorqua Remo. Ce vieux grincheux nous enterrera tous. Bonne nuit, Pullyang.

Et Pullyang s'en alla à pas feutrés dans un silence morbide.

Remo dormit d'un sommeil troublé. L'attitude de Chiun n'en était pourtant pas la cause. Depuis le jour où ils s'étaient rencontrés, vingt ans auparavant, le frère Coréen avait toujours eu de telles sautes d'humeur.

À cette époque, Remo, jeune flic à Newark dans le New Jersey, venait juste d'échapper à la mort. Condamné à la chaise électrique, il s'était miraculeusement retrouvé vivant, après l'exécution de la sentence, au sanatorium de Folcroft où il connut véritablement l'enfer. On l'avait officiellement fait disparaître. Toute trace de son identité avait été supprimée. Une pierre tombale toute neuve portait d'ailleurs son nom. Orphelin et sans famille, le souvenir de Remo Williams – un brave policier qui s'était fait avoir en descendant un dealer – ne subsistait que dans les mémoires un peu floues d'un petit cercle d'amis et d'anciens collègues.

C'est le patron du sanatorium, le Dr Harold W. Smith qui, plus

tard, avait expliqué tout cela à Remo Williams, tandis qu'il s'habitua à son nouveau visage, fruit de la chirurgie esthétique. L'ex-flic comprit alors que Folcroft n'était qu'une façade qui servait de couverture à CURE, une agence gouvernementale ultra-secrète, créée pour sauver l'Amérique en proie à une anarchie galopante et dirigée par le même Dr Smith.

Remo avait été choisi pour être ce sauveur. Il deviendrait l'instrument de la justice dans un monde corrompu. Et Chiun, disciple de la tradition des arts martiaux de Sinanju, devait être l'artisan de la formation de cet instrument.

Remo avait exprimé sa profonde gratitude pour la seconde chance qu'on lui donnait en essayant d'abattre le Maître de Sinanju avec un P 38.

À l'époque, Chiun n'était déjà plus tout jeune. Le moindre coup de vent semblait capable de le faire trébucher. Pourtant, il esquiva les cinq balles du chargeur. Remo qui, contrairement au flic de base, était un tireur d'élite, en fut abasourdi.

Ce fut le premier souffle glacial du pouvoir de Sinanju qui pénétra alors l'âme de Remo.

Malgré lui, il se soumit à l'apprentissage de cet art. Il apprit tout d'abord à respirer, puis à tuer et surtout à ne pas se faire tuer. À mesure que les années s'écoulèrent, il apprit non seulement à esquiver les balles avec la même facilité que Chiun, mais aussi à grimper le long d'un mur avec l'aisance silencieuse d'une araignée ou à courir aussi vite qu'une voiture. Et, peu à peu, Remo comprit qu'il appartenait à la Maison de Sinanju, c'est-à-dire à la lignée des plus grands assassins de l'Histoire.

C'était il y a bien longtemps. Ses rapports avec Chiun avaient connu depuis bien des périodes chaotiques.

L'odeur des pins parfumant l'air frais remémora à Remo ses premiers séjours au village coréen, le centre de l'univers pour les Maîtres de Sinanju, titre pour lequel Remo était le premier homme blanc à posséder les compétences nécessaires.

La première fois qu'il était venu ici, il était blessé et terrifié ; il devait abattre son rival, le renégat Maître Nuihc. Des années plus tard, Remo revint pour l'Épreuve des Maîtres, au cours de laquelle il combattit des guerriers d'autres contrées, y compris la guerrière Scandinave Jilda, qui lui donna ensuite une fille. Plus récemment, Chiun et lui étaient revenus au pays car Remo croyait que son mentor allait mourir. Ce ne fut pas le cas mais, durant ces jours d'incertitude, Remo était tombé amoureux d'une tendre vierge de Sinanju répondant

au nom de Mah-Li. Et malgré les circonstances qui les avaient séparés, il était revenu pour l'épouser. Avec les conséquences tragiques qui s'ensuivirent.

Troublé par le souvenir de Mah-Li, Remo se leva. Il enfila son pantalon et se faufila, pieds nus, dans la nuit. Tel un spectre blafard, il flotta jusqu'au cimetière de Sinanju.

Il se tint debout, immobile, au-dessus de la tombe de Mah-Li la Bête – c'est le surnom dont les villageois l'avait affublée en raison de son style de beauté trop occidental –, assassinée par un vieil ennemi, l'élève de Nuihc, lequel était mort et enterré depuis longtemps. Cela s'était-il réellement produit deux ans auparavant ? se demanda Remo. Le temps passait si vite... Sa nouvelle vie s'écoulait tout aussi vite. Sa première existence, avant Folcroft, lui semblait à présent aussi floue qu'un rêve dont il ne se souvenait qu'à demi.

Remo tendit la main vers un sapin et cueillit un rameau dont il ne conserva que les aiguilles. Tout en les jetant en pluie sur la tombe de Mah-Li dans un geste d'offrande, il s'aperçut qu'il n'arrivait plus à revoir clairement le visage de la jeune fille. Ils s'étaient connus pendant moins d'une année. Il se demanda ce que sa vie serait devenue s'ils s'étaient mariés. Il se demanda ce que devenait sa vie. Combien de temps encore pourrait-il travailler pour l'Amérique ? Et Chiun, combien de temps... ?

Il resta là longtemps, à ressasser ces pensées confuses. Sans trouver le moindre début de réponse. Alors, il s'en retourna chez Pullyang, où il finit par s'endormir.

Il passa une mauvaise nuit, peuplée de cauchemars. Sans qu'il pût véritablement se remémorer aucun d'eux, il se réveilla au petit matin avec une impression de trouble, une sorte de malaise froid qui lui glaçait le ventre.

En sortant de la cabane, Remo croisa Pullyang, qui portait une longue et encombrante pipe en roseau dans sa main noueuse et griffue.

— Que se passe-t-il, Pullyang ?

— Le Maître me prie de vous informer qu'il vogue vers l'Amérique dès aujourd'hui, répondit l'autre de sa voix faible et chevrotante.

— Déjà ? Où est-il ?

— Il fait ses bagages. Et il exige que vous fassiez de même si vous avez l'intention de l'accompagner en Amérique.

— Si j'en ai l'intention... ? fit Remo, haussant un sourcil.

— Telles sont ses paroles, acquiesça Pullyang, solennel.

— Dites-lui que je suis prêt, grommela Remo.

Il enfila un tee-shirt blanc et, tout en glissant ses pieds nus dans ses mocassins, il vérifia si la poche arrière de son pantalon contenait bien sa brosse à dents. Ses bagages étaient faits.

Remo découvrit le Maître de Sinanju trônant sur la selle d'un superbe poney mongol. Il arborait un kimono de voyage gris terne. Son visage était desséché.

— Nous partons tout de suite ? s'enquit Remo en s'approchant.

Pour toute réponse, Chiun tapota sa monture, drapé dans un mutisme ostentatoire.

— À votre guise, marmonna Remo.

Il enfourcha le poney que Pullyang achevait de lui seller.

Le Maître de Sinanju s'engagea sur une route boueuse.

— Adieu, Pullyang, jeta-t-il avec emphase. En mon absence, garde mon village à l'abri du danger.

— On se retrouvera plus tard, Pullyang ! lança Remo à son tour en éperonnant sa monture.

La route boueuse grimpait, cahoteuse à travers les rochers, avant de s'arrêter à l'entrée de trois énormes autoroutes désertes marquées « Sinanju 1,2 et 3 ». Chiun opta pour la 2 et y lança son poney, clopin-clopant.

Visage fermé, Remo chevauchait dans son sillage.

Ils allèrent ainsi jusqu'à l'aéroport de Pyongyang, où les fonctionnaires communistes les accueillirent chaleureusement. Très coopératifs, ils emmenèrent même les poneys à l'écurie, sauvant ainsi leur tête. Le souvenir des massacres, lors de leurs précédents voyages, était tenace à Pyongyang...

Les relations entre la Corée du Nord et le monde civilisé étant ce qu'elles sont, Remo et Chiun durent faire halte à Pékin avant de pouvoir gagner les États-Unis.

Cette escale raviva dans la mémoire de Remo les épisodes de leur dernière mission et le sauvetage de Zhang Zingzong, cet étudiant dissident chinois qui avait accepté de renoncer à une vie tranquille aux USA pour se lancer avec Chiun à la recherche du trésor de Genghis Khan. Ils l'avaient découvert, mais dans sa quête l'étudiant avait perdu la vie. C'était la première fois depuis des années qu'une mission de CURE s'achevait aussi mal, bien que du point de vue de Chiun cette mort était un épisode certes malheureux mais n'entachait en rien la qualité de leur prestation puisqu'il avait fini par découvrir la

majeure partie du trésor.

— Smitty va avoir une attaque lorsqu'on va le mettre au courant pour l'étudiant, déclara Remo, l'air de rien. J'imagine qu'il doit quand même avoir sa petite idée, depuis près de deux mois qu'on ne l'a plus contacté...

Ils étaient assis dans une salle d'attente de l'aéroport. En guise de réponse, Chiun lui tourna le dos.

— Moi aussi, je peux jouer à ce petit jeu, marmonna Remo en se tournant à son tour.

Chiun ignore Remo durant toute la traversée de l'océan Pacifique, l'obligeant à voyager tout seul pendant les cinq heures de vol transcontinental. Et dans le taxi de l'aéroport Kennedy à leur maison de Rye, État de New York, l'interminable silence devint quasiment palpable.

Finalement, en ouvrant la porte de son domicile, Remo se laissa fléchir :

— Vous appelez Smith ou je m'en charge ? s'enquit-il d'une voix neutre.

Chiun ne répondit pas, aussi Remo tendit-il la main vers le téléphone. Le combiné à l'oreille, il commença à composer le numéro du sanatorium de Folcroft, lorsqu'il se rendit compte qu'il n'aurait pas dû entendre la tonalité.

— Ça alors ! Le téléphone remarque !

Dans une autre pièce, Chiun, penché au-dessus d'une malle de voyage, ne daigna pas lever la tête.

— La ligne était coupée avant notre départ, vous vous souvenez ? Smith a dû la faire rétablir. Ça signifie qu'il est venu ici. Sans doute pour nous installer de nouveaux micros, ajouta Remo avec amertume.

Chiun ne réagissait toujours pas.

— Vous vous en fichez ?

Cette fois, le Maître de Sinanju répondit effectivement.

— Non, répliqua-t-il d'une voix glaciale, puis il ferma la porte.

— C'est ridicule, explosa Remo, même de votre part !

Il raccrocha violemment le combiné et se glissa vers la porte close.

— Vous savez, cria-t-il à travers le panneau de bois, je souffrirais davantage si je savais ce que j'ai fait ou dit pour vous mettre dans une telle rogne.

Silence. Puis une voix haut perchée déclara :

— Ce n'est pas ce que tu as fait, mais ce que tu n'as *pas* fait.

— Vous ne pourriez pas être plus précis ? reprit Remo, rayonnant.

Au moins, on ne l'ignorait plus. Mais le silence se réinstalla derrière la porte.

— J'ai demandé si vous ne pourriez pas être plus précis, répéta Remo d'une voix emplie d'espoir.

Le silence prolongé lui fit comprendre clairement qu'on l'ignorait de nouveau.

Debout au beau milieu de ce qui – à en juger par la présence pour tout mobilier d'une TV grand écran – fut un salon, Remo se demandait s'il devait ou non appeler Smith, ou encore éventuellement passer le voir, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Remo décrocha le combiné à la volée. Son « Allô ? » évoquait un aboiement.

— Remo ? Smith à l'appareil.

— Chapeau pour le minutage, commenta Remo, s'appuyant d'une main sur le mur. Nous venons d'arriver.

— – Euh... j'appelle toutes les demi-heures depuis des semaines.

Remo sentit de minuscules vibrations sous la paume. Fronçant les sourcils, il planta deux doigts raides dans le plâtre et en extirpa un microphone rond et noir.

— Ce ne seraient pas plutôt les palpeurs dont vous avez truffés les murs, qui vous auraient prévenu de notre arrivée ?

L'intermède qui suivit se prolongea suffisamment pour que Remo comprît que Smith se demandait s'il allait ou non mentir.

— Qu'est-ce que vous fait dire cela ? finit par déclarer ce dernier.

Son ton était acide et acerbe.

— Eh bien, le téléphone est réparé. Je sais que ça ne s'est pas fait par l'opération du Saint-Esprit.

— C'était une nécessité, dont je me suis chargé en qualité de supérieur hiérarchique, répondit prestement Smith. À présent, Remo, nous avons à discuter de sujets importants.

— Ouais, Zhang est mort, déclara Remo en empochant le micro. J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais il a passé l'arme à gauche.

— Je sais.

— Comment est-ce que vous pouvez le savoir ? répliqua Remo,

acide. Vous avez aussi planqué des micros en Mongolie ?

— Les Services secrets américains ont des contacts en Asie, expliqua Smith. Mais c'est du passé. On m'a mis au courant de votre présence à Pyongyang et à Pékin. Mais je n'avais aucun moyen sûr de vous contacter en route. C'est pour cela que j'ai appelé d'heure en heure.

— Vous venez de dire toutes les demi-heures, rétorqua Remo, mais passons. Si la mort de Zhang ne vous bouleverse pas, je ne vois pas où est le problème...

— Il est dans le Missouri, à La Plomo exactement. La ville vient d'être complètement rayée de la carte.

— Comment ça ?

— Gaz empoisonné. Hommes, femmes et enfants, tous ont succombé pendant leur sommeil.

La voix de Remo baissa d'un ton.

— Ça fait beaucoup de gens ?

— Moins d'un millier. Il s'agit d'un gros bourg agricole mais ce n'est pas ça qui est important. Le gazage a eu lieu il y a trois semaines. L'enquête du FBI n'a rien donné. Aucune piste, aucun suspect. Nous sommes dans l'impasse totale. Washington m'a demandé de vous mettre avec Chiun sur l'affaire.

— Il y a un hic, déclara Remo d'un air las.

— Oui ? fit Smith comme si un jet de citron pressé avait giclé au fond de sa gorge.

— En ce moment, Chiun et moi, nous sommes un peu en froid. La vérité, c'est qu'il ne veut plus me parler.

— Qu'avez-vous fait pour l'offenser cette fois ?

— J'apprécie beaucoup la façon dont on me qualifie automatiquement de fautif ! constata Remo avec aigreur. Quant au pourquoi de la chose, vous allez devoir interroger Chiun. Tout ce que j'ai pu obtenir depuis notre départ de Corée, c'est un silence glacé à peine entrecoupé de charades.

— Demandez à Chiun de prendre le combiné, ordonna Smith sèchement.

— Avec plaisir, répondit Remo.

Il gagna la chambre du Maître de Sinanju et frappa une seule fois à la porte.

— Chiun, Smitty veut vous parler.

Pas de réponse.

— Si vous saviez le savon que je me suis pris pour la perte de Zhang ! ajouta Remo en guise d'avertissement. Il dit que nous sommes renvoyés. J'espère que vous n'avez pas déballé vos affaires.

La porte s'ouvrit à la volée. Le visage ravagé, le Maître de Sinanju traversa la pièce à toute vapeur, tel un spectre gris. Le combiné vint se coller contre sa joue parcheminée et sa voix flûtée y déversa un torrent de récriminations et jérémiades.

— Tout est de la faute de Remo, et de son insouciance, empereur Smith, s'empressa-t-il de déclarer. Mais tout n'est pas perdu car nous avons retrouvé le trésor de Genghis Khan, le plus magnifique de l'Histoire. Un spectacle ahurissant : des rubis, des émeraudes, de l'or, du jade... Les mots seuls ne sauraient décrire ces merveilles !

Chiun s'interrompit et dressa sa petite tête presque chauve et d'une délicate couleur ivoire.

— Non, je n'ai pas l'intention d'éponger la dette nationale, s'écria-t-il soudain. Vous êtes fou !

Croisant les bras, Remo s'adossa au montant de la porte et tendit l'oreille. Il souriait à belles dents.

— J'ai pensé que vous seriez ravi d'apprendre que nous avons empêché Zhang de tomber entre des mains peu scrupuleuses, poursuivit Chiun d'un ton irrité. Il était réellement sans importance. L'Amérique dispose de nombreux étudiants chinois dissonants. La plupart d'entre eux le sont en fait.

— Dissidents, corrigea Remo avec obligeance, pas dissonants !

L'air furibond, Chiun se tourna, plaça la main sur son oreille libre, afin de repousser cette intrusion intempestive puis se concentra ostensiblement sur les propos de son interlocuteur.

— Oui, Empereur. Il s'agit d'une affaire privée. Je vous expliquerai plus tard. J'ai mes raisons. Très bien. Pour cette mission urgente, je daignerai communiquer avec l'ingrat autant de fois que cela sera nécessaire. Nous partons sur-le-champ.

Chiun raccrocha. Il se tourna vers Remo. Sa bouche minuscule s'entrouvrit, ce qui fit frétiller sa barbichette clairsemée.

Une seconde suffit à Remo pour réagir :

— Sur-le-champ ? brailla-t-il. Nous venons juste d'arriver !

— Silence, rétorqua Chiun, impérieux. J'ai donné mon accord pour supporter ta compagnie jusqu'à l'achèvement de cette mission. Mais pas question de me laisser entraîner dans des discussions

insignifiantes. Souviens-t'en. À présent, tu dois faire tes bagages.

— Faire mes bagages ? Je ne les ai même pas *déballés* !

De sa démarche flottante, le Maître de Sinanju gagna la porte d'entrée. Remo hésita. Fronçant les sourcils, il suivit Chiun jusqu'à la voiture tout en grommelant :

— OK, OK, mais vous pourriez au moins me dire qui nous sommes censés représenter cette fois.

— Je serai l'incomparable Maître de Sinanju, déclara Chiun avec hauteur, debout devant la portière, attendant que Remo la lui ouvre. Et tu seras ce que tu es toujours... un vermisseau dépourvu de la moindre sensibilité.

— Dans ce cas, fit Remo, en passant du côté du conducteur, ouvrez vous-même cette putain de portière !

CHAPITRE III

La Plomo, Missouri, vivait en état de siège.

Trois semaines après que l'on eut emporté le dernier cadavre aux membres raidis, une foule s'était rassemblée autour du périmètre délimité par un fil de fer barbelé et parsemé de panneaux ACCÈS INTERDIT. Là se tenaient des gardes fédéraux du Missouri caoutchoutés de pied en cap et arborant des masques à gaz.

Ce furent les avocats qui arrivèrent d'abord sur place. Cette première vague débarqua une bonne heure avant même la famille explorée des victimes. Les parents affligés chassèrent les avocats. Lesquels battirent en retraite et revinrent en renfort.

À présent, des semaines plus tard, le nombre d'avocats dépassait celui des parents qui, pour la plupart, avaient enterré leurs morts depuis belle lurette et repris le cours normal de leur existence.

Pour l'heure, il ne restait plus qu'une poignée de journalistes qui essayaient désespérément de trouver quelqu'un à qui l'on n'aurait pas encore posé la question : « Que ressentez-vous à l'idée que vos parents sont morts dans des souffrances épouvantables à cause d'un gaz toxique mal entreposé ? » Lorsqu'ils ne parvenaient pas à arracher un commentaire de la bouche d'un visiteur égaré ou d'une sentinelle de la garde fédérale – dont les propos étaient de toute façon rendus inintelligibles par le port des masques à gaz –, ils se rabattaient sur le premier porte-parole venu d'un des nombreux groupes de manifestants qui pullulaient dans le coin. Ces derniers s'étaient agglutinés autour de La Plomo avec la même voracité que les grosses mouches à vers bourdonnant sur le champ de maïs piétiné, dans la partie nord du périmètre de barbelé.

En roulant sur la route 63, avant même d'apercevoir La Plomo, Remo sentit l'odeur de la mort qui planait au-dessus de la ville.

— Je crois que nous approchons, lança-t-il par-dessus son épaule. Je vais remonter les vitres.

À l'arrière, pour éviter une trop grande promiscuité avec son disciple ingrat, le Maître de Sinanju déclara :

— Tu retardes de seize cents mètres.

Remo ferma néanmoins les vitres. Il pouvait supporter l'odeur de la mort – cela faisait parfois partie de son job, mais le gaz empoisonné, c'était une autre affaire. À l'instar de son odorat, son

ouïe, sa vue et ses réflexes étaient ultradéveloppés, ainsi que – et c'était là l'inconvénient du Sinanju – une sensibilité exacerbée envers des petites agaceries qui n'auraient en rien dérangé une personne ordinaire.

— Dites-moi si ça devient vraiment trop pénible, déclara Remo, nous ferons demi-tour. Inutile de finir à l'hôpital si l'air n'est pas encore respirable. D'après les flashs TV que j'ai pu voir à l'aéroport, les types de la garde fédérale portent toujours leurs masques à gaz.

— Les avocats ne semblent pas être affectés, renifla Chiun.

— Les avocats ne doivent sûrement pas respirer le même mélange que vous et moi.

De part et d'autre de la route défilaient des granges rouges et de hauts silos à grain comme on en voit dans les films. La brise printanière jouait sur la prairie luxuriante, faisant ondoyer l'herbe grasse. Tout cela semblait très pastoral aux yeux de Remo Williams, jusqu'à ce qu'il remarque sur le bas-côté un épais nuage de mouches.

Tandis qu'ils longeaient le nuage, Remo aperçut, juste au-dessous de cet étrange essaim, deux paires de sabots tout raides dirigés vers le ciel. Il ne sut pas définir s'ils appartenaient à un cheval ou à une vache. Remo était un gars de la ville.

La puanteur évoquait celle de la viande pourrissant dans une vieille poubelle. Son front se plissa d'inquiétude. S'il subsistait encore du gaz toxique dans l'atmosphère, il serait difficile de le distinguer de l'odeur de putréfaction.

À mesure qu'ils roulaient, ils découvrirent un nombre croissant d'animaux morts.

— J'imagine que cette zone devait être sous le vent du gaz, dit Remo. Ces pauvres vaches l'ont pris en pleine poire.

— Une bonne vache est une vache morte, annonça Chiun, qui ne consommait ni viande de bœuf ni laitages.

— Allez donc dire ça aux fermiers !

Remo remarqua un drapeau noir au bord de la route.

Il supposa que cela désignait une sorte de boîte aux lettres rurale et n'y attacha pas d'importance.

Mais en apercevant le troisième drapeau noir, cela commença à l'intriguer. Fixés à de minces poteaux d'aluminium, les fanions noirs claquaient au vent et jalonnaient chaque côté de la chaussée à intervalles réguliers.

— Ces trucs-là ne me disent rien qui vaille, déclara Remo.

Chiun ne daigna pas répondre. Tout au long du trajet, il n'avait répondu que de façon sélective aux commentaires de son disciple, ne réagissant qu'à ceux qu'il estimait entrer strictement dans le cadre de la mission.

Les fermes défilaient au milieu d'un paysage dont le relief doucement vallonné bouchait l'horizon à huit cents mètres à peine. Visiblement la route suivait le tracé capricieux d'un ancien sentier sinueux, si bien que, au détour d'un virage, Remo faillit ne pas pouvoir éviter une masse de gens agglutinés sur le bas-côté de la chaussée.

Sales et répugnants, ils s'étaient entassés sous un arbre immense, le cheveu hirsute, le corps repoussant de crasse, aussi pourri – si tant est que la puanteur qui en émanait pût servir d'indication – que des œufs chinois datant d'un millier d'années.

— Chiun, vous avez vu ? s'exclama Remo en les apercevant.

S'agrippant au siège avant, le Maître de Sinanju s'avança pour scruter la scène par-dessus l'épaule de son disciple. Sa bouche minuscule s'ouvrit sous le choc de ce tableau d'un autre âge.

— Remo, regarde-moi ça, ces misérables sans-abri ! glapit-il. Réduits à se réfugier sous un arbre... Vraiment, quel endroit sinistre !

— Non seulement je les vois mais je les sens ! répondit Remo, lugubre, en coupant le contact.

Il semblait y avoir une douzaine d'individus, mais il était difficile de les dénombrer car ils formaient une masse compacte à multiples jambes. L'un d'eux tapait sur le tronc à tour de bras avec un marteau. Les autres se cramponnaient à l'arbre.

— Ohé ! Vous allez bien ? s'enquit Remo en baissant la vitre. (Il manqua vomir.) Je peux vous conduire quelque part ?

— Non, ça ne va pas du tout, répondit l'homme au marteau d'une voix asthmatique. Ces porcs nous ont foutus dehors.

— Des porcs ? demanda Remo en essayant d'imaginer comment de simples animaux de ferme – à supposer qu'ils aient survécu au gaz – aient pu forcer une douzaine d'adultes à quitter la ville contre leur gré. Quels porcs ? ajouta-t-il.

— Ces porcs de militaires ! lança le chef avec hargne. D'après vous, qui plante tous ces drapeaux à la con ?

En les détaillant de plus près, Remo s'aperçut que ces hommes ressemblaient non seulement à des épouvantails ambulants mais que leur visage était noir comme de la suie. Leurs vêtements étaient littéralement raides de saleté. L'homme au marteau se retourna. Des

touffes de poils pendaient de son menton répugnant, aussi ne distinguait-on pas le front du cou.

— Vous êtes des victimes du gaz ? demanda Remo, sidéré.

— Exact, mon vieux. Je suis une victime du gaz. Vous en êtes une aussi. Nous le serons tous si ce putain de pays ne se réveille pas devant le génocide écologique qui est en train de se produire ici ! La Plomo, ce n'est que le début. Bientôt, ça sera Berkeley, puis Cambridge. Puis Carmel.

— Remo, murmura Chiun depuis le siège arrière, démarre. Ce sont des aliénés échappés de l'asile. Je peux à la rigueur en tolérer un en guise de chauffeur mais je ne supporterai pas que cette vermine vienne s'asseoir à côté de moi dans ce véhicule.

— Une minute, marmonna Remo, une main sur la manivelle de la vitre, prêt à la remonter rapidement. Ce sont les bulldozers de l'armée qui vous ont balancés dans un tas de fumier ? demanda-t-il à l'homme au marteau.

— Ce n'est pas du fumier, rétorqua l'individu en faisant claquer sa veste kaki.

Un nuage de poussière s'en échappa et l'homme se mit aussitôt à respirer avidement. Les autres se joignirent à lui, humant comme des chiens, reniflant les particules de saleté.

— Ah ! dit-il, avant de se mettre à tousser. Voilà de la bonne saleté bien propre ! s'étrangla-t-il. Dame Nature dans toute sa splendeur ! J'adore ça !

Et les autres de scander :

— La boue, c'est notre sang ! Notre sang, c'est la boue !

Depuis la banquette arrière, la voix de Chiun se fit sombre.

— Je retire ce que j'ai dit, Remo. Ce sont réellement des victimes du gaz, leur cerveau a été abîmé par les émanations toxiques. Reprends la route. Tout ça ne nous concerne pas.

Remo ignore la suggestion. Il remarqua pour la première fois que certains membres du groupe arboraient des tee-shirts sur lesquels était imprimé un poing tendu avec, un doigt levé, à peine visible sous des années de crasse accumulée. Cet emblème rageur était souligné d'une devise éloquente : « Touche pas à ma crasse ! », qui mettait une touche finale à la décoration des tee-shirts. Remo reconnut les signes distinctifs d'un groupe d'écologistes militants et forcenés, le CACA, autrement dit le Club des Adventistes de la Crasse Authentique.

— Vous faites partie du CACA ? s'enquit-il poliment.

— Et nous en sommes fiers, mon vieux.

— C'est vous qui plantez des clous dans les arbres pour empêcher les bûcherons de travailler en leur bousillant leurs scies, au risque de leur couper les doigts ?

— Bof, un doigt, ça dure..., disons..., soixante-dix, quatre-vingts ans ? répondit l'homme, repoussant en arrière sa tignasse à l'aide de ses pouces crasseux pour mieux y voir. Mais un séquoia, ça vit des siècles. Des siècles ! Vous vous rendez compte !

— J'ai vu que vous aviez un marteau à la main. Ne me dites pas que vous êtes en train de clouer cet arbre derrière vous ?

— Et qu'y a-t-il de mal à ça ? aboya l'homme aux cheveux filasse.

Les autres se joignirent à lui. Ils braillaient comme une bande de corbeaux coassant des cris rauques.

— Ce chêne a autant le droit de vivre que n'importe quel séquoia, gueulaient-ils. Il a au minimum cent ans et pourrait vivre encore facilement trois fois plus.

— C'est un hickory, rectifia Remo. Et que se passe-t-il si le fermier à qui il appartient décide de l'abattre ?

— On recouvre les clous de peinture orange pour que les gens sachent qu'il est cloué.

— Va pour les cent ans à venir, mais qu'arrivera-t-il une fois que l'écorce aura poussé et recouvert les clous ?

Apparemment, les membres du CACA n'avaient pas envisagé cette éventualité. Ils battirent des paupières, l'air surpris, si bien que leurs yeux disparurent sous la saleté noircissant leurs visages.

— D'ici là, répondit l'homme au marteau, on ne sera plus dans le coin et personne ne pourra engager de poursuites contre nous.

— Voilà une attitude fort responsable, commenta Remo en relevant sa vitre.

Il remit le contact et fit démarrer la voiture.

— Espèce de réactionnaire ! s'écria l'autre. Tu devais pas nous déposer quelque part dans ta putain de caisse ?

— Puisque vous avez squatté cet arbre, profitez-en pour vous pendre ! Au moins, vous n'aurez pas perdu votre temps !

Remo s'éloigna le plus vite possible. Il regarda une dernière fois les adhérents du CACA dans le rétroviseur. Les sympathisants se laissaient tomber à genoux pour aspirer la poussière soulevée par le démarrage en trombe.

— Il n’y a qu’en Amérique..., marmonna Remo.

— Bravo ! ajouta Chiun, supposant qu’il s’agissait d’un rare aveu de la supériorité de la culture coréenne de la part de son disciple.

— Serions-nous en train de renouer le dialogue ? demanda Remo, plein d’espoir.

— Non !

*

* *

Plus tard, ils tombèrent sur un homme en train d’uriner dans ses mains.

Il s’agissait d’un officier, Remo s’en rendit compte en ralentissant. L’individu se tenait au bord de la route, derrière une longue rangée de camions vert olive de l’armée, crachant du monoxyde de carbone dans l’atmosphère. Les véhicules, bloquant la route, obligèrent Remo à s’arrêter.

Il baissa de nouveau la vitre et essaya de retenir sa respiration tandis qu’il interpellait l’officier.

— Dites donc, l’ami ! Quand vous aurez fini de vous laver les mains, vous pourriez demander à vos camions de se rabattre, pour que je puisse passer ?

— Vous ne pouvez pas passer, répondit l’officier – c’était un capitaine à en croire les galons de son col –, apparemment soucieux de ne pas laisser échapper une goutte du précieux liquide.

— C’est pas un type aux doigts dégoulinants de pisse qui va m’arrêter, grommela Remo. Je sais bien que je ne peux pas passer, cria-t-il. Ces camions me bloquent le chemin !

— C’est tout à fait ça. Le périmètre est interdit aux civils. Vous n’avez pas lu les panneaux ?

— Quels panneaux ?

Le capitaine secoua la dernière goutte dans sa paume et remonta sa fermeture à glissière. Il se frotta vivement les mains avant de désigner la route d’un index ruisselant.

Remo sortit de la voiture et regarda derrière lui. Il ne vit aucun panneau. Tout juste un de ces drapeaux noirs flottant et retombant dans la brise intermittente.

— Tout ce que je vois, c’est un alignement de drapeaux noirs,

déclara-t-il.

— Bordel de merde ! Vous ne savez pas reconnaître un drapeau NBC, signalant la menace de contamination, quand vous en voyez un ?

— Non, mais je sais reconnaître un objectif de la CBS quand il est braqué sur moi. Je sais que les médias sont sur le coup, mais ces drapeaux n'ont rien d'effrayant.

— NBC, reprit le capitaine en articulant chaque syllabe comme s'il s'adressait à un môme de trois ans, ça signifie : Nucléaire bactériologique chimique. Merde alors, vous ne connaissez rien, vous autres, civils ?

— Juste assez pour ne pas nous pisser dessus, rétorqua Remo sèchement.

Il remarqua le nom imprimé au pochoir sur la vareuse du militaire : Holden.

Le capitaine Holden jeta un regard critique sur ses mains toujours mouillées et se mit à les agiter frénétiquement à grands moulinets des bras. Remo recula de plusieurs pas.

— C'est pourtant comme ça qu'ils disent de faire dans le manuel, marmonna Holden en manière d'excuse.

— À votre place, j'essaierais de me procurer une édition plus récente. La vôtre a l'air de dater.

— Tout ça, c'est la faute de ces cinglés du CACA ! Ils marchaient péniblement le long de la route et j'ai cru qu'ils étaient blessés. Quand j'ai voulu les nettoyer au jet, ils ont détalé comme de vulgaires lapins.

— Une expérience nouvelle fait toujours un peu peur, remarqua Remo.

— Après, sans le faire exprès, je me suis aspergé les mains de SD-2, reprit le capitaine Holden en dirigeant le pouce vers les bidons entassés à l'arrière d'un camion à la bâche relevée. Le manuel dit que, dans ce cas-là, il faut se laver les endroits contaminés le plus vite possible. Si vous êtes en pleine campagne, sans eau à votre disposition, on vous recommande de pisser dessus. Ça paraît peut-être dingue, mais ce sont les instructions de l'armée.

— Vous avez raison, fit Remo en désignant les champs qui les entouraient, vous êtes en pleine campagne, il n'y a aucun doute là-dessus. Une question cependant...

— Ouais ?

— Si vous évacuez le gaz toxique, pourquoi les camions sont-ils garés en direction de la ville ? À moins que ce ne soit aussi une

tactique militaire de conduire en marche arrière, comme de se pisser sur les doigts ?

— Holà, mais il ne s'agit pas du tout d'évacuer ce gaz de merde ! Vous plaisantez ou quoi ?

— Alors qu'est-ce qu'il y a dans tous ces bidons ?

— Nous transportons une solution décontaminante. Vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil.

Le capitaine s'approcha de la benne ouverte du dernier camion. En le rejoignant, Remo vit que les bidons couleur olive étaient tous marqués SD-2 au pochoir.

— SD-2, ça signifie quoi ? demanda-t-il.

— Solution décontaminante n° 2, expliqua Holden, reniflez pour voir.

Le capitaine dévissa le bouchon d'un des bidons, laissant échapper de telles émanations chimiques que Remo crut recevoir un train de marchandises en pleine figure. Il courut vers la voiture, sauta au volant en lançant un « Accrochez-vous, Petit Père ! » et, passant la marche arrière, il mit deux bonnes centaines de mètres entre lui et les effluves toxiques, avant de piler net en faisant crisser les pneus.

— Vous êtes dingue ? brailla Remo en entrouvrant à peine la vitre.

Le capitaine revissa le bouchon et s'approcha d'un pas nonchalant, toujours en secouant ses mains luisantes.

— Le remède est aussi mauvais que la maladie, hein ? grogna-t-il. Maintenant, si vous avez compris où est votre intérêt, vous allez déguerpir. Nous faisons dégager tous les civils de la zone de décontamination.

— Je ne peux pas. J'ai des affaires à traiter en ville, déclara Remo en glissant une carte de visite par la vitre entrouverte.

Holden en lut le libellé :

REMO BERRY

Spécialiste des situations de crise

AGENCE FÉDÉRALE

POUR LES SECOURS D'URGENCE.

— L'AFSU, hein ? déclara le capitaine Holden. Je pensais que vous n'arriveriez pas avant que nous en ayons fini avec ce boulot.

Il rendit sa carte à Remo. Elle virait au jaunâtre sur les bords.

— Gardez-la, répondit Remo. Écoutez, il faut absolument que je

puisse entrer en ville.

— Bon, je suppose qu'on peut laisser passer les gens de l'AFSU mais, un bon conseil, n'y restez pas trop longtemps. Quand nous allons déboucher tous ces bidons de SD-2, il ne fera pas bon respirer à La Plomo.

— Ce n'est pas comme maintenant, répliqua Remo avec aigreur.

Il referma la vitre, tandis que le capitaine reculait vers la colonne de camions. Quelques minutes plus tard, durant lesquelles le monoxyde de carbone des moteurs tournant au ralenti s'infiltra dans l'habitacle, les véhicules de l'armée commencèrent à s'écarter pour laisser un étroit passage.

Remo s'y glissa avec précaution. Le capitaine leur fit un joyeux signe de la main, balançant au passage quelques gouttes dorées sur leur pare-brise.

À l'expression mi-déconcertée, mi-horrifiée qu'arborait le Maître de Sinanju, Remo devina une réaction imminente. Elle ne se fit pas attendre.

— Remo, s'enquit Chiun d'une voix faible tandis qu'ils s'éloignaient des camions, pourrais-tu m'expliquer ce que cet homme de l'armée tentait d'accomplir ?

— Voyons, Petit Père, répondit Remo d'un ton léger, vous l'avez vu et entendu aussi bien que moi. Il faut vous faire un dessin ?

CHAPITRE IV

Quelques minutes plus tard, lorsque Remo pénétra enfin dans l'agglomération de La Plomo, il fut abasourdi.

Il s'attendait à un spectacle de désolation, à un champ de ruines. Au contraire, le quartier résidentiel resplendissait sous le soleil de midi, tel un nouveau lotissement auquel ne manquaient plus que les futurs propriétaires. Loin des zones de cultures intensives, l'odeur pestilentielle était moins forte et, malgré l'ammoniac des désinfectants qui subsistait dans l'air, Remo jugea que l'atmosphère même peu respirable n'en était pas pour autant mortelle.

Apparemment la garde fédérale ne partageait pas son point de vue. Ses hommes, protégés par des masques à gaz et des combinaisons de caoutchouc montaient la garde devant les barbelés qui coupaient la route en deux.

Remo s'arrêta sur un accotement le long d'un champ de maïs, à l'ombre d'un château d'eau où le nom de la ville s'étalait en lettres d'un mètre de haut. De chaque côté de la chaussée, s'enchevêtraient des véhicules de toutes sortes : des fourgons de la garde fédérale aux studios mobiles de la TV. Il y avait même une limousine avec un chauffeur en livrée.

Remo se tourna vers le Maître de Sinanju, furax sur la banquette arrière.

— On s'y hasarde ? Je pense qu'on ne risque rien.

— Le risque est grand dans une contrée où les hommes adultes respirent un air vicié, tandis que d'autres urinent dans leurs mains. C'est une mission absurde, grommela Chiun, laissant Remo sortir tout seul de la voiture.

Le claquement de la portière attira l'attention de plusieurs dizaines de personnes qui jusqu'alors piétinaient consciencieusement ce qui restait du champ de maïs.

Remo fut immédiatement entouré d'une foule d'énergumènes braillards et gesticulants. La moitié d'entre eux tentèrent de lui fourrer des cartes de visite, tandis que l'autre lui brandissait des micros sous le nez.

— Quelle a été votre première réaction en apprenant la perte d'un être cher asphyxié à petit feu dans les horreurs de cette guerre chimique ? demanda un homme.

— Allez-vous attaquer le gouvernement des États-Unis ? s'enquit une femme.

— Au cas où, voici ma carte ! surenchérit un individu. Je suis avocat au cabinet Dunham & Stiffum.

— Ne vous occupez pas de ce chasseur d'ambulances, aboya un autre. Prenez plutôt ma carte. Nous lançons une action en justice qui va faire parler d'elle.

— Reculez ! menaça Remo en essayant de se frayer un passage parmi les micros.

Mais les gens ne firent que s'agglutiner davantage, Remo se mit alors à piétiner les chaussures de ces importuns. Son pied droit frappait avec la force d'un marteau-piqueur. Les orteils écrasés battirent précipitamment en retraite, abandonnant sur le terrain les micros et les cartes de leur propriétaire. Goguenard, Remo regarda cette bande de parasites qui détalait à cloche-pied en poussant des « Aïe ! Aïe ! Aïe ! » de surprise. Quelques-uns tombèrent sur le cul. Un individu arracha son soulier et se mit à sucer son orteil cassé, jurant et menaçant de poursuivre en justice tous ceux qui l'entouraient. Une dizaine de cartes de visite s'abattirent sur lui.

— Je suis moi-même avocat, bande d'imbéciles ! gronda-t-il avec hargne.

— Et moi, j'appartiens à l'AFSU, déclara Remo à l'adresse de ceux qui tenaient encore sur leurs jambes.

Les micros se braquèrent de nouveau sous son nez. Au lieu de cartes de visite, des liasses de papiers bleus s'accumulèrent dans ses mains.

— Voici une assignation.

— On se retrouvera au tribunal, espèce d'assassin !

— Vous allez regretter le jour où vous avez commis un génocide sur la famille de mon client.

— Quelle est la position officielle de l'AFSU face à cette accusation d'abus de confiance caractérisé ?

Remo déchiqueta les assignations, en fit une boulette, qu'il colla dans la bouche de la journaliste qui lui avait posé la dernière question.

— Ruminez un peu là-dessus ! aboya-t-il.

— Cela signifie-t-il pas de commentaires ? parvint-elle à articuler au milieu d'une pluie de confettis qui s'échappaient de ses lèvres délicatement carminées.

— J'en sais rien ; et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? répliqua-

t-il, acide.

Et, sur ce, il partit comme un ouragan. La foule s'ouvrit sur son passage, telle la mer Rouge devant Moïse. Les avocats notamment se tinrent à une distance respectueuse.

Remo regarda derrière lui pour s'assurer qu'on ne le suivait pas, et il vit les gens se regrouper et fondre sur le Maître de Sinanju, qui descendait de la voiture avec une élégance majestueuse.

— Il va les envoyer paître, s'étrangla-t-il.

Au lieu de cela, Chiun glissa ses doigts aux ongles effilés dans les manches de son kimono, tel un sage oriental, et se mit à répondre à chacune des questions qu'on lui posait.

— Incroyable, marmonna Remo, la mine déconfite. Le voilà maintenant qui tient une conférence de presse, merde alors !

« Après tout, songea Remo, si ça l'amuse, c'est pas mon problème. Il réglera ça directement avec Smith. » Il se dirigea vers le périmètre délimité par les barbelés, où un fédéral montait la garde en tenant son fusil sur sa poitrine caoutchoutée, tel un soldat de plomb à demi fondu.

— Qui est votre commandant ? s'enquit Remo en brandissant une carte de l'AFSU qu'il avait en réserve.

— Pourriez pas répéter ?

Remo haussa le ton :

— J'ai dit : Qui dirige les opérations ?

— Je ne vous entends pas, répondit le soldat d'une voix étouffée. Ce masque me bouche les oreilles.

— Eh bien, enlevez-le ! beugla Remo.

— Quoi ?

Remo le lui arracha. Le visage blême, les yeux exorbités, l'autre se mit à pleurnicher.

— Mon Dieu ! Je respire l'atmosphère !

— Le gaz toxique s'est évaporé depuis belle lurette, s'impatiente Remo. Croyez-moi, sinon je serais le premier à tomber dans les pommes.

Mais visiblement le soldat ne l'écoutait pas. L'air désespéré, il gonfla ses joues tout en s'agrippant frénétiquement à Remo pour essayer de récupérer son masque. Remo le repoussa.

— L'air est pur, répéta-t-il.

— C'est l'odeur ! Je ne peux pas supporter cette puanteur !

— Dites-moi ce que je veux savoir et je vous rends votre masque, promet Remo.

Au bord de l'asphyxie, le soldat désigna un attroupement de gardes fédéraux situés non loin d'eux. Ils gesticulaient comme des fous en tentant vainement de communiquer.

— Le commandant se trouve là-bas ? s'énerva Remo. Oui ou non ?

— Oui, s'étrangla l'autre en s'affalant.

Remo lui balança son masque. Le soldat l'enfila aussitôt et se mit à avaler de grandes lampées d'oxygène filtré.

— Bon sang, mais en cas de guerre, comment vous ferez ? dit Remo tandis que l'autre se relevait tant bien que mal.

— Ça ne risque pas de m'arriver, hoqueta le garde d'une voix haletante. Je ne fais ça que les week-ends. Pendant la semaine, je suis styliste-designer.

Secouant la tête, Remo s'avança à grandes enjambées vers le groupe de soldats. Pour gagner du temps et en guise d'entrée en matière il commença par leur arracher leur masque. Trois d'entre eux paniquèrent et détalèrent en s'étranglant, la main sur la gorge. Le quatrième tenait bon. Remo en déduisit qu'il était le chef. Le ton brusque de l'individu confirma sa déduction.

— Je suis le major Styles, déclara-t-il tout net. Et j'espère que vous avez une bonne raison d'avoir agi ainsi.

— Remo Berry, AFSU, répondit Remo d'une voix lasse. J'ai besoin qu'on réponde à deux questions avant que l'armée ne prenne le relais.

L'autre sursauta :

— L'armée ? Quelle armée ?

— L'armée des États-Unis, pardi ! Pas celle de l'Albanie !

— Qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici, bordel ? Nous étions les premiers sur place. À mon humble avis, on a envoyé la garde fédérale parce que personne d'autre ne voulait venir. Autant dire que nous étions de la chair à canon.

— À mon humble avis, reprit Remo en regardant les gardes qui prenaient la fuite, chair à canon, ça vous va comme un gant.

— Je vous ferai remarquer que la garde fédérale possède un long et honorable passé. Le Vice-Président lui-même en faisait partie.

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Revenons-en plutôt à nos moutons. Vous n'avez vu personne de suspect après votre arrivée ? Par exemple

quelqu'un qui aurait voulu s'assurer de l'efficacité du gaz toxique ?

— Mais ils étaient tous suspects, ceux qui ont débarqué ! De quoi vous donner la migraine. Avocats, journalistes, cameramen, loufdingues et cinglés en tout genre..., le rebut du genre humain...

— Vous pensez sans doute aux Crasseux du CACA ?

— En effet, nous les avons chassés par deux fois. Ils sentent encore plus mauvais que les asticots.

— Ce n'est pas moi qui vous dirais le contraire. Selon vous, qui est à l'origine de tout cela ?

— Des terroristes. Ça ne peut être que des terroristes et cette action s'inscrit dans une opération militaire à grande échelle. Ils ont utilisé du lewisite, vous savez.

— Du lewisite ?

— Un vieux gaz toxique, très puissant, qui sent le géranium. Une fois les poumons remplis de cette saloperie, n'importe qui passe l'arme à gauche dans les dix minutes qui suivent.

— Vous n'auriez pas une idée sur la façon dont on a pu introduire ce gaz ? s'enquit Remo.

— Pas la moindre. Avec le matériel adéquat, on peut détecter des éjecteurs ou des valves dissimulés, mais nous n'en possédons pas. Peut-être que l'armée sera mieux équipée.

— J'ai un sacré flair, observa Remo sèchement. Ça vous gêne si je m'en sers ?

Styles éclata de rire à en hérissier sa moustache. Il la lissa en disant :

— Personne n'a un tel flair, croyez-moi.

— Laissez-moi faire. De toute façon, je dois aller jeter un coup d'œil en ville.

— Dans ce cas, allons-y.

Le major Styles escorta Remo par-dessus les barbelés, puis le long d'une avenue bordée d'ormes. Remo nota au passage les oiseaux morts, gisant çà et là, en partie dévorés par les mouches.

— Vous sentez quelque chose ? demanda Styles, lugubre.

Remo accéléra le pas.

— Oui. Une odeur de géranium. Allons là-bas, sur la gauche.

Ils obliquèrent dans la direction indiquée par Remo et se retrouvèrent sur la place centrale, où le chasseur à réaction tout

cabossé attendait, placide, sur un monticule verdoyant.

— Il s'est écrasé ici ? s'enquit Remo.

— Non, expliqua le major Styles. C'est un peu comme le monument aux morts de La Plomo. Quelqu'un a fait don de ce Sabrejet à la ville. Il date de la guerre de Corée. Les gosses s'amusaient à grimper dessus.

— Ça se voit, en effet, fit Remo en remarquant les éraflures sur le fuselage de l'appareil.

Sur une des ailes, il était même gravé un cœur avec à l'intérieur : « W.M. aime D.G. 1991. »

Lorsque les deux hommes comprirent la signification de ce graffiti, ni l'un ni l'autre ne firent de commentaire. Puis Remo revint à ses préoccupations premières.

Reniflant l'atmosphère autour de l'avion à réaction, il suivit la très vague senteur de géranium jusqu'au tuyau d'échappement. Dubitatif, Styles lui emboîta le pas.

— Voudriez-vous avoir la gentillesse de glisser la main là-dedans ? suggéra Remo, tout en se tenant à une distance respectueuse.

— Pourquoi ?

— Parce que vous portez des gants de protection et moi pas.

Haussant les épaules, le major Styles s'accroupit et scruta à l'intérieur du tuyau d'échappement. Ses yeux s'écaraquillèrent d'un air comique.

— Merde alors ! s'exclama-t-il.

Il glissa la main dans le conduit et en extirpa trois bidons pleins, reliés par des bouts de fer-blanc.

— À présent, nous savons d'où provenait le gaz mortel, déclara Remo, catégorique.

— Quand je pense qu'ils avaient planqué ce truc dans le tuyau d'échappement ! marmonna Styles d'une voix incrédule.

— Envoyez-les à Washington, ordonna Remo. Et assurez-vous que personne n'y laisse ses empreintes.

— Sûrement pas. Je les garde ici tant que personne ne vient me les demander. Tout ça, ce n'est pas mes oignons.

— C'est vous qui voyez ; moi, ce que j'en disais...

Ils repartirent en direction des barbelés.

— À mon avis, déclara le major Styles, ce sont les Irakiens qui ont

fait le coup ; ils ont caché les réservoirs en pleine nuit et un de leurs agents s'est chargé de tourner le robinet.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il s'agit d'irakiens ? demanda Remo.

— Qui d'autre serait assez fou et assoiffé de sang pour déverser du gaz toxique sur des civils innocents ?

— Les Libyens, répondit Remo avec fermeté.

— Les Libyens ? Qu'est-ce qu'ils viendraient foutre en plein Missouri ?

— En effet, reconnut Remo, le visage de marbre.

— Je vous le dis, plus personne n'est à l'abri dans ce monde infernal de l'après-guerre froide. Les Russes ne se seraient jamais abaissés à ce genre de chose. Si vous aviez vu tous ces cadavres aux yeux vitreux qu'on a déblayés. Entassés comme des sardines... Rien que d'y penser, j'en ai encore la chair de poule.

Un ronronnement de camions brisa le silence.

— Ce doit être notre chère armée, dit Styles, nerveux.

Il hésita, tripota sa moustache comme si cela le réconfortait.

— Allons, du calme, que diable, marmonna-t-il. Je n'ai jamais refusé de collaborer avec l'armée. Après tout, ce sont de vrais militaires.

Remo lui décocha un sourire rassurant.

— Ne vous en faites pas, fit-il. J'ai rencontré leur capitaine. Non seulement, vous êtes d'un rang supérieur au sien mais c'est un type bien.

— Ravi de l'apprendre. D'après vous, comment dois-je l'aborder, question protocole je veux dire ?

— Lorsque vous irez lui serrer la main, conseilla Remo, gardez vos gants.



Les camions militaires formèrent un cercle sur la route, à quelques mètres des barbelés. Des soldats sautèrent à terre. Un groupe d'entre eux portant des drapeaux noirs se déploya dans toutes les directions et en peu de temps le champ de maïs ressembla à un parcours de golf

endeuillé.

Sous la houlette du capitaine Holden, deux hommes sortirent du gros matériel des camions, dont une paire de compresseurs à gaz et un autre bidule que Remo ne put identifier.

Lorsque le capitaine tendit la main et actionna un interrupteur sur l'engin en question, Remo en conclut qu'il s'agissait d'une sirène portable. Des hurlements stridents percèrent alors ses tympan particulièrement sensibles. Même les gardes fédéraux masqués furent obligés de se boucher les oreilles.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent, bordel ? Ils veulent nous rendre sourdingues ? aboya le major Styles, s'apprêtant à intervenir vigoureusement.

Il aurait pu s'épargner ce début d'effort car au même moment, à l'insu des soldats, le Maître de Sinanju s'approcha de la sirène, de sa démarche flottante, et frappa délicatement trois fois dans les mains, comme pour chasser un moustique.

Le vacarme tonitruant cessa au troisième claquement.

Les soldats ôtèrent les doigts de leurs oreilles et considérèrent, interloqués, la sirène silencieuse. Ils virent la frêle silhouette du Maître de Sinanju penchée, l'air pensif, sur les klaxons à présent mutilés.

— Que s'est-il passé ? demanda un militaire.

— Je crois que cet instrument a cessé de fonctionner, répondit Chiun d'un ton soucieux.

— Ce doit être la batterie, déclara le capitaine Holden en accourant à grands pas.

— Oui, c'est sans doute la batterie, reprit Chiun avec sagesse.

— On n'entend plus rien, se plaignit Holden.

— Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais, fit Chiun en s'éloignant d'un pas léger. C'est bien plus agréable ainsi.

Remo le rejoignit.

— Bien vu, Petit Père. À propos, comment s'est déroulée votre petite conférence de presse ? ajouta-t-il d'un ton sec.

— Si tu veux le savoir, tu n'as qu'à regarder les informations de onze heures, renifla Chiun. Elle risque d'y être diffusée.

— Et Smitty risque de vous faire passer un mauvais quart d'heure, rétorqua Remo. Vous savez bien qu'il déteste qu'on passe à la TV.

— Je ne me suis pas présenté sous mon identité secrète d'assassin

royal, mais en tant que père dans l'affliction et en plein désarroi.

— Parce que vous leur avez confié que vous étiez furieux contre moi ? s'enquit Remo, médusé.

Chiun eut un sourire à peine esquissé.

— Ils se sont montrés tout à fait compréhensifs. Et m'ont exprimé toute leur compassion.

— Leur auriez-vous dit par hasard pourquoi vous aviez un petit vélo dans la tête ?

Chiun effleura son crâne duveteux.

— Encore une de tes expressions idiotes !

— Répondez à ma question.

— Tu le sauras peut-être en écoutant le journal de onze heures, comme tout le monde, déclara Chiun, l'air hautain.

La réplique de Remo fut couverte par un nouveau vacarme. Il lança un regard du côté des camions. Trois soldats marchaient en cercle ; leur casque sous le bras, ils frappaient dessus à l'aide de bâtons.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent maintenant ? râla Remo, exaspéré.

— C'est évident, répondit Chiun. Ils chassent les mauvais esprits. Telle est la méthode recommandée.

— On nage en plein délire ! Enfin, allons voir ce qui se passe...

Le commandant de la garde, suivi par quelques-uns de ses hommes, avait fini par rassembler son courage pour affronter le capitaine de l'armée. Il tentait de se faire entendre malgré le boucan environnant.

— Je suis le major Styles, capitaine. Puis-je vous demander pourquoi vos hommes martèlent leurs casques ?

— Parce que cette putain de sirène ne marche plus ! hurla Holden. Le manuel spécifie qu'en cas de non-fonctionnement, il faut frapper sur des casseroles ou tout autre objet métallique. Ce sont les instructions, je n'y peux rien.

— Mais le gaz s'est dissipé depuis longtemps.

— Alors pourquoi vos hommes portent-ils des masques ?

— Puis-je me permettre une petite suggestion ? fit Remo.

Deux paires de sourcils en accents circonflexes réprobateurs se braquèrent dans sa direction.

— Je vous écoute, fit Holden d'un ton maussade.

— Balancez le manuel.

— Il est fou ? demanda le capitaine en se tournant vers le major.

— Pour être franc, jusqu'ici je n'y avais pas songé, mais c'est bien possible. Ne le prenez pas mal, ajouta le major à l'adresse de Remo.

— Oh, non ! répliqua Remo avant de se tourner vers le capitaine. Mais vous pourriez peut-être préciser à votre collègue les circonstances particulières à propos desquelles le manuel préconise de se pisser dans les mains ? glissa-t-il insidieusement.

Holden blêmit imperceptiblement.

— Je ne vois pas du tout à quoi il fait allusion, et vous ? chuchota-t-il au major.

— Non, murmura Styles en retour. Il est dangereux ?

Remo leva les bras au ciel.

— Bon, bon. J'abandonne ! Mettez-vous d'accord sans moi, mais faites cesser ce raffut jusqu'à mon départ, OK ?

Le capitaine Holden interpella ses soldats.

— OK. Repos, les gars ! Arrêtez de taper ! ordonna-t-il. De toute façon, les civils ont dû quitter la ville à présent. Les drapeaux noirs et la sirène feront le reste.

— Que signifie le babil qui s'échappe de la bouche de cet homme, Remo ? s'enquit Chiun après que son disciple l'eut rejoint.

— Il pense qu'en cas d'intoxication par le gaz, le manuel d'instructions militaires doit être lu dans chaque foyer.

— Je ne l'ai pas lu. Et toi ?

— Certainement pas !

— Pas plus que ces gens-là apparemment, déclara Chiun en désignant le groupe de cameramen et de reporters rassemblés autour d'une camionnette bleue.

À la vue des journalistes, Remo réalisa qu'ils ne semblaient guère porter d'intérêt aux cadres de l'armée, chose qui, à la réflexion, lui parut fort étrange.

— Allons voir ce qui se passe là-bas, suggéra-t-il à Chiun.

— Pourquoi ?

— À mon avis, répondit Remo en chemin, celui qui a fait le coup est une sorte de pyromane. Il risque de revenir, si ce n'est déjà fait, pour renifler l'odeur de la fumée. Un peu comme l'assassin qui revient sur les lieux de son crime.

— Alors, tu ne penses pas qu'il s'agit de terroristes ?

— Et vous ?

— Non plus. Des terroristes auraient annoncé leur barbarie au monde entier. Là, ils n'ont fait aucune déclaration.

— Exact, acquiesça Remo en contournant la foule.

Il y avait un monde fou autour de ce camion. Les caméras vidéo se dressaient comme des obusiers à l'œil de verre. Les micros se battaient pour capter la moindre parole prononcée par un orateur, une jeune femme, qui tenait une conférence de presse.

— La prolifération nucléaire s'avère être la plus grande menace pour la paix mondiale, proclama l'oratrice d'une voix vibrante.

Elle devait avoir dans les vingt ou vingt et un ans, arborait un jean délavé et une chemise à carreaux rouge et blanc qui accentuait sa silhouette athlétique. Derrière des lunettes désuètes de grand-mère aux verres teintés rose, ses yeux étincelaient de fébrilité. Un lien de cuir ceinturait son front, maintenant sur ses tempes ses longs cheveux séparés par une raie au milieu impeccable. Elle brandit un poing vengeur, ce qui fit tinter sur ses clavicules son collier indien en argent et turquoise.

— Vous pensez que ce qui s'est produit à La Plomo est simplement le fruit du hasard ? s'écria-t-elle. Eh bien, non ! La Plomo n'est que le début d'un long cauchemar auquel personne ne pourra échapper. Il y a d'abord eu les pesticides. Puis les pluies acides. Ensuite, le gaz toxique. Prochaine étape, les bombes nucléaires. Une fois que ces porcs de militaires auront laissé s'échapper la technologie nucléaire, plus rien ne pourra stopper la machine. J'ai traversé la moitié du pays pour réveiller les consciences endormies des habitants de ce monde.

— Pouvez-vous nous dire qui vous êtes ? s'enquit une journaliste d'une voix plaintive.

— Le nucléaire, non merci ! enchaîna la fille, si occupée à brailler son message qu'elle n'entendit même pas la question.

— On croirait entendre ces sacs à merde du CACA, marmonna Remo.

— Ils ne pensent pas la même chose, renifla Chiun.

Remo remarqua que le contingent de Crasseux s'était rapproché. Agglomérés en grappe sous un pommier pourri, ils beuglaient « La boue, c'est notre sang ! Notre sang, c'est la boue ! », dans l'espoir évident d'attirer l'attention des médias. Mais tout le monde les ignorait.

— Qui se ressemble s'assemble, fit Remo.

— Au moins, elle n'exhale pas la même pestilence qu'eux, observa Chiun.

— Maigre consolation, bougonna Remo en sautillant de trois pas en arrière.

Un homme au teint fleuri, qu'il avait déjà remarqué dans la foule, venait en effet de le heurter de plein fouet. Il arborait un costume visiblement hors de prix, voire tape-à-l'œil, et une bague ornée d'un diamant à son auriculaire gauche. Remo en déduisit qu'il s'agissait d'une sorte de vendeur de voitures d'occasion qui aurait fait fortune.

— Voici ma carte, annonça l'individu, toutes dents dehors.

Remo ignore le bristol.

— Merci, je suis déjà en contact avec tous les avocats dont je n'ai pas besoin.

— Et l'immobilier ? C'est mon business.

— Je viens juste de terminer de rembourser mon emprunt, grommela Remo en essayant d'apercevoir la fille dans le camion, malgré la grosse figure rougeaude qui lui obstruait l'horizon.

— Raison de plus pour vous lancer dans une nouvelle opération, insista l'homme aux dents éclatantes.

— J'en prends une, déclara Chiun en tendant la main.

Il prit la carte, tandis que l'individu continuait son petit manège dans la foule.

L'attention de Remo revint à la fille dans le camion.

— Pouvez-vous au moins nous donner votre nom ? demanda un présentateur de télévision, essentiellement connu pour son élocution frénétique.

— Sky ! brailla la fille. Je suis Sky Bluel. De l'université de Californie.

— Tu entends ça ? glissa une journaliste voisine de Remo à l'un de ses collègues. Elle est prof à UCLA.

— Ce n'est pas du tout ce qu'elle a dit, objecta Remo. D'ailleurs, elle m'a tout l'air d'une simple étudiante.

La femme lui décocha un regard glacial.

— Et vous travaillez pour quelle station et/ou quel journal ?

Remo, qui n'avait jusqu'ici jamais entendu « et/ou » dans la conversation, répondit :

— Je suis professeur de diction.

— Eh bien, il se trouve que je travaille pour CNN.

Elle détourna le regard comme pour mettre un terme au dialogue, une sorte de « merci beaucoup ».

— Remo ! souffla soudain Chiun en le tirant par la manche. Arrête cet homme !

Le Maître de Sinanju pointait l'index en direction de la foule. Son visage trahissait une vive inquiétude.

— Lequel ? demanda Remo, un œil sur Sky Bluel qui essayait de couvrir les sarcasmes de la clique du CACA qui lui reprochait de monopoliser l'attention des médias.

— C'est un imposteur ! reprit Chiun.

— De qui parlez-vous ? fit Remo, l'air distrait.

— Cet homme affirme qu'il travaille dans l'immobilier, s'obstina Chiun. Cette carte proclame autre chose.

Remo baissa les yeux et lut le bristol que Chiun lui agitait sous le nez. On pouvait y lire :

Connors Swindell [1]

Promoteur Multipropriété

La Préservatrice

— Il vend des préservatifs ? demanda Remo en battant des paupières d'incrédulité.

— Exactement. Il a menti. Cette carte est fausse comme celles que tu utilises avec de fausses identités.

— Chut ! Pas si fort, marmonna Remo en écartant le bristol. Lisez bien : Multipropriété, ça doit avoir un rapport avec l'immobilier, non ?

— Si c'est le cas, comment expliques-tu cela ?

Chiun retourna la carte. Un emballage argenté était scotché au verso, avec la même inscription que sur le recto.

Remo écarquilla les yeux derechef, oubliant un instant Sky Bluel. Il prit la carte. En effet, l'emballage contenait un préservatif. Pour s'en assurer, il l'arracha du bristol et ouvrit le paquet.

Il reconnut immédiatement l'anneau de caoutchouc jaune et sa vue perçante détecta un trou de la taille d'une tête d'épingle dans la membrane du préservatif.

— Et alors ? fit-il dans un haussement d'épaules. Il travaille au noir. Tout le monde sait que la multipropriété ça ne marche plus.

Ne voulant pas laisser de détritrus, Remo jeta un regard à la ronde afin de trouver un endroit adéquat. Le sac à main entrouvert de la journaliste de CNN s'avéra le plus pratique et il y glissa la capote sans se faire remarquer.

Debout sur la plate-forme du camion, Sky Bluel continuait à répondre aux questions.

— Quel est votre message, professeur Sky Bluel ?

— Je prône un retour vers le bon sens des années soixante, proclama-t-elle. Je m'adresse à la nouvelle génération, à tous ces jeunes apathiques que je mets au défi de reprendre le flambeau des années soixante, celui de nos pères et de nos mères. Il n'est pas trop tard pour ébranler le monde. Et je m'adresse aussi aux générations à venir qui pleurent dans les ténèbres, implorant de naître dans un monde sans armes nucléaires.

— Quelle connerie ! railla Remo.

— Quelle sagesse ! renifla Chiun, tout en essuyant une minuscule larme au coin de l'œil.

L'air incrédule, Remo posa le regard sur le Maître de Sinanju.

— Elle parle avec éloquence des valeurs familiales, expliqua Chiun.

— Je m'adresse aux éléments progressistes d'aujourd'hui, poursuivit Sky Bluel, ils doivent soutenir ma cause.

— Quelle cause ? s'enquit une voix polie.

— La dénucléarisation de l'Amérique ! s'écria Sky Bluel. Ce qui s'est passé à La Plomo est la faute de barbares corrompus qui se sont emparés de la technologie des gaz toxiques. Il est trop tard pour les enfants de La Plomo. Mais il n'est pas trop tard pour le reste du monde.

— Pouvez-vous expliquer la dénucléarisation ? demanda le célèbre présentateur.

— Mieux encore. Je vais nous faire une démonstration.

Sky Bluel recula vers la forme ronde, située derrière elle. Une bâche blanche la recouvrait, comme s'il s'agissait d'une énorme boule de cristal de diseuse de bonne aventure.

Tout en détachant les cordes qui retenaient la toile, elle se glissa derrière la forme arrondie et, tel un prestidigitateur, souleva la bâche en la faisant claquer.

Les caméras vidéo s'approchèrent d'un seul coup. Les photographes mitraillèrent la scène.

Des « Oooh ! » et des « Aaah ! » s'élevèrent de la foule qui découvrait une grosse sphère argentée dont la surface en inox représentait une mosaïque de cercles découpés. Elle était posée sur une planche de bois brut criblée d'assemblages électroniques.

Les exclamations fusèrent pendant deux bonnes minutes, jusqu'à ce que quelqu'un ait l'idée de poser une question.

— Excellent effet visuel, professeur Bluel. Mais de quoi s'agit-il exactement ?

— C'est une bombe à neutrons, répondit l'étudiante d'une voix calme.

Il fallut une bonne vingtaine de secondes pour que sa réponse pénètre les esprits. Vingt secondes durant lesquelles les caméscopes ronronnèrent et les flashes éclatèrent de façon spasmodique.

— Venez, Petit Père, souffla Remo.

Mais Chiun s'était déjà éloigné. Il lorgna son élève en battant des paupières, l'air de dire « Alors qu'est-ce que tu attends, tu viens oui ou non ? ».

Remo recula juste à temps pour éviter la cavalcade.

Les gens s'égaillèrent dans toutes les directions comme une volée de moineaux en hurlant :

— Une bombe à neutrons ! Elle a une bombe à neutrons prête à fonctionner !

— Je ne me souviens pas l'avoir entendu dire qu'elle fonctionnait, glissa Chiun à Remo tout en regardant la foule se disperser.

— Elle ne l'a effectivement pas dit.

Le Maître de Sinanju haussa un sourcil inquisiteur.

— Normal, ce sont des journalistes, expliqua Remo.

— Ah oui, c'est vrai, murmura le Maître de Sinanju.

Sky Bluel se tenait fièrement debout, telle une figure de proue, devant sa bombe à neutrons. Son visage séduisant se décomposait à mesure que le public prenait la fuite.

— Hé, attendez ! gémit-elle. Je n'ai pas terminé ma démonstration.

— Oh que si ! chuchota une voix inattendue à son oreille.

Sky se retourna. Derrière elle se tenait un homme assez grand portant un tee-shirt blanc et dont les yeux à l'expression déterminée lui firent perdre toute contenance.

— Waouh ! fit-elle. (Puis, se ressaisissant :) Qui... Qui êtes-vous ?

Je veux dire... vous représentez quoi, exactement ?

— C'est moi qui pose les questions. Ce truc est vraiment en état de marche ?

— En quelque sorte.

— Oui ou non ?

— Les charges sont réelles, mais il n'y a pas d'isotope dans le noyau. Ça signifie qu'elle peut exploser mais sans atteindre une masse ni déclencher de fortes radiations. Vous êtes rassuré ?

L'homme au tee-shirt examinait l'engin d'un œil critique.

— Où diable vous l'êtes-vous procurée ? demanda-t-il.

— Je l'ai fabriquée toute seule !

— Vous avez construit une bombe à neutrons ? s'enquit Remo Williams, incrédule. Vous ?!

— C'est bien là le problème, répliqua Sky sur la défensive. Si, moi, je peux en bricoler une, c'est à la portée de n'importe quel terroriste.

— Nous en reparlerons plus tard. Comment vous la désarmez ?

— Il suffit de retirer les charges par les poignées.

Remo contempla la boule d'acier. L'engin ressemblait à une espèce d'énorme balle de tennis sur laquelle il dénombra une trentaine de poignées. Chacune possédait une serrure.

Il considéra Sky :

— Il suffit de tirer, c'est bien ça ?

— Ouais, c'est comme si vous ouvriez un tiroir.

Elle secoua une minuscule clé argentée qui pendait à la chaîne tressée qu'elle portait autour du cou.

— Je n'ai pas pris la peine de les verrouiller, ajouta-t-elle.

— Ça me paraît bien trop facile, tout ça...

— C'est exactement ce que je me tue à vous dire, s'impatienta Sky.

— Vous feriez mieux de reculer, Petit Père, lança Remo à Chiun qui s'était approché et les observait en dressant la tête, tel un chiot curieux. C'est dangereux, ce truc-là.

— J'ai affronté de plus graves dangers bien avant que tu ne viennes au monde, rétorqua le Maître de Sinanju avec superbe.

Mais cela ne l'empêcha pas de reculer à bonne distance.

— Allez le rejoindre ! ordonna Remo à Sky Bluel.

— Ne soyez pas ridicule. J'en connais plus que vous sur cette bombe.

Remo la saisit au poignet, la fit tourner comme une danseuse de quadrille et, d'un coup de pied aux fesses assez inélégant, la propulsa hors du camion.

Dans son élan, Sky Bluel rejoignit Chiun en courant.

Remo attrapa la poignée du haut et la souleva. Un long cône émoussé et formé d'un réseau de fils apparut. Une substance blanche comme de l'argile s'en échappait. L'odeur chimique du plastic irrita ses narines. Avec précaution, il mit le cône émoussé de côté. Le second sortit plus facilement. Confiant, Remo continua avec les autres.

Lorsqu'il eut fini, tout ce qui restait de la bombe à neutrons n'était plus qu'une armature de sphère, formée d'anneaux en inox avec une sorte de ballon de basket métallique suspendu au centre par des supports.

— Vous voyez ? Je vous l'avais dit, lui lança Sky Bluel. C'est inoffensif.

Mais Remo ne l'écoutait pas. Son attention était focalisée sur les silhouettes sombres qui se glissaient furtivement vers les camions militaires. Ils avaient formé une chaîne humaine sous le nez des soldats – lesquels étaient occupés à mettre en route un compresseur récalcitrant –, se passant de main en main des bidons de SD-2, tels des pompiers du début du siècle.

— Putain ! grogna Remo. Dès que j'ai le dos tourné, ces connards en profitent !

CHAPITRE V

Fabrique Foirade sourit jusqu'aux oreilles lorsqu'on lui fourra le bidon de SD-2 dans ses lourdes pognes aux ongles fendillés. Il pivota sur ses hanches osseuses et le lourd récipient passa de main en main avant d'atteindre le dernier homme de la chaîne.

Tout en gloussant, Fabrique Foirade, trésorier du CACA, saisit le bidon suivant. Comme sa tignasse de Pékinois mal peigné lui cachait le visage, son champ de vision n'était guère étendu et il travaillait au jugé.

Il attrapa le récipient suivant et, juste après qu'il l'eut fait passer, l'objet lui revint en main, manquant le faire tomber à la renverse.

— Holà ! Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, sidéré.

— Changement de plan, souffla une voix inconnue. On rend les bidons vides pour que les militaires n'y voient que du feu.

— Tu parles de ces porcs, hein ? fit Fabrique, pensif.

— Oui, oui..., répondit l'autre vaguement.

Derrière son rideau de cheveux, Fabrique Foirade battit des paupières. Ses cils se prirent dans sa tignasse et ça lui fit mal. Il secoua le bidon, qui fit un bruit de clapotis.

— Mais il n'est pas vide, dit-il.

— J'ai remplacé le contenu par de l'eau du réservoir.

Maintenant, fais-le passer.

— Hé ! Qui t'es toi pour me donner des ordres ? C'est moi qui commande ici.

— OK, dit l'autre sans s'émouvoir. Mais on va se faire repérer par les bidasses.

— T'as pas tort. D'accord, on continue.

Les bidons revinrent au camion aussi vite qu'ils en étaient sortis. Fabrique, toutes dents cariées dehors, en gloussa de plaisir. Il ne s'était pas autant amusé depuis qu'ils avaient brûlé une scierie dans l'Oregon, flanquant plus de deux mille bûcherons au chômage pour préserver le dernier refuge du claque-boue tacheté, le seul poisson d'eau douce connu pour se masturber en nageant, et par conséquent d'une valeur inestimable pour un écosystème de plus en plus menacé par l'être humain indigne de ce nom.

— Je crois que c'est le dernier, murmura l'homme devant lui, après avoir fait passer un bidon que Fabrique put à peine soulever, tant il était fatigué par tous ces travaux de manutention.

— Je crois que c'est le dernier, répéta-t-il au type chargé de remplacer le SD-2 par de l'eau.

— OK. Une seconde, le temps de le vider.

— Hé, je viens d'avoir une idée.

— Tu ferais mieux de la garder pour plus tard, suggéra la voix. Parce que, ici, tu sais...

— Qu'est-ce que ça veut dire, mec ?

— Voilà le bidon, répondit la voix soudain toute guillerette.

Tout en grognant, Fabrique Foirade saisit le récipient et le fit passer.

— Voilà, c'est fait, dit-il, pantelant. Dans quoi tu mets leur saleté de produit ?

— Je le remets dans le camion, là où il doit être, bien sûr.

Cette fois, la voix parut vraiment étrange aux oreilles de Fabrique. Tout d'abord, ce gars toussait à peine. Or, tous les membres du CACA toussaient à fendre l'âme. Cela leur était tout aussi naturel qu'il leur était impossible de se laver.

Intrigué, Fabrique s'efforça d'écarter la tignasse hirsute qui lui bouchait la vue. Finalement, il réussit à ménager une étroite fente dans la toile à beurre qui lui tenait lieu de chevelure et, là, l'évidence lui sauta aux yeux.

L'homme debout derrière lui n'appartenait pas à son mouvement. Primo, on pouvait voir la couleur de sa peau. Son visage était bien nettoyé. Ses bras nus étaient minces mais musclés. En plus, ses yeux étaient bizarres. Il y avait en eux une sorte de lueur meurtrière. Comme le reflet d'une tête de mort grimaçant un sourire narquois. D'ailleurs ce gars le regardait avec ce même sourire narquois. Ce qui permettait de constater qu'il devait se brosser les dents au moins une fois par semaine. Peut-être même plus.

— Toi, tu es le réactionnaire qui...

Le sourire épanoui se rétrécit en un rictus menaçant.

— La seule raison qui m'empêche de vous broyer les os, prévint le réactionnaire au large sourire, c'est que je serai obligé de vous toucher.

— T'as peur d'une pauvre petite couche de crasse ? ricana

Fabrique.

— Non, j'ai peur que mes mains ne se collent à tout jamais sur votre peau et cette idée me terrifie.

— Écoute, mec : on est en train d'accomplir ici une mission salutaire pour le monde entier.

— Vous voulez vraiment accomplir une mission salutaire ? Oui ? Alors prenez un bain.

— Tu comprends rien.

— Non et je m'en fous. Faites évacuer votre bande de troglodytes. Je me demande d'ailleurs comment vous allez réussir à vous éclipser discrètement.

— Il existe plus d'une route à La Plomo, mon pote.

— Alors vous n'avez que l'embarras du choix. Cassez-vous !

— Tu vas le regretter.

— Peut-être. Mais au moins je resterai propre.

Le gars propre recula d'un pas et croisa les bras. Fabrique Foirade rassembla ses disciples autour de lui et leur annonça la mauvaise nouvelle qui fut accueillie par un concert de « Oh, la barbe ! » En signe de protestation, quelqu'un suggéra de clouer ce réactionnaire trop *clean* au tronc d'un chêne. Finalement, Fabrique les entraîna loin des camions militaires.

Remo Williams les regarda partir. Il lécha son index et le leva. Lorsque le côté sec lui indiqua d'où venait le vent, il partit dans l'autre sens.

Dépassant le cercle des véhicules militaires, il parvint dans la zone où les camions studios de la TV et les voitures de presse s'étaient garés au petit bonheur. Là, Remo s'immobilisa, interdit : il n'y avait plus âme qui vive. Enjambant des pare-chocs, sautant par-dessus (tes capots, il finit par découvrir la meute des reporters blottis les uns sur les autres, dans les fossés des bas-côtés de la route. L'œil aux aguets, ils tremblaient.

— Vous pouvez sortir maintenant, claironna Remo.

— Que se passe-t-il ? demanda quelqu'un.

C'était la journaliste de CNN. Une forte odeur d'urine flottait autour d'elle.

— Rien, répondit-il en se pinçant le nez. La bombe n'était pas chargée.

Apparemment, cette possibilité ne les avait même pas effleurés, car

ils poussèrent un « Oh ! » de surprise à tour de rôle.

Alors la presse se ressaisit. On vit surgir peignes, rouge à lèvres, mascara... L'atmosphère devint lourde des parfums sucrés d'une dizaine de bombes de laque attaquant la couche d'ozone. Sous prétexte de se faire un raccord, la journaliste de CNN disparut dans le camion-émetteur pour changer de sous-vêtements.

Un présentateur – célèbre pour ses reportages en direct sur la guerre en Afghanistan, depuis la frontière pakistanaise où il ne risquait rien – se mit à ronchonner.

— Comment voulez-vous que j'arrive à surveiller l'environnement si je dois me recoiffer toutes les cinq minutes ? s'exclama-t-il, jouant les stars débordées.

Le bruit de mitrailleuse des compresseurs qui se mettaient en route fit vibrer l'atmosphère.

Le présentateur tomba à plat ventre et hurla :

— Attention, les voilà ! Ils arrivent !

Les autres l'imitèrent en se bousculant.

— Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était ? s'écrièrent-ils, les yeux écarquillés.

— Vous êtes journalistes, oui ou non ? répliqua Remo en regagnant les camions militaires. Vous n'avez qu'à inventer la réponse...

Sous la direction du capitaine Holden, l'armée était en train de fixer un dispositif de pulvérisation sur les compresseurs. Des filtres protecteurs sur la bouche et le nez, les soldats de deuxième classe déversaient du SD-2 dans des réservoirs en forme de bouteilles en verre. Puis, tirant ceux-ci par l'ouverture pratiquée dans les rouleaux de fil de fer barbelé – malgré les protestations et les cris d'orfraie du chef de la garde fédérale –, ils enclenchèrent le processus de décontamination.

Avec les compresseurs qui pétaradaient comme des marteaux-piqueurs, ils encerclèrent la première maison, un joli pavillon en bardeau avec garage attenant.

Le capitaine Holden leva les mains.

— Prêt ! hurla-t-il.

Les pulvérisateurs se posèrent sur six épaules kaki.

— En joue... Feu !

— Pourquoi disent-ils feu alors qu'ils nettoient cette maison ? demanda Chiun.

Remo ne l'avait pas entendu se faufiler derrière lui. Chiun était le Seul être humain sur terre assez furtif pour accomplir ce genre d'exploit.

— Qu'est-ce que j'en sais ? marmonna Remo. Où est Rayon de Lune, la Bombeuse folle ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu l'appelles ainsi.

— Et moi, je ne comprends pas pourquoi vous la trouvez si fabuleuse, rétorqua Remo.

— Elle se préoccupe du sort des enfants. Nul doute qu'elle doit être gentille avec ses parents, ajouta Chiun d'une voix sombre. Ce n'est pas comme certains.

— Seriez-vous en train d'insinuer que...

Leur discussion naissante se perdit dans le jaillissement du SD-2 qui éclaboussa la façade de la maison. La solution décontaminante était de couleur bleu sombre, pas très différente d'un détergent ménager. Elle ruissela sur les murs du pavillon, laissant traîner derrière elle un résidu savonneux.

Rapidement, la façade vira au bleu clair. Puis au bleu marine. Ensuite, il sembla à Remo qu'elle tournait au brun.

— Ça doit être drôlement puissant, marmonna-t-il.

L'odeur qui en émanait les obligea à reculer, si bien qu'ils n'étaient pas tout à fait certains de ce qui se passerait ensuite.

Tout à coup, une voix paniquée, qui ressemblait à s'y méprendre à celle du capitaine Holden, cria « Au feu ! ».

— Mais, Capitaine, c'est ce que nous sommes en train de faire, protesta un soldat.

Remo battit des paupières. La maison blanche – à présent aussi brune qu'un gâteau au chocolat – se consumait. En l'espace d'une seconde, sous les yeux hagards de Remo, se produisit un phénomène de combustion ahurissant. La mousse qui s'étalait de toutes parts empêchait de distinguer les minces volutes de fumée. Puis il remarqua que l'ancienne peinture blanche bouillonnait et se noircissait comme du lait qui brûle.

Bientôt l'air s'emplit de vapeurs âcres.

— Repliez-vous ! Repliez-vous ! Nous avons trop forcé, les doses ! s'écria le capitaine Holden.

Abandonnant leurs fusils pulvérisateurs, les soldats s'éloignèrent en courant de la maison qui se carbonisait, tout en plaquant leurs filtres à air sur la bouche.

— Nous devrions en faire autant, Petit Père, prévint Remo.

Le Maître de Sinanju s'écarta du nuage brûlant, une sorte de djinn jaunâtre, qui enflait et tournoyait dans toutes les directions.

Ils croisèrent les reporters qui se ruaient vers les ruines incandescentes, les yeux brillants comme des drogués.

— Super ! Ça fera un article, du tonnerre ! Génial !

— C'est de la folie, commenta Chiun d'un ton acide.

— Après tout, s'ils veulent être aux premières loges, c'est leur problème, grogna Remo. Essayons d'aller par là-bas, ajouta-t-il en désignant le champ de maïs.

Ils plongèrent dans les cultures printanières encore peu élevées mais épaisses. Ce qui s'avéra être une mauvaise idée, car c'était précisément l'endroit où les adhérents du CACA avaient trouvé refuge.

— Encore vous ! aboya Remo en se pinçant les narines.

— On était là les premiers, mec !

C'était le chef qui venait de râler, Remo reconnut sa tignasse avec dégoût.

— Je croyais vous avoir dit de foutre le camp ! rétorqua Remo.

— Oui, eh bien, vous avez eu tort. Regardez ce qu'ils ont fait à cette maison. Vous comprenez ce qui nous préoccupe maintenant ? Ces salopards qui pratiquent le génocide écologique ne sont même pas foutus de coexister avec l'environnement.

Remo se tourna vers le pavillon qui, en proie aux flammes, semblait fondre et brûler à la fois.

— Cette saloperie de SD-2 est si toxique qu'ils doivent le stocker dans des bunkers en béton, expliqua le protestataire. Tu piges, mec ? Le truc qu'ils utilisent pour nettoyer est aussi dangereux que le gaz lui-même. C'est la réalité, putain ! Faut pas faire l'autruche !

— Je déteste devoir le reconnaître, admit Remo, mais vous marquez un point.

— Parfait. Je dois avoir sur moi un formulaire d'inscription au CACA. Ça t'intéresse ?

— Vous marquez peut-être un point mais vous puez trop ! Allez, ouste, du balai maintenant !

— Oui, intervint Chiun avec gravité, faites ce que vous dit mon fils, espèce d'individu malodorant !

L'autre mit les mains sur les hanches :

— Eh bien, allez-y, foutez-moi dehors, lança-t-il d'un air de défi.

Remo s'écarta pour laisser le champ libre au Maître de Sinanju. Chiun fixa le porte-parole du CACA avec des yeux d'acier. Une main aux ongles longs s'éleva jusqu'aux mèches emmêlées de l'individu.

Chiun décrivit un mouvement sec à l'oblique et *floc !* une sorte d'araignée velue dégringola aux pieds crasseux du protestataire.

— Mes cheveux ! hurla ce dernier.

— La prochaine fois, ce sera ta peau, prévint Chiun.

— Bon, bon, d'accord, je m'en vais, vous énervez pas !

Dans un concert de plaintes amères, les Crasseux du CACA battirent en retraite dans le champ de maïs. Les rangées de céréales virèrent au noir comme des corbeaux ébouriffés prenant leur envol.

— Fascinant, marmonna Chiun en les regardant s'en aller. Quelle que soit la crasse qu'ils laissent sur leur passage, ils demeurent aussi charbonneux que des ramoneurs.

— Il n'y a rien de fascinant dans la saleté, railla Remo en jetant un regard à la ronde.

À quelques mètres à peine du brasier de la maison en flammes, les cameramen filmaient comme des malades. L'armée et la garde fédérale s'étaient massées derrière les camions. Ils furent rejoints par Sky Bluel et quelques personnes non identifiées, y compris – Remo le nota – un assortiment d'avocats de tout poil ainsi que le pseudo-agent immobilier au costume tape-à-l'œil...

— Avez-vous déjà vu une telle pagaïe, Petit Père ?

— Non. Et, à ce propos, qu'est-ce que tu attends pour faire quelque chose ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? grommela Remo, ironique. Que je fonce vers les flammes et que je souffle dessus comme Clark Kent [\[2\]](#) ?

— Le feu va se propager vers les autres maisons et bientôt toute la ville sera détruite, prévint Chiun.

— Quelle importance ? De toute façon, tous les habitants sont morts.

— J'en vois au moins pour qui ça a de l'importance, déclara Chiun en attirant l'attention de Remo sur le soi-disant agent de La Préservatrice.

Ce dernier piquait sa crise et passait sa rage sur le capitaine Holden. Remo se focalisa sur les aboiements du bonhomme.

— C'est une maison jeune budget à quatre-vingt-dix mille dollars qui part en fumée, espèce d'abruti ! braillait-il. Pourquoi ne faites-vous rien avant que celle d'à côté, ce charmant ranch à deux niveaux, ne parte en fumée ?

— D'après moi, il s'exprime vraiment comme un agent immobilier, déclara Remo.

— C'est une couverture, je te dis, renifla Chiun.

— On ne peut rien faire, répliqua Holden. C'est un incendie chimique. Le foyer va s'éteindre de lui-même.

— Vous entendez ? glissa Remo à Chiun. On ne peut rien y faire.

— Il y a toujours quelque chose à faire, décréta Chiun en relevant le bas de son kimono. Allons voir ça de plus près. Viens.

À contrecœur, Remo suivit son maître qui s'avança, hautain, le plus près possible des flammes, contournant les journalistes qui, lentement, reculaient sous l'effet de la chaleur et de la fumée dense et âcre. Remo se demanda ce qu'ils allaient bien pouvoir faire de tous ces mètres de pellicule. Ils en avaient déjà suffisamment pour un documentaire de quatre heures, alors que la plupart des reportages duraient moins de quatre-vingt-dix secondes dont la moitié au moins consistait en gros plans fixes du journaliste.

— On ne peut rien faire contre un feu pareil, fit Remo.

— Il y a toujours un moyen.

La voix de Chiun était ferme.

— Il nous faudrait Red Adair, s'obstina Remo, catégorique. Et je n'ai pas son numéro de téléphone.

Chiun se tourna vers lui :

— Je ne crois pas connaître ce Radadère ?

— C'est le type qui éteint les incendies sur les plates-formes pétrolières, il utilise de grosses charges explosives.

À peine avait-il fini sa phrase que Remo regretta d'avoir parlé si vite.

— Eh bien voilà ! Nous utiliserons des explosifs, triompha Chiun.

— Voyons, où allons-nous en trouver... ?

La voix de Remo s'étrangla.

— Vous ne pensez pas à ce que je crois que vous pensez ?

— Je ne sais pas si tu penses à ce que je pense, Remo, mais je regarde dans la même direction que toi...

Les yeux posés sur la bombe à neutrons démontée et ses charges de plastic enlevées, Remo soupira d'un air résigné.

— OK, on peut toujours tenter le coup...

Ils se replièrent vers le camion, ramassèrent deux cônes de plastic par les poignées et repartirent en direction de la maison en flammes.

Sky Bluel les aperçut et les rejoignit en courant :

— Hé, là ! Qu'est-ce que vous faites ? Où allez-vous avec ma bombe à neutrons ?

Aux mots « bombe à neutrons », les têtes des journalistes pivotèrent dans un parfait synchronisme. Leurs yeux s'écarrillèrent sur leurs visages tachés de fumée.

— Ne vous inquiétez pas, je vais en faire bon usage, grommela Remo. Poussez-vous.

— Connaissez-vous la puissance de ces cônes ? s'écria Sky d'une voix suraiguë.

— Sont-ils suffisamment puissants pour faire sauter cette maison ? s'enquit Remo froidement.

— Absolument.

— Eh bien, c'est ce qu'on va faire, ma belle. Foutez le camp maintenant !

Sky, la voix suppliante, se tourna vers les médias :

— Au secours ! Ils vont faire sauter cette baraque !

C'en était trop pour la presse qui se retrancha, horrifiée, à l'abri des camions militaires. Sky, prise entre son indignation et sa peur de l'effet produit par les charges de plastic, suivit le mouvement.

— Vous allez le regretter ! lança-t-elle à la cantonade.

— C'est déjà fait, répondit Remo.

Chiun et lui s'approchèrent à une cinquantaine de mètres de la maison. Par chance, le vent avait tourné.

— Bon, je lance la première charge, déclara Remo. Et si ça ne pète pas assez, vous lancez la suivante, d'accord ?

Chiun fronça les sourcils.

— Pas question ! C'est à moi que revient l'honneur de provoquer le premier boum. Je ne me laisserai pas escroquer de la sorte.

— Écoutez, il faudra sans doute deux charges. Je lance la première, on voit ce que ça donne et vous avez l'honneur de lancer celle qui éteint véritablement l'incendie ? Cela vous paraît-il correct ?

Les yeux noisette de Chiun se plissèrent en deux fentes sournoises.

— Cela me semble convenable, déclara-t-il, solennel. À toi de jouer.

Tenant le cône de plastic par la poignée, Remo le propulsa vers le brasier avec la même aisance que s'il s'agissait d'une balle de baseball. La lourde charge s'éleva, décrivit un arc de cercle et retomba exactement sur la maison. Elle forma un trou parfait dans le toit en bardeaux.

Pendant un moment, rien ne se produisit.

— Peut-être qu'il va falloir que vous lanciez votre charge, après tout... fit Remo.

Il lorgna les mains de Chiun. Elles étaient vides. Et le Maître de Sinanju souriait à belles dents. Ce qui n'était pas le cas de son élève qui le regardait, bouche bée.

— Vous n'avez pas..., bégaya Remo.

C'est alors que le ciel devint d'un blanc aveuglant et soudain tout se mit à trembler autour d'eux.

CHAPITRE VI

La maison se volatilisa purement et simplement.

Un instant plus tôt, elle fumait encore comme une usine à charbon. Une fraction de seconde plus tard, il pleuvait des briques de cheminée et des tessons enflammés dans une atmosphère de fin du monde.

L'onde de choc souleva Remo de terre, telle une main gigantesque. Comme il n'y pouvait rien, il se laissa porter par l'air comprimé. Un de ses talons érafla le sol et il perdit sa chaussure. De l'autre pied, il tenta de freiner sa vitesse de propulsion mais il perdit sa seconde chaussure. Hissant le cou, il appela Chiun. Pas de réponse.

« Oh, mon Dieu, songea-t-il, j'ai perdu Chiun ! »

Son instinct de survie reprit alors le dessus. À mi-vol, il réussit à pivoter sur lui-même, suffisamment pour contrôler sa trajectoire : évitant les véhicules éparpillés sur lesquels il se serait inmanquablement fracassé, elle le menait tout droit vers le groupe immobile de protestataires du CACA.

— Autant en emporte le vent ! soupira-t-il, à moitié soulagé.

Saisissant au passage un drapeau noir NBC, Remo parvint à dévier légèrement son parcours vers la gauche. Il fonça alors sur une femme particulièrement ronde et épanouie, aussi large qu'un canapé qu'on aurait enveloppé dans une tunique indienne. La femme amortit à peine le choc. Autour d'elle les Crasseux s'éparpillèrent comme des quilles de bowling, mais Remo poursuivit sa trajectoire.

D'une main frénétique, il se cramponna aux tiges de maïs qui défilaient sur son passage, cherchant à ralentir sa course. Finalement il toucha terre à plus de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure.

Remo roula sur lui-même. Dans son élan, sa tête heurta une pierre à demi enterrée et il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, la première chose qu'il vit, ce fut le ciel bleu. Il laissa son regard se fixer sur un nuage solitaire qui lui rappelait le visage de Chiun. Peu à peu, sa vision se clarifia et il se redressa lentement.

Aucune articulation ne craquait. Il comprit que rien ne clochait jusqu'à la taille. Il palpa alors ses jambes. Aucun os brisé non plus. Il vit qu'il était pieds nus et agita les orteils. Tous les dix remuaient à merveille. Il était intact. Rien de cassé nulle part.

C'est alors qu'il se leva d'un bond.

— Chiun ! Où êtes-vous ? hurla-t-il.

L'anxiété lui mordit les entrailles, telles les mâchoires d'un étai d'acier.

Il regarda autour de lui. À la place de la villa blanche en bardeaux, il y avait maintenant un large cratère. La maison voisine avait disparu elle aussi. Ainsi que huit autres pâtés de maison à la ronde. Au-delà de cette zone, les habitations avaient été endommagées, vitres brisées et dégâts divers, mais elles tenaient debout.

Les camions militaires formaient toujours un cercle mais ils étaient couchés sur le côté. Autour des véhicules, le sol était jonché d'éclats de pare-brise. L'armée et les gardes fédéraux marchaient, effarés, parmi les ruines, remuant les décombres à l'aide de bâtons.

Soudain envahi par la peur, Remo fonça vers eux.

Il en saisit un au hasard.

— Chiun... vous avez vu Chiun ? demanda-t-il, angoissé.

— À quoi ressemble-t-il ?

— C'est le vieil Oriental en kimono gris qui m'accompagnait.

Le soldat hocha la tête :

— Ouais, il fait partie de ceux qui sont portés disparus.

— Merde ! Qui d'autre encore ?

— La nana psychédélique un peu toquée.

Remo lança un regard à la ronde. Le camion de Sky Bluel n'était plus là. Il le fit remarquer au militaire.

— On dirait qu'elle a pris la tangente.

— Écoutez, j'en sais foutre rien. J'ai pas encore pigé ce qui s'est passé. On était tranquillement planqués derrière les camions et il y a eu comme un éclair et puis tout a valsé dans le décor.

— Continuez les recherches, répliqua Remo d'une voix ferme, les gens ne disparaissent pas sans laisser de trace, voyons !

— Et pourquoi pas ? rétorqua le soldat avec bon sens. Les maisons, là-bas, elles se sont bien volatilisées, alors...

— Continuez les recherches, répéta Remo.

Et comme il craignait le pire pour son maître, il ajouta :

— S'il vous plaît.

Il parcourut comme un fou la zone sinistrée. Mais en vain, Chiun restait introuvable. Le capitaine Holden l'accosta.

— Au moins vous avez survécu, déclara-t-il d'un ton lugubre.

Remo l'attrapa par le bras :

— Où est Chiun ? C'est le vieux Coréen. Vous l'avez vu ?

— Non, nous recherchons toujours des cadavres.

— Combien de morts jusqu'ici ? s'enquit Remo, horrifié.

— Aucun.

Le soupir de soulagement que poussa Remo souleva les cheveux du capitaine.

— Il y a donc encore de l'espoir. Écoutez, il faut trouver Chiun.

— Vous feriez mieux de vous asseoir et de vous calmer, déclara Holden. Vous êtes dans tous vos états. Faut pas vous inquiéter pour son cadavre. Les mouches ne vont pas revenir de sitôt, l'explosion leur en a mis un sacré coup dans l'aile, ricana-t-il, ravi de sa mauvaise blague.

Les yeux plissés de rage, Remo saisit le capitaine à la gorge et le souleva de terre.

— Rassemblez vos hommes, prononça Remo d'une voix lente mais violente. Vous avez intérêt à retrouver mon ami. Sinon, ce sont tous les os de votre sale carcasse de militaire de merde qu'ils devront retrouver un à un.

— Hé, là ! L'AFSU n'a pas à traiter un capitaine de l'armée américaine avec une telle arrogance.

— C'est vous, bande d'imbéciles, qui avez déclenché l'incendie ! rétorqua Remo. Vous êtes responsables des conséquences.

Et il resserra son emprise.

— Coco... comme vous... vous voulez, s'étrangla Holden.

Remo le fit retomber si brutalement que le capitaine en perdit deux molaires.

Réajustant son uniforme à la hâte, Holden réunit ses hommes. Sous les ordres tranchants de Remo, ils étendirent les recherches vers le champ de maïs. Un soldat, qui eut le malheur de se plaindre à voix haute, fut prestement neutralisé par Holden qui le bâillonna de sa main pour lui expliquer, avec force détails, l'intérêt d'une telle opération pour lui-même, son corps de bataillon, son capitaine et l'armée tout entière. Tant et si bien que le troufion, abasourdi, finit par rejoindre ses camarades, la mine transfigurée par l'importance de la mission qui lui était dévolue.

Rapidement, la garde fédérale se joignit aux militaires pour

étendre le rayon d'action de la battue qui s'effectuait sous l'œil vigilant d'une légion de caméras vidéo. Pour tout arranger, un nuage toxique de reporters trottaient autour des sauveteurs, les harcelant d'un flot ininterrompu de questions.

Lorsque le major Styles suggéra qu'ils abandonnent leur matériel et se joignent à eux, on lui rétorqua :

— Nous couvrons l'événement, nous ne le fabriquons pas.

Il y eut même un innocent téméraire pour aborder Remo avec un « Comment progressent les recherches ? » ; ce dernier lui expliqua manu militari une manière très originale de porter son micro.

Le journaliste en question se replia vers sa décapotable et démarra sur les chapeaux de roue, à la recherche du proctologue le plus proche. Il conduisait debout...

Après cet incident, les médias se tinrent à distance respectueuse.

— Vous, on peut dire que vous savez vous y prendre avec la presse, observa Styles à l'adresse de Remo.

— Il suffit simplement de trouver leur point faible, trancha Remo.

C'est au milieu du champ de maïs qu'ils découvrirent le Maître de Sinanju. Ce fut un garde fédéral, ravi, qui fit cette découverte.

— Je l'ai trouvé, Major ! s'écria-t-il en agitant les mains comme un fou.

Volant littéralement, Remo arriva sur place en un éclair tandis que les sauveteurs, loin derrière, se hâtaient de s'y ruer.

— Où est-il ? s'enquit Remo.

Le garde pointa l'index vers le bas.

Remo s'arrêta net, ce qu'il vit lui souleva le cœur. Le Maître de Sinanju gisait, à plat ventre, les jambes nues écartées sous son kimono retroussé. Sa tête était tournée, de sorte qu'une joue reposait à même le sol.

Intrigué par l'absence de sang sur la peau parcheminée de son mentor, Remo s'agenouilla, faisant fuir une mouche solitaire qui s'était aventurée derrière l'oreille en forme de délicat coquillage du Maître. Remo lui régla son compte d'une pichenette rageuse.

Lentement, il tendit une main tremblante pour effleurer la gorge de Chiun. Il hésita. Le reste de la troupe venait seulement de débouler à ses côtés, torturant les tiges de maïs qui gémissaient sous leur pas.

Une caméra vidéo approcha son gros œil inquisiteur.

— Tirez-vous ! lança Remo avec hargne.

La foule recula à bonne distance. Il posa un doigt sur la carotide du Maître de Sinanju. Il ne sentit rien. Son estomac se noua. Il réprima un sanglot.

Puis l'artère se mit à palpiter. Elle palpita encore.

Remo respira.

— Dieu merci, articula-t-il d'une voix rauque, vous êtes vivant, Petit Père.

Remo s'attela à la tâche. Tout d'abord, il arrangea le kimono afin de recouvrir les jambes de Chiun, qui était en effet d'une pudeur extrême. Avec précaution, il palpa ses membres, mais ne décela aucune fracture ; il plaça ensuite les mains sur le crâne de son Maître, qu'il massa doucement. Sous la frêle ossature, il put sentir les pulsations du cerveau.

Aucune commotion. Remo fit alors doucement pivoter Chiun sur le dos. Sa respiration redevenait normale.

Rassuré, Remo s'assit pour attendre le réveil imminent de son maître.

— Ne devrait-on pas appeler une ambulance ? suggéra le capitaine Holden, resté à bonne distance.

— Non ! trancha Remo, coupant court à toute discussion.

La maigre poitrine de Chiun se souleva davantage et Remo comprit qu'il revenait à lui. Ses paupières se mirent à papillonner.

Puis, d'un air théâtral, Chiun ouvrit les yeux en grand.

— Remo, grinça-t-il d'une voix suraiguë. Que s'est-il passé ?

— Petit Père, répondit Remo avec solennité, je ne sais pas trop comment vous le dire.

Les douces rides de Chiun se convulsèrent de surprise.

— De quoi s'agit-il, Remo ?

— Nous avons utilisé trop d'explosifs.

Et Remo sourit. Il se redressa et tendit la main à Chiun. Bizarrement, le Maître de Sinanju la lui refusa.

— Je ne suis pas impotent, déclara-t-il, grincheux. Je peux me lever tout seul.

— Hé ! Ne le prenez pas mal, fit Remo en reculant. C'est juste parce que nous avons subi une sacrée secousse, tous les deux.

— Et c'est parce que tu as recouvré plus tôt tes esprits d'homme blanc que tu te crois plus fort que moi, qui t'ai appris tout ce que tu

sais ? claironna Chiun en se relevant, tel un cerf-volant de papier qui se déplie.

D'une main rageuse, il épousseta son kimono.

— Ce n'est pas ça du tout, objecta Remo. C'est que je...

— Hé ! Nous en avons trouvé une autre !

Un garde fédéral apparut, tenant par la main une Sky Bluel abasourdie, ses lunettes roses posées de guingois sur son nez en trompette.

— Je pensais qu'elle était partie, fit Remo, oubliant momentanément sa petite dispute avec Chiun.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser ça ? s'enquit Holden.

— C'est que son camion n'est plus là, regardez !

Et Remo désigna le pommier nouveau sous lequel le véhicule avait été garé.

— Mon camion ! s'écria Sky Bluel en recouvrant ses esprits. Ma bombe à neutrons ! Mon projet scientifique ! Tout est parti !

— Quelle bombe à neutrons ? demanda Holden d'une voix blanche.

— La mienne, espèce de serin ! Vous n'avez pas écouté ma conférence de presse ? Je l'avais apportée dans mon camion. Enfin... celui de mon père. Il va me tuer si je ne le lui ramène pas !

— Il n'a pas pu s'envoler tout seul, fit remarquer Remo. Personne n'a vu dans quelle direction il roulait ?

Non, personne n'avait rien vu et les recherches qui s'engagèrent à nouveau se soldèrent par un échec.

— Peut-être qu'il a sauté avec les autres charges de plastic, suggéra Remo après qu'ils se furent tous regroupés. Il y en restait pas mal à l'arrière.

— Pauvre idiot ! rétorqua Sky. Je l'avais garé sous ce pommier. L'arbre est toujours là. Si le plastic avait sauté, il y aurait un cratère à la place. D'ailleurs, rien de tout ça ne se serait produit, ajouta-t-elle en pointant un index hargneux sous le nez de Remo, si vous n'aviez pas tenté de jouer les superhéros machos !

— Attaquez-moi en justice, tant que vous y êtes !

Deux avocats se pointèrent en trotinant, brandissant leurs cartes. Remo les envoya promener avec perte et fracas.



Une heure plus tard, toute la zone avait été passée au peigne fin. Sans résultat, à part les chaussures de Remo. Aucun cadavre. Aucune trace du camion disparu.

Les pieds à nouveau bien calés dans ses mocassins, Remo accosta Sky Bluel :

— Autant se rendre à l'évidence : on a volé votre camion.

— Je le sais ! répliqua-t-elle. Ça fait une heure que je me tue à le répéter, mais personne ne veut m'écouter !

— Maintenant que nous le savons aussi, dites-nous qui a fait le coup ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Un de vos interlocuteurs se serait-il montré particulièrement intéressé par la bombe ?

— Personne ne semblait indifférent, fit-elle amèrement. Je dirais même que j'avais réussi à mobiliser toute l'attention du public autour de mon message, vous ne pouvez pas dire le contraire.

— On s'en tape de votre message ! Répondez à ma question.

— Les médias étaient fascinés. Idem pour les Crasseux.

— Vous leur avez parlé ?

— Un peu, admit Sky Bluel en ajustant ses lunettes de grand-mère, trop grandes pour son visage étroit. Ils sont plutôt rigoristes dans leur genre.

— Ouais... Si on fait abstraction de l'odeur. Personne d'autre ?

— Voyons... Quelques soldats.

Remo interpella le capitaine Holden :

— Il vous manque des hommes ?

— Non, monsieur.

Le « monsieur » était très respectueux.

— Et la garde fédérale ?

— Aucun ne manque à l'appel, répondit le major Styles.

Remo se retourna vers Sky.

— OK, qui d'autre ?

— Ben... d'autres gens.

— Lesquels, par exemple ?

— Vous savez, des gens, quoi... Un gars m'a posé beaucoup de questions assez pertinentes. Ça m'a même étonné, vu qu'il avait l'air incroyablement ringard.

— Quel sorte de questions ?

— Oh, des trucs sur les dégâts causés par la bombe. Celles à neutrons ne détruisent pas les villes. Elles tuent surtout les gens, vous savez.

— À l'inverse d'une bombe à hydrogène, répliqua Remo sèchement. C'était un journaliste ?

— Il ne l'a pas précisé... mais il avait un sourire hypocrite.

— Merci, maugréa Remo, voilà qui me facilite drôlement la tâche !

— Putain, mais qui êtes-vous à la fin ?

Remo sortit de son portefeuille sa carte de l'AFSU.

Sky y jeta un œil et afficha une expression de dégoût.

— Vous êtes à la solde du gouvernement américain, grimaça-t-elle avant de tourner les talons d'un air hautain.

Remo la laissa partir. Il regarda autour de lui et aperçut le Maître de Sinanju, dialoguant avec l'un des rares gars de la TV à ne l'avoir pas encore interviewé. Il s'exprimait dans le micro avec une grande opiniâtreté.

— J'abandonne, grogna Remo. C'est trop pour moi.

Et il se mit en quête d'un téléphone.

Il découvrit que l'électricité et le téléphone étaient coupés depuis longtemps à La Plomo. Il s'adressa alors au capitaine Holden :

— Je dois faire un rapport à mon patron.

— Eh ben, je vous souhaite bonne chance ! lorsque l'AFSU apprendra que vous ayez fait sauter, la partie nord-est de la ville, il va falloir vous recycler vite fait !

— Merci de me le rappeler, répondit Remo d'un ton aigre. Bon et ce téléphone ?

— Je n'en ai pas.

— Mais comment faites-vous vos rapports dans ce cas ?

— Par radio.

— Et où êtes-vous relié ? s'impatienta Remo.

— À Fort Wood, quelque part dans les Ozarks.

— Et ils pourraient me connecter à Washington ?

Holden plissa un œil.

— Théoriquement, oui.

— Comment ça... théoriquement ?

— Primo : nous sommes une armée de volontaires, expliqua le capitaine Holden. Nous pouvons faire la guerre, franchir des rivières à gué et assurer nos positions, mais passer un coup de fil, ça peut occasionner un sacré sac d'embrouilles.

— Et le secundo, c'est quoi ?

— Secundo, poursuivit Holden, c'est que même si le poste de commandement peut vous passer votre coup de fil, il ne le fera pas.

— Pourquoi, bordel ?

— Parce que vous êtes un foutu civil. Sauf votre respect.

— Vous allez voir ce que vous allez voir, fit Remo, lèvres pincées. Conduisez-moi à cette radio.

Comme il n'avait rien à perdre et que Remo l'effrayait encore un peu, Holden l'escorta jusqu'à l'arrière d'un des rares camions tenant encore debout. Le capitaine en personne se chargea de mettre l'appareil en route.

— Ford Wood, j'écoute, crachota une voix métallique. Écho Leader, à vous.

— C'est moi, annonça fièrement Holden avant de s'éclaircir la voix. J'ai un gars de l'AFSU qui demande qu'on lui passe Washington.

— Dites-lui d'aller se faire voir.

— Dites-le-lui vous-même, déclara Holden en passant le micro au futur chômeur de l'AFSU. Je tiens encore à ma peau.

— Je vous donne l'indicatif, fit Remo, c'est le 111-111-1111.

— Impossible, s'obstina l'opérateur, laconique.

— Vous avez bien des écouteurs sur les oreilles ? s'enquit Remo.

— Affirmatif.

— Vous en avez une paire de rechange ?

— Encore affirmatif.

— OK, alors rappelez-moi dans cinq minutes.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le temps qu'il vous faudra pour récupérer vos tympanes.

Sur ce, Remo glissa deux doigts dans sa bouche et émit un sifflement strident.

Le capitaine Holden se boucha les oreilles, aussi n'entendit-il pas la bordée de jurons qui s'échappa du haut-parleur.

Remo baissa le volume et se mit à compter les secondes. Parvenu à trois cents, exactement cinq minutes plus tard, il augmenta de nouveau le volume.

— Vous êtes toujours en ligne ? demanda-t-il poliment.

— Quel numéro demandez-vous, monsieur ?

Remo sourit à belles dents :

— Composez le 111-111-1111 et passez-le-moi. Et quoi qu'il arrive, je vous interdis d'écouter notre conversation, sinon je vous promets une nouvelle strophe de *Siffler en travaillant* !

— Double-triple affirmatif, monsieur, répondit aussitôt l'opérateur.

Le bruit des fiches qu'on enfonce se répercuta dans le micro.

— Je n'ai jamais entendu parler de double-triple affirmatif, marmonna Holden, songeur. C'est dans le manuel ?

— Pourquoi n'iriez-vous pas le vérifier à l'autre bout de la ville ? suggéra Remo, tandis qu'on entendait une sonnerie de téléphone dans le haut-parleur.

Même pour un militaire, l'allusion était claire et Holden déguerpit sans plus tarder.

La voix acide du Dr Harold W. Smith s'échappa du haut-parleur, tel un mauvais enregistrement de la TSF des années quarante.

— Oui ?

— Remo à l'appareil.

— Faites-moi votre rapport, ordonna Smith d'un ton sec.

— Je ne sais pas trop par quoi commencer.

— Vous avez des suspects ou des pistes quelconques ?

— J'en ai même trop. Vous avez de quoi noter ?

— Bien sûr.

— Alors, allez-y. Le CACA. Euh... en lettres majuscules, bien sûr...

— Le groupe écolo-terroriste ? s'étonna Smith. Ils sont sur place ?

— En force... et je ne parle pas du nombre, ajouta Remo. En fait, ils sont partis après l'explosion.

— Laquelle ?

— J'y viens. Puis il y a Sky Bluel de l'université de Californie.

— Il s'agit d'une personne ou d'une organisation ?

— Plutôt d'un retour aux années soixante. Sexe féminin.

— En quoi est-elle menaçante ?

— La demoiselle voyage accompagnée d'une bombe à neutrons, expliqua Remo, désinvolte.

La voix de Smith grimpa de deux octaves :

— Mon Dieu, ça a sauté ?

— Oui et non.

— Remo, avec une bombe à neutrons, il n'y a pas de oui et non.

— La Plomo est une ville fantôme, Smitty, vous vous en souvenez ? La bombe n'était pas amorcée pour émettre des radiations. Seules les charges de plastic ont explosé.

— Quelle est la bande de cinglés qui a pu faire un truc aussi fou ?

— Ben... À vrai dire, c'est moi, la bande de cinglés, fit Remo d'un ton penaud.

— Vous, Remo ? Mais qu'est-ce qui vous a pris ?

— J'essayais d'éteindre une maison en flammes. C'est l'armée qui y avait foutu le feu.

— Pourquoi l'armée ferait-elle une chose pareille ? Ils sont là pour décontaminer, pas pour incendier les maisons !

— C'est exactement comme ça que l'incendie s'est déclenché.

— Tout cela me semble fort compliqué, lâcha Smith d'une voix lasse.

— Et encore, je ne vous ai pas entretenu du vendeur de préservatifs qui se présente comme un promoteur immobilier.

— Quoi ?

— Et puis il y a aussi les journalistes. À ce propos, il y en a un qui est en train d'interviewer Chiun.

— Chiun ? Je ne veux pas qu'il apparaisse sur le petit écran. Sous aucun prétexte ! Notre sécurité en serait compromise.

— Je ne pense pas qu'il parle de notre organisation, reprit Remo d'un air vague, tout en découpant avec son doigt une fente dans la bâche du camion. Le sujet du jour, c'est son élève ingrat.

Smith soupira comme un soufflet de forgeron.

— Il est toujours en colère contre vous ?

— Plus ou moins, reconnut Remo en scrutant au travers de la déchirure.

Apparemment, personne n'écoutait leur conversation.

— En ce moment, c'est plutôt plus que moins, ajouta-t-il.

— Pourquoi ?

— Aucune idée.

— J'ai du mal à comprendre quelque chose à votre rapport.

— : Je n'ai pas encore fini, s'empressa de répondre Remo. Je ne sais pas qui a gazé La Plomo... Au fait, qu'est-ce que ça veut dire ce nom ?

— La piste en espagnol. Les premiers colons ont cru, à tort, qu'il s'agissait de La Plume en français, en raison des prairies environnantes qui avaient un aspect duveteux. Ils ont découvert leur erreur plus tard, lorsque la ville commença à apparaître sur les cartes. Le nom n'a jamais été modifié.

— Merci pour le cours d'histoire ancienne, fit Remo d'un ton sec. Comme je vous le disais, je ne sais pas qui a gazé la ville, mais je pense que ceux qui ont fait le coup traînent encore dans les parages, parce que quelqu'un s'est tiré avec la bombe à neutrons.

— Vous venez de me dire qu'elle avait explosé !

— Pas exactement mais vous n'écoutez pas. Il n'y a que deux charges qui ont sauté. Le reste est intact..., du moins la dernière fois que je l'ai vue.

— Décrivez-moi l'engin, insista Smith.

Lorsque Remo eut terminé de parler, Smith reprit :

— Et vous dites que c'est un professeur qui l'a construite ?

— Non, c'est une étudiante. Ça doit faire partie de son programme de travaux pratiques du cours de physique.

Il y eut un silence... Le haut-parleur siffla et crachota.

— Ça pouvait fonctionner, déclara-t-il enfin. Cette femme affirmait donc qu'il n'y avait pas de noyau ?

— Ouais. Je me suis demandé à quoi pouvait bien servir cette

boule grisâtre au centre de la sphère.

— Hummm. Sans aucun doute un vibreur à l'oxyde de béryllium, fit Smith d'un ton songeur, c'est très clair, Remo.

— Pas pour moi. J'ai pas vraiment d'atomes crochus avec les bombes atomiques, si je puis dire...

Smith ne releva pas et poursuivit :

— C'est quasiment l'équivalent nucléaire du gaz toxique. C'est une arme tactique, supprimant les forces ennemies dans une zone précise, sans causer de dégâts immobiliers.

— Et alors ?

— Qui pourrait être intéressé par un engin qui tue les gens sans détruire l'espace environnant ?

— Les Crasseux écolos du CACA ! fit Remo en claquant ses doigts.

— Exact. Chiun et vous devriez suivre cette piste.

— Et de quelle manière ? Ce sont les seuls à ne pas avoir laissé de cartes de visite.

— Ils sont basés à San Francisco. Vous les trouverez dans l'annuaire. Allez-y. Infiltez leur organisation, et démembrerez-la de l'intérieur si vous découvrez qu'ils sont responsables. Après avoir retrouvé l'engin, bien évidemment.

— Smitty, vous avez conscience de ce que vous me demandez ?

— Une mission des plus faciles. Vous vous infiltrez, vous apprenez ce que vous pouvez et vous faites ce qui est en votre pouvoir. Où est le problème ?

— Ces gens sentent mauvais, ils puent !

— Pas de quoi en faire un drame, Remo !

— Ils se vautrent dans la saleté. Ils la respirent. Ils empestent. Je me demande même s'ils n'en mangent pas.

— Vous ferez votre devoir, Remo, trancha Smith avec sévérité. La Plomo n'est peut-être que le commencement.

— Si vous croyez que Chiun va prendre un bain de boue, Vous vous trompez drôlement.

— Vous trouverez un moyen. Vous en trouvez toujours.

— Et Sky Bluel ? s'enquit Remo.

— Je suis en train de pianoter son nom sur mon clavier... Elle étudie à Berkeley. Réside hors du campus. Ses parents vivent à Stockton. Politiquement active mais sans affiliation connue à des

groupes subversifs. Occupez-vous d'elle jusqu'à ce que nous sachions de quoi il retourne.

— Je ne suis pas baby-sitter, répliqua Remo d'un ton sec.

— Écoutez, si ce que cette fille affirme au sujet de sa bombe est exact, il va de soi que celui qui l'a volée risque de comprendre que sans Sky Bluel, il se retrouve avec une arme inoffensive. Il peut alors envisager d'y remédier.

— Si vous le dites... prononça Remo à contrecœur. Vous savez, si tous ces gens n'étaient pas morts avant notre arrivée, je dirais que c'est la mission la plus stupide que vous nous ayez jamais confiée, Smitty.

— Ne commettez pas l'erreur fatale de la sous-estimer, Remo. Parfois, celles que nous ne prenons pas au sérieux finissent par nous coûter très cher.

— Pas cette fois-ci, conclut Remo en coupant la communication.

Il sortit à la lumière. Un peu à l'écart Holden feuilletait un bouquin à la couverture vert olive terne. Remo agita l'index dans sa direction. Holden vint vers lui au trot.

— Le double-triple affirmatif n'est pas mentionné.

— Maintenant vous le savez, fit Remo. Avez-vous vu Chiun ?

— Il attend dans votre voiture.

— Et Sky ?

— Elle est partie en stop il y a quelques minutes.

— Quel est l'imbécile qui l'a embarquée ?

— Je n'en suis pas sûr, mais je pense qu'il s'agissait d'un reporter TV. Il avait une tête familière mais on ne regarde pas beaucoup la télé dans l'armée.

— Merci de vos précieux renseignements, grommela Remo.

Il se précipita vers la voiture qui, hormis une éraflure sur le pare-chocs, demeurait intacte. Chiun se tenait à l'arrière, l'air sévère. Remo démarra aussitôt.

— Fatigué ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Non ! répondit l'autre avec véhémence.

— Hé ! C'était juste pour savoir. Écoutez, je viens de parler avec Smitty.

— Je sais. Pourquoi penses-tu que j'attends patiemment ici ?

— Vous écoutiez ?

— Mon ouïe est plus fine que celle d'un loup. Pas besoin de tendre l'oreille. Le vent suffit à colporter tes braillements jusqu'à mes fabuleuses oreilles. Je suis prêt à agir comme le souhaite l'empereur Smith.

— Parfait, commenta Remo en faisant demi-tour, parce que c'est vous qui jouerez les baby-sitters. Si par hasard on retrouve Sky Bluel.

— Et c'est toi qui te rouleras dans la fange et mangeras de la saleté ; c'est exactement ce à quoi je m'attendais.

Remo lui lança un regard meurtrier en appuyant sur l'accélérateur.

CHAPITRE VII

Don Cooder n'avait pas peur d'aller là où d'autres journalistes craignaient de mettre les pieds. Viêt-nam, Afghanistan, Bagdad... N'importe où, pourvu que le point de chute en question lui procure une toile de fond violente avec suffisamment d'ennemis farouchement anti-américains pour lui assurer un reportage bien sanglant et une bonne cote de popularité par la même occasion.

Cooder, personnage populaire dans chaque foyer américain à cause de son teint buriné et de son accent texan prononcé, ne se chargeait pas des missions difficiles parce qu'il était le présentateur le mieux payé de l'histoire. La réponse était beaucoup plus simple : il faisait toujours le moins bon score à l'audimat.

Ce qui signifiait toutefois que quatre-vingt-dix millions d'Américains environ le regardaient chaque soir. Mais ce n'était pas suffisant. Il devait être le premier. Et il le serait !

Et là, grâce à cette interview exclusive avec cette brave fille qui avait construit une bombe à neutrons, il gagnerait. Sûr !

— Incroyable, déclara-t-il en conduisant sa Lincoln sur les petites routes touristiques du Missouri. Quand on songe qu'une simple lycéenne, en utilisant des produits de tous les jours, peut fabriquer une bombe neutronique qui marche !

— Bombe à neutrons, corrigea Sky Bluel d'un ton sévère. Et je suis étudiante à Berkeley. Pas une gamine de terminale.

— Vous en êtes sûre ? s'enquit Cooder en effleurant ses tempes d'un gris argent distingué.

Il lui fallait vingt minutes de soins attentifs chaque soir et une bonne dose de décolorant pour conserver ces reflets argentés à cet endroit...

— Je sais quand même dans quelle fac je suis inscrite !

Cooder fronça les sourcils.

— Calmez-vous, voyons ! Il faut être décontracté devant la caméra. Vous êtes trop nerveuse. La télé est un média cool.

— Moi, nerveuse ? Mais je suis furax ! On a volé ma bombe. Comment je vais pouvoir faire ma démonstration sans preuve ? Et, pour la dernière fois, cette bombe n'était pas en état de marche. Faudra-t-il vous le répéter longtemps ?

— Elle ne marche pas, mouais... fit Cooder, songeur, se voyant déjà dégringoler à l'audimat, comme le mercure d'un thermomètre en septembre. Mais vous pouvez en construire une autre, si je ne m'abuse ? Une qui fonctionne ?

— Oui, avec des matériaux adéquats et un peu de temps.

— Les matériaux, je peux vous les procurer. Vous aurez fini d'ici jeudi ?

— Jeudi ? sursauta Sky Bluel.

— C'est le jour où passe mon émission, *Vingt-Quatre Heures sur Vingt-Quatre*. Que pensez-vous de « Vingt-Quatre Heures dans Neutron Street » en guise d'accroche ?

— Nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde, gémit Sky. Ce n'est pas des matériaux qu'on peut trouver chez le quincaillier du coin. Je suis étudiante en physique. Je prépare mon diplôme au labo Lawrence Livermore de Berkeley, figurez-vous !

— Mais ça me revient maintenant ! Ce n'est pas là-bas justement que des matériaux nucléaires ont disparu l'an dernier ? demanda Cooder.

— Absolument ! Enfin, vous pigez !

Don Cooder donna un coup de frein, les yeux exorbités. Il venait subitement de comprendre qu'il était assis auprès d'une sacrée voleuse qu'il pourrait accuser devant toute la nation !

— Pourquoi me dévisagez-vous de cette manière ? s'enquit Sky Bluel, brusquement mal à l'aise.

— Comment ?

— Comme si vous aviez des étoiles plein les yeux.

— Pas des étoiles, des points audimat ! Vous ne voulez pas me répéter votre histoire ?

— Je l'ai déjà fait. Vous n'écoutez pas ?

— Cette fois, je vais me concentrer, promis, fit Don Cooder en sortant une minuscule bombe de laque de la poche de son costume en soie.

Il en vaporisa ses cheveux ondulés.

— Ce truc fait des trous dans la couche d'ozone, vous savez, déclara Sky d'un ton de reproche.

— Écoutez, grâce à mon émission sur la forêt amazonienne, environ dix mille arbres ont été épargnés, rétorqua-t-il de son meilleur ton de reporter indigné. J'ai réalisé l'un des premiers reportages sur la

sauvegarde des baleines à bosses. Et il y a maintenant trois pour cent d'Américains en plus qui se sentent concernés par ce problème.

— Mais pourquoi utilisez-vous donc de la laque ? s'étonna Sky.

— C'est très simple. Les présentateurs font les reportages. La coiffure fait les présentateurs et c'est la laque qui fait leur coiffure. Alors, je vous pose le problème : qu'est-ce qu'un tout petit trou dans la couche d'ozone, au regard d'une prise de conscience des populations concernant leur environnement ?

Sky battit des paupières.

— Vu sous cet angle..., répondit-elle d'un air vague, votre raisonnement se tient.

— C'est une simple question de bon sens, déclara Cooder. À présent, recommencez depuis le début.

— Je travaillais sur des matériaux fissibles au labo Lawrence Livermore, commença Sky. Je faisais...

— Ils laissent une jeune fille tripoter des trucs pareils ? explosa Cooder.

— Je suis une élève brillante ! Je suis née sous l'ère du Verseau. Quoi qu'il en soit, ce que j'ai découvert m'a épouvantée. Sans arrêt, autour de moi, les gens fauchaient n'importe quoi dans l'indifférence la plus totale.

— Mais vous, vous n'avez pas fauché des matériaux nucléaires ?

— Nooon, j'ai pris juste ce qu'il fallait pour confectionner l'enveloppe extérieure de la bombe.

— Vous auriez pu, sinon ?

— Bien sûr. N'importe quand. Mais pourquoi ?

— Pour démontrer au monde entier que c'est à la portée de n'importe qui ! claironna Don Cooder.

— Mais c'est exactement ce que je fais en ce moment ! protesta Sky. J'ai construit une cage à oiseau – dans notre jargon c'est l'enveloppe extérieure. Des charges de plastic, de l'oxyde de béryllium et voilà ! Techniquement, je ne pense pas avoir besoin de matériaux fissibles pour ma démonstration.

— Primo, reprit Cooder, vous n'avez plus de bombe. Secundo, si vous l'aviez, qu'est-ce que ça donnerait à la télé, devant quatre-vingt-dix millions de gens, si la caméra fait un gros plan sur l'engin et que je lance : « Vous avez devant vous une bombe à neutrons en état de marche, capable d'irradier mortellement une zone de huit cents hectares environ » ?

Sky réfléchit. Derrière ses lunettes roses, ses sourcils tricotaient ferme.

— Ça donnerait la chair de poule, admit-elle.

— Ce serait terrifiant ! L'équivalent de six parts de marché au moins !

— Je n'y avais pas songé.

Cooder redémarra. Sa décision était prise. Il pouvait toujours montrer la voleuse dans un reportage complémentaire.

— Réfléchissez bien, dit-il. Parce vous allez faucher suffisamment de plutonium pour armer cette bombe.

— C'est du tritium. Mais je n'ai plus l'enveloppe extérieure.

— Et alors ? vous fabriquerez une autre souricière et ma chaîne couvrira les frais, voilà tout.

— Une cage à oiseau, rectifia Sky, pas une souricière. Mais vous êtes certain qu'ils vont payer ?

— Je vous le garantis. Savez-vous que je suis mon propre rédacteur en chef ?

— Et si la chaîne refuse de se lancer ?

— C'est simple. Je les menace de démissionner.

— Et s'ils vous prennent au mot ? Après tout, vous êtes bon dernier à l'audimat...

Don Cooder se crispa.

— L'info TV, ce n'est pas que des sondages, c'est un métier au service du public. Un métier courageux. Un métier d'homme.

— Je ne suis pas un homme.

— C'est aussi un métier de femme. Passez-moi la bombe de laque, s'il vous plaît. J'ai une mèche rebelle sur le front.

CHAPITRE VIII

— Allons, Petit Père, dites-moi ce qui vous tracasse. Si vous me mettiez sur la voie, hum ?

— Dépêche-toi, le film à la télé commence à onze heures, répliqua Chiun avec fermeté.

— Comme vous voulez, grogna Remo en se concentrant sur la route.

Ils retrouvèrent le camion de Sky à deux kilomètres de la ville de Moberly. Il était garé dans un fourré, sur le bas-côté.

— Enfin la chance nous sourit, déclara joyeusement Remo.

— Celui qui espère rencontrer la chance au bord de la route devra regarder le fond de ses sandales pour y trouver du désagrément.

— Merci Charlie Chan, lança Remo en se garant sur l'accotement.

Il sortit et traversa à grandes enjambées vigoureuses un taillis de ronces pour arriver au camion. Il était vide. La portière du conducteur était ouverte. Personne dans la cabine. Remo contourna le véhicule. À l'arrière, la benne était également vide. La bâche, se trouvait toujours là, parmi des câbles entremêlés. Des éraflures qui semblaient récentes griffaient la tôle ondulée, comme si l'on avait traîné quelque chose de lourd.

Mais le plus important, c'étaient les empreintes brunes visibles un peu partout sur la carrosserie.

— Regardez, fit Remo tandis que Chiun le rejoignait de sa démarche flottante. Le mystère est résolu. Il n'y a que les adeptes du CACA et un gosse de cinq ans pour laisser de pareilles traces de doigts !

Chiun les examina en silence. Il passa de l'autre côté du camion. Tandis que Remo observait la benne de plus près, Chiun se pencha pour inspecter le sol.

— Que faites-vous, Petit Père ?

— Je contemple ce cadavre.

Remo le rejoignit aussitôt.

Le corps d'un homme gisait dans le taillis. Il ne portait que ses sous-vêtements : un caleçon et un tee-shirt. Il était grand et affichait une quarantaine d'années. Son visage gris d'outre-tombe fixait le ciel.

Sa langue était grise aussi. Elle sortait d'au moins dix centimètres. Ses mains étaient crispées sur sa gorge.

— On dirait qu'il s'est étouffé, marmonna Remo en fermant les paupières sur le regard paniqué du défunt. Je me demande qui c'est... ou plutôt qui c'était ?

— Il ne faisait pas partie des Crasseux, déclara Chiun.

— Peut-être est-il tombé dans un cours d'eau avant de rendre l'âme.

Chiun secoua sa tête de vieillard chenu.

— Il est bien trop propre, dit-il en détachant une main raide de son emprise mortelle. Regarde, même ses ongles sont immaculés.

Remo hocha la tête. Ses yeux se posèrent ensuite sur le visage du mort.

— C'est peut-être un reporter, hasarda-t-il. Ouais, c'est ça. Ça doit être celui avec qui Sky Bluel s'est enfuie. Les Crasseux leur sont tombés dessus, ils ont embarqué la fille et lui, ils l'ont gazé et déshabillé pour que nous ne puissions pas l'identifier. Ensuite ils sont repartis dans sa voiture pour sortir incognito la bombe du Missouri.

Chiun laissa soudain choir la main qu'il tenait.

— C'est l'hypothèse la plus absurde qu'il m'ait jamais été donné d'entendre, articula-t-il avec raideur.

— Vous en avez une meilleure ?

— Cet homme est un militaire.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer une chose pareille ?

— Son front. Regarde.

Une mince marque rouge barrait le front du cadavre. Remo s'agenouilla et lui fit tourner la tête. Elle pivotait sans problème ; la rigidité cadavérique ne s'était pas encore installée. La ligne se prolongeait de l'autre côté par un pli fin dans les cheveux.

— Le signe indiscutable d'une casquette militaire, proclama Chiun.

— Mais ça ne rime à rien ! Le CACA aurait donc un complice dans l'armée ou la garde fédérale ?

— Aussi incompetentes l'une que l'autre, commenta Chiun.

— Je pense que vous vous trompez. C'est la marque d'un bandeau. C'est donc un Crasseux, ongles propres ou pas.

Remo se releva.

— De toute façon, il ne peut plus nous aider maintenant, ajouta-t-

il. Il faut qu'on essaie de trouver dans quoi ils se trimbalent avec la bombe.

Ils passèrent le reste de l'après-midi à ratisser les villes voisines et les petites routes du Nord-Est du Missouri. Ils croisèrent bon nombre de camions et de véhicules agricoles, et même une longue limousine blanche qui semblait aussi déplacée dans cet environnement qu'un char de Carnaval sur la pelouse de la Maison-Blanche. Mais aucune trace des Crasseux, ni de la bombe, ni de Sky Bluel.



Le soleil s'était couché depuis longtemps lorsque Remo s'arrêta dans une station-service poussiéreuse. Pendant qu'on lui faisait le plein, il se dirigea vers une cabine téléphonique.

— Smitty ? Remo à l'appareil. J'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer et aussi de très mauvaises nouvelles.

— Commencez par les très mauvaises, soupira Smith.

— On a perdu Sky Bluel. Impossible de retrouver les Crasseux. Ni la bombe. Mais nous avons découvert le camion qui la transportait. Ah, j'oubliais, il y avait aussi le cadavre.

— Un cadavre ?

— Oui. Près du véhicule abandonné, aux alentours de Moberly. Pas de papiers, ce serait trop beau. Il est en sous-vêtements. Chiun pense qu'il est militaire. D'après moi, ce serait plutôt le reporter TV qui a pris Sky Bluel en stop mais je n'en suis plus très sûr, à cause des traces de crasse sur le camion.

— CACA, fit Smith d'un ton pincé.

— Tout les accuse, en effet.

— Maintenant que nous savons que les Crasseux sont derrière tout cela, je vous suggère donc de les infiltrer dès que possible.

— J'espérais pouvoir éviter ça.

— Tenez-moi au courant quand vous aurez du nouveau.

Et Smith raccrocha. Remo regagna la voiture et régla le pompiste. Une fois sur la route, il mit le Maître de Sinanju au courant.

— Si tel est le souhait de Smith, eh bien, nous l'exécuterons, finit par déclarer Chiun.

— Vous êtes prêt à infiltrer le mouvement des Crasseux !

— Qui t'a parlé de moi ? À l'évidence, cela m'est impossible. Personne ne croirait à une telle imposture.

— Laquelle ?

— Mais voyons il est impensable qu'un Coréen perde l'esprit au point de respirer de la crasse et de se couvrir de boue ! Nous sommes bien trop civilisés.

— Alors il va falloir que je me débrouille tout seul, c'est ça ?

Chiun caressa son duvet de barbe, l'air songeur.

— Je te porterai secours, le cas échéant.

— Pour m'éviter un cancer des poumons ?

— Non, au cas où tu ne pourrais résister à la tentation de te rouler dans la fange. Car je t'ai élevé dans l'esprit contraire, Remo, et je n'ai pas l'intention de t'abandonner à tes bas instincts d'homme blanc.

— Ma nature d'homme blanc n'a absolument rien à voir avec le CACA !

CHAPITRE IX

— Explique-moi, Remo, déclara le Maître de Sinanju, tandis que son disciple manœuvrait la voiture de location dans les rues vallonnées de San Francisco. Si ces personnes sales sont des terroristes, comme le proclame Smith, comment se fait-il qu'on les trouve dans l'annuaire du téléphone ?

— C'est difficile à expliquer.

— Tu peux essayer !

— Ils ne se considèrent pas comme des terroristes. Ils pensent sauver l'environnement.

— De qui ?

Remo fronça les sourcils et réfléchit.

— Des gens, j'imagine.

— Les gens ne font-ils pas partie de l'environnement ? s'enquit Chiun, perplexe.

— Pas pour ceux du CACA. À leurs yeux, un hibou moucheté a davantage le droit de profiter de la nature que les gens qui travaillent et vivent au même endroit. Alors ils se comportent en vandales en transperçant les arbres de clous.

— Les arbres ne font-ils pas partie de l'environnement ?

— Pour moi, oui.

— Alors pourquoi crucifier un pauvre arbre sans défense ?

— Écoutez, s'exaspéra Remo, tout ce que je sais, je l'ai lu dans les journaux. Le fait est qu'ils se baladent en groupe, couverts de boue, si bien que personne ne sait qui ils sont réellement. Individuellement, ils affirment que ces actes de vandalisme sont l'œuvre d'éléments incontrôlés de leur club.

— Mensonge transparent, énonça Chiun avec solennité.

— Au tribunal, ça marche. Ils ont aussi de bons avocats.

Chiun en sursauta de surprise :

— Ces va-nu-pieds ?

— Des va-nu-pieds déguisés. Il ne faut pas se fier à leur odeur corporelle. Tenez, je crois que nous y sommes, fit Remo en désignant un bâtiment.

Depuis le siège arrière, Chiun scruta par la vitre. La maison victorienne semblait elle aussi avoir besoin d'un bon shampooing. Une épaisse couche de suie encrassait ses murs gris violacé. L'architecture tarabiscotée ruisselait de guano et les fientes des pigeons, perchés dans les solives, parachevaient l'aspect dégoulinant de la façade.

— Est-ce une demeure pour pestiférés ? s'enquit Chiun.

— D'après vous ? fit Remo en s'arrêtant.

Il sortit de la boîte à gants tout un assortiment de bouchons de liège brûlés et un tee-shirt blanc, comme celui qu'il portait. Mais Remo l'avait maculé de crasse. Il procéda rapidement à l'échange. Un œil sur le rétroviseur, il se frotta le visage, les mains et les bras nus au bouchon brûlé.

Lorsqu'il eut fini, il se retourna.

— Vous pensez que je vais passer ?

— Pour un Blanc ? demanda Chiun en s'esclaffant. Vous pensez que je vais passer ? Pour un Blanc ? répéta-t-il. Hi, hi, hi ! Pour un Blanc ? Hi, hi, hi !

— Ha ! Ha ! Ha ! grommela Remo, tout en réprimant un sourire.

Chiun semblait retrouver sa bonne humeur. Bien qu'il ignorât toujours pourquoi son mentor lui en voulait, Remo n'allait pas gâcher cette trêve en le lui demandant.

— Prêt ?

— Je ne suis jamais prêt à suivre un fou dans l'ancre de ses congénères, fit Chiun avec hauteur. Toutefois, je suis curieux d'en savoir davantage sur ces gens boueux.

— Vous me laissez parler, OK ?

— Non.

Ils gravirent un long escalier jonché de guano. Chiun garda un œil sur les solives, esquivant de justesse deux bombes aériennes larguées par les pigeons.

— J'espère que c'est plus propre à l'intérieur, déclara Remo, une fois dans la sécurité toute relative du vestibule.

Il n'y avait qu'une boîte aux lettres et une sonnette sur lesquelles on pouvait lire : Club des Adventistes de la Crasse Authentique. Remo sonna.

— Qui est-ce ? crachota une voix dans le vieil interphone.

— De futures recrues, répondit Remo.

— Combien êtes-vous ?

— Deux, dit Remo.

— Un seul, corrigea Chiun.

— Un ou deux ? Faudrait savoir !

— Une recrue et un ange gardien, fit Chiun de sa voix haut perchée.

La porte intérieure s'ouvrit en bourdonnant. Ils entrèrent, Remo en tête.

Une odeur aussi forte que celle d'une cage à oiseaux particulièrement mal entretenue les saisit aussitôt à la gorge.

— Pfff, souffla Remo, écœuré, tandis que Chiun respirait au travers de sa manche de kimono.

Un homme les accueillit. Il était mince, avait un grain de peau épais mais semblait tout à fait propre. Ses cheveux curieusement très courts paraissaient éclater dans toutes les directions.

— Barry Kranish, fit-il avec affabilité. Avocat principal du Club. Entrez, je vous prie.

— Qui est le gardien de ce zoo ? s'enquit Remo en désignant la multitude de cages à oiseaux et autres aquariums qui s'entassaient dans la salle d'attente en acajou ciré.

— Messieurs, répondit Kranish avec fierté, vous êtes en présence de la plus rare collection de spécimens en danger d'extinction.

Remo lança un regard circulaire. À sa droite, des poissons bleu fluo et verts luttaient dans un réservoir rempli d'algues visqueuses. Leurs petites gueules boudeuses sortaient de l'eau comme s'ils étaient affamés.

— Vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux aérer cet aquarium ? suggéra Remo.

— Ce serait absurde. Ce réservoir reproduit leur environnement naturel. Des aérateurs détruiraient leur cycle de vie.

Tandis que Barry Kranish s'exprimait, un poisson se mit à couler, avant de remonter à la surface en flottant comme un bouchon.

— Je crois que celui-ci est mort, indiqua Remo.

— La mort ne fait-elle pas partie du cycle naturel de la réalité écologique ?

— Vous êtes sûr qu'un poisson qui meurt parce qu'il ne peut pas respirer dans l'eau obéisse au cycle naturel de la réalité écologique ?

fit Remo en regardant Chiun.

Le Maître de Sinanju désigna alors une cage où un hibou brun grisâtre somnolait. Ses yeux étaient fermés et ses griffes agrippaient une simple branche en équilibre entre les parois de la cage.

Chiun gloussa bruyamment. Le hibou ouvrit des yeux torves et jaunes. Il tenta de changer de position sur son perchoir, mais en vain. Il battit des ailes, l'air agacé.

— Pourquoi cet oiseau est-il attaché ? s'enquit le Maître de Sinanju.

— Ravi que vous me le demandiez, fit Kranish en souriant. Il s'agit du hibou couillon des bois, l'une de nos fiertés. Notre mouvement a sauvé le dernier repaire de cette magnifique créature.

Kranish saisit une paire de pinces et, après avoir ouvert la cage, coupa les fils de fer qui retenaient l'oiseau.

Le hibou s'envola et se mit à tourner avec frénésie dans la pièce. Chiun lança un œil méfiant au plafond, au cas où l'animal déverserait de la fiente.

— Il va bientôt se fatiguer, promet Kranish.

— Et ensuite ? demanda Remo.

— Il rejoindra son perchoir, ajouta Kranish en saisissant une branche d'arbre neuve.

Le hibou ralentit. Kranish tendit le bras et l'oiseau vint se poser dans un battement d'ailes. Il remua ses longues serres avant de s'installer confortablement. Puis, fermant les yeux, le hibou couillon des bois s'endormit.

— Nous arrivons au moment crucial de cette expérience, murmura Kranish.

Sous les regards de Chiun et de Remo, le hibou commença à glisser en arrière, les yeux toujours clos. L'animal comprit trop tard ce qui allait se passer. Il écarquilla des yeux affolés et *paf !* dégringola sur la tête.

Remo se précipita pour ramasser la pauvre bête. Elle était toute froide.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, inquiet.

— Oh, ça leur arrive tout le temps, répondit Kranish d'un air dégagé. C'est toute la beauté du hibou couillon des bois. Observez ses serres.

Remo s'exécuta. Il n'était pas spécialiste des oiseaux mais Chiun se

pencha en avant, l'air soucieux.

— Cet animal ne possède pas de griffe arrière.

— Tout à fait ! s'enthousiasma Kranish. Les couditions des bois sont des mutants. Il leur manque la griffe d'équilibre, c'est pourquoi ils tombent toujours de leur perchoir. On n'en dénombre que vingt-huit dans le monde entier, dont un spécimen ici. Les vingt-sept autres, qui vivent dans l'Oregon, passent leur temps à dégringoler joyeusement des arbres et à se réveiller, tout confus. C'est pourquoi on les appelle couillons.

— Celui-ci n'a pas l'air heureux, remarqua Chiun. Confus, certes. Mais pas heureux.

— C'est parce qu'ils ne sont pas complètement acclimatés à leur mutation, expliqua Kranish en prenant l'oiseau tout avachi des mains de Remo. Nous pensons qu'ils représentent le prochain stade dans révolution des hiboux, destinés à se percher ailleurs que sur des branches d'arbre. Nous ignorons encore sur quoi, mais nous nous sommes engagés à les préserver tant qu'eux-mêmes ne l'auront pas découvert.

— Le fait qu'il puisse s'agir de simples malformations vous a-t-il jamais traversé l'esprit ? demanda Remo, tandis que Kranish rattachait l'oiseau dans sa cage.

Lorsqu'il eut terminé, le hibou se tenait la tête en bas.

— Voilà une attitude typiquement réactionnaire ! lui reprocha Kranish.

— Désolé, fit Remo, l'air contrit. Je veux vraiment adhérer au CACA. Je m'appelle Remo. Et voilà Chiun. Où sont les autres ?

— À l'extérieur. Ils font du bon travail. Je vois que vous êtes équipé pour la guerre ?

— La guerre ? s'exclama Chiun dont la voix s'étrangla dans les aigus.

— Nous sommes des guerriers écologiques. La première avant-garde politique qui va balayer de la terre tous les éléments non progressistes. Lorsque ce sera fait, l'écosystème global sera préservé pour toutes les formes de vie. Nous coexisterons dans l'harmonie, l'homme et le singe, le cobra et la belette.

— Je suis tout à fait d'accord pour sauver les belettes, affirma Remo, le visage impassible. Où dois-je signer ?

— Dans mon bureau. Venez, venez. Mais faites attention où vous mettez les pieds.

— Rassurez-vous, je ne marcherai pas dans la fiente, rétorqua Remo.

— Il ne s'agit pas de ça. Je faisais allusion aux cafards mâles du Venezuela. Une espèce rare. On nous les a expédiés, afin que les visiteurs puissent apprécier leur beauté sauvage à l'état brut.

Remo et Chiun s'avancèrent avec précaution. Un cafard, qui semblait être le produit d'un croisement entre un gros scarabée et un tatou nain, surgit d'une lézarde et grimpa le long d'un aquarium à la vitesse de la lumière. Sous leurs yeux horrifiés, l'insecte plongeait les pattes antérieures dans l'eau, pêcha un petit poisson qui se débattait et fila dans sa tanière.

Remo et Chiun se dévisagèrent.

— Je te suis, murmura le Maître de Sinanju.

Remo hocha la tête et franchit la porte sur les talons de Kranish.

Chiun intercepta le gros cafard et l'écrasa sous sa sandale. Saisissant le poisson qui s'agitait entre ses ongles, il le replongea dans l'aquarium et le laissa nager gaïement.

Un sourire ravi sur le visage, Chiun rejoignit Remo dans le bureau. La pièce était lambrissée de merisier. L'odeur y semblait moins fétide, car la baie vitrée était ouverte. Remo et Chiun s'approchèrent de la fenêtre, respirant à l'unisson l'air frais de l'extérieur.

— J'étais en train d'expliquer à votre ami, reprit Kranish à l'adresse de Chiun, que pour rejoindre le mouvement, vous devez signer une décharge qui dégage notre responsabilité de la moindre activité que vos pourriez entreprendre en notre nom.

— Et pourquoi cela ? demanda Remo.

— Parce que si vous êtes arrêté ou poursuivi, le Club ne doit pas être inquiété, expliqua Kranish.

— Vous ne semblez pas faire grand cas de vos adhérents, bougonna Remo en examinant la décharge.

Chiun prit la feuille et fit mine de la lire. Il fronça les sourcils, comme s'il se concentrait.

— Écoutez, déclara Kranish, le CACA s'occupe de l'environnement. Pas des gens. Ils constituent le mal, non pas le remède. Si vous nous rejoignez, vous devez sublimer votre identité et l'orienter vers l'éthique du groupe.

Remo le dévisagea, l'air interdit :

— L'éthique ?

— Dans la crasse nous croyons ! répliqua Kranish, sévèrement.

— Dans la crasse... ?

— Ne me dites pas que vous comprenez pas le terme. Vous êtes sale comme un peigne. Prêt pour l'initiation ?

— Que faut-il faire ? s'enquit Remo, soudain soupçonneux.

— Oh, pas grand-chose. Vous prenez un bain, en communion avec quelques créatures rares de la nature. Après cela, vous absorbez un breuvage naturel qui vous purge le système.

— À première vue, ça n'a pas l'air bien méchant.

— Paroles de Blanc crédule, commenta Chiun à voix basse.

Kranish les entraîna alors vers la salle d'attente, où un cafard vénézuélien, à l'affût sur un autre aquarium, pêchait en silence. Au passage, Chiun l'envoya valdinguer dans l'eau et l'insecte se fit dévorer par les poissons affamés.

Ils descendirent ensuite au sous-sol, où une volée de marches les menèrent au bord d'une piscine olympique éclairée au néon et remplie d'une eau fétide. En tout cas c'est ce que Remo jugea au premier coup d'œil. À l'autre extrémité, il détecta des formes sinueuses nageant en cercle.

— Des cafards ? demanda-t-il, dubitatif.

— Des poissons-chats. Une variété rare d'Amérique du Sud.

Remo se détendit :

— Bon, et maintenant, que dois-je faire ?

— Tout d'abord, vous vous déshabillez entièrement ; ensuite, une fois dans l'eau, vous marchez jusqu'à l'autre bord, puis vous revenez. Après, je vous offre une boisson rituelle et vous faites partie de notre groupe !

— Pas question de me mettre nu, rétorqua Remo sans l'ombre d'une hésitation.

— Telle est la règle. Sinon, pas de carte de membre.

— Pas question, s'obstina Remo.

— Il dit cela uniquement parce qu'il est monté comme un moustique, intervint Chiun avec malice.

— OK, je me déshabille, fit Remo en lui décochant un regard assassin.

— Et moi, je me retourne, déclara Chiun en joignant prestement le geste à la parole.

Puis Remo entra dans l'eau. À sa grande surprise, elle était d'une chaleur tropicale. Les vibrations de son approche perturbèrent les poissons-chats à l'autre extrémité du bassin. Ils cessèrent de nager en cercle pour se ruer sur lui.

— Ce n'est pas si terrible, commenta-t-il. Par ici, mes jolis ! Petits, petits, petits !

Les poissons s'approchèrent, telles des aiguilles brunes très rapides. Ils ne semblaient pas effrayés. « Ils doivent être entraînés », songea Remo en s'avançant vers eux.

À mesure que l'eau montait jusque sous ses aisselles, il perdit de vue les poissons.

— Ils me chatouillent, fit-il en souriant, tandis que les bestioles s'attaquaient aux poils de ses jambes.

Puis son visage se renfroga.

— Hé ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

— Détendez-vous, intervint Kranish. Ils ne vous feront aucun mal. C'est un comportement tout ce qu'il y a de plus naturel pour eux.

Remo n'entendit pas les paroles rassurantes. D'une pirouette, il s'éleva en l'air et atterrit au bord du bassin, où il commença à se tapoter les jambes. Ses doigts étaient tachés de sang. Il sentit une forme visqueuse se glisser dans son entre-cuisse et il l'arracha pour l'envoyer dans l'eau.

Les poings serrés, il s'avança vers Kranish.

— Qu'est-ce que c'est que ces putains de bestioles ?

Tout en reculant sous le regard venimeux de Remo, Barry Kranish bredouilla :

— Des poissons-chats d'Amérique du Sud. C'est tout. *Genus Vandellia*. On les appelle *candirus*.

— Jamais entendu parler.

— C'est une espèce en danger. Les Indiens Jivaros d'Amazonie ont tenté de les exterminer pendant des années.

— Ça alors, je me demande bien pourquoi ! fit Remo en saisissant l'avocat par l'épaule.

— Ils ne vous auraient fait aucun mal, protesta ce dernier. Tout ce qu'ils voulaient c'est un peu de votre sang, mais pas beaucoup. D'ailleurs vous savez, ils ne peuvent pas vous pénétrer à plusieurs ; un ou deux à la fois, pas plus.

— Me pénétrer ? Par où ?

— Oui, intervint Chiun en se retournant. Qu’entendez-vous par « pénétrer mon fils » ?

Comme il apercevait le postérieur ruisselant de Remo, le Maître de Sinanju se voila la face d’une pudique main aux ongles effilés.

— Ce sont des *candirus*, déclara Kranish avec nervosité. Ces merveilleuses créatures se fauillent dans les orifices du corps humain et, une fois entrées, elles se fixent sur les muqueuses grâce à de ravissantes petites épines qui se redressent.

— Quoi ? fit Remo, les yeux noirs de colère.

— Puis, elles... euh... boivent le sang. Oh, à peine, s’empressa-t-il d’ajouter. Vous voyez, ce sont de toutes petites bêtes. Des bébés tout au plus. De charmants petits bébés...

— Des bébés vampires ! intervint Chiun.

— Et après, qu’est-ce qui se passe ? insista Remo.

Barry Kranish déglutit.

— Eh bien, si on ne les retire pas, elles peuvent vider un homme en l’espace de quelques jours. Mais il existe une manière fabuleusement naturelle de les évacuer. Il s’agit de la libation dont je vous ai parlé.

Il saisit une vieille bouteille de lait posée sur une étagère pleine de toiles d’araignée. Vue la couleur du breuvage, on aurait juré de la purée d’abricots.

— Vous voyez ? fit Kranish en brandissant la bouteille sous le nez de Remo. Du jus de Jagua.

Sa main tremblait. De la pulpe jaunâtre s’échappa du goulot.

— Une seule gorgée et le moindre *candiru* aurait été expulsé en..., disons..., trente-six heures. Une banale analyse de sang vous aurait pompé davantage de sérum.

Le regard de Remo plongea dans les yeux terrorisés de Kranish.

— J’ai changé d’avis, finit-il par prononcer. Plus question de traîner mes guêtres avec vos Crasseux !

Remo poussa l’avocat contre le mur et lui arracha la bouteille des mains.

— À vous l’honneur !

Les yeux de Kranish se posèrent sur la piscine. Ils s’écarruillèrent d’inquiétude.

— Vous ne voulez pas dire que... ?

— Il est temps de vous réinitier, claironna Remo.

Soulevant l'individu, il le balança tout habillé dans le bassin. Les *candirus* désœuvrés réagirent dans l'instant et foncèrent sur lui.

— Non ! Non ! Je l'ai déjà fait ! gémit Kranish en barbotant frénétiquement. Une fois, ça suffit !

Il gagna le bord du bassin, essayant de se hisser tant bien que mal, mais les pieds de Remo lui écrasèrent les mains. Kranish recula, suivi par une nuée de poissons chats qui lui filaient l'arrière-train comme autant de petits aimants.

— C'est quoi finalement ce truc ? demanda Remo en levant la bouteille de jus jaunâtre. De la diarrhée de nouveau-né ?

— Faites attention ! hurla Kranish, ne la renversez pas !

— Tout bien réfléchi, répliqua Remo, cette bouteille me glisse des mains.

Il fit mine de la laisser tomber sur le sol carrelé.

— Je vous en prie ! brailla l'autre dans de grandes gerbes d'eau. Je ferai tout ce que vous voulez !

Kranish hurlait autant que s'il avait été cerné par une bande de requins sanguinaires.

— Dites-moi la vérité, suggéra Remo. Et vite !

— À quel sujet ?

— La bombe à neutrons. C'est lequel de vos cinglés qui l'a fauchée ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. Franchement.

— Je parle de la tragique catastrophe qui s'est produit à La Plomo. Vos cloportes étaient sur place.

— Je ne suis pas au courant. Les membres de notre groupe agissent comme bon leur semble en matière d'écotage.

— De quoi ?

— Écotage ! cria Kranish en battant l'eau de ses quatre membres. C'est le terme que nous utilisons pour un sabotage écologique.

— Mais j'avais cru comprendre que vous vouliez sauver l'environnement et non pas le saboter.

— Mais nous le faisons ! Nous le faisons ! Écotage, c'est juste un mot qui nous plaît, parce qu'il sonne bien. Rien de plus ! Qu'attendez-vous de moi ?

— Quelqu'un a apporté une bombe à neutrons sur les lieux du

sinistre afin de faire une démonstration publique, expliqua Remo. Cette bombe a été volée. Nous pensons que vos Crasseux sont dans le coup.

— Je vous jure que non ! Si l'un de mes collègues avait en sa possession une bombe à neutrons, il me l'aurait apportée. Ne serait-ce que pour me demander conseil sur le plan juridique.

— Vos gus sont déjà rentrés de La Plomo ?

— Oui. Ils ont appelé. Ils m'ont parlé de Palm Springs. Je crois qu'ils ont prévu un sit-in sur le chantier de La Préservatrice.

— Quoi ? Un chantier de préservatifs ?

— La Préservatrice ! C'est le nom d'une société immobilière qui a lancé là-bas un énorme programme d'urbanisation.

— Et vos gars, qu'est-ce qu'ils mijotent ?

— Aucune idée. Mais ils ne paraissaient pas très contents. S'ils avaient eu une bombe à neutrons entre les mains, je serais déjà au courant.

Remo se tourna vers Chiun :

— Qu'en pensez-vous, Petit Père ?

— Il dit la vérité, répondit son mentor, les yeux toujours dissimulés derrière sa main. À présent, rhabille-toi, Remo. Tu me gênes à te promener dans le plus simple appareil.

Remo désigna l'avocat qui se débattait de plus belle.

— Et cet imbécile ?

— Il n'a plus d'importance désormais.

— Mais il a tenté de me livrer en pâture aux poissons.

— Des *candirus*, bêla Kranish, les yeux larmoyants. D'innocents bébés *candirus* en danger !

Remo recula. Kranish se hissa tant bien que mal sur le bord. Le regard étincelant de terreur, les mains fébriles, il hésitait sur la conduite à tenir pour se débarrasser au plus vite de ces visiteurs indéliçats, boire sa prétendue libation ou se déculotter pour chasser les intrus.

En définitive, il choisit de faire les deux.

Remo et Chiun l'abandonnèrent à son supplice. Le pantalon aux chevilles, il avalait le breuvage visqueux en sanglotant.

CHAPITRE X

— Oui, monsieur le Président ? fit le Dr Harold W. Smith en décrochant le téléphone relié à la Maison-Blanche.

— Smith, prononça la voix nasillarde de son interlocuteur, je viens de recevoir un rapport sur cette histoire de gaz toxique. Vous n'allez pas en croire vos oreilles. Il a été...

— ... vendu par le GAO [3] pour du pesticide, poursuivit Smith d'un ton sec.

L'autre faillit s'étrangler :

— Exact. Comment le savez-vous ?

Ne souhaitant pas que le Président des États-Unis apprenne à cette occasion que ses propres lignes téléphoniques étaient interceptées par CURE, Smith se borna à déclarer :

— J'ai mes sources, monsieur le Président. Je crois savoir que le destinataire de cette livraison de gaz est inconnu, ajouta-t-il en changeant rapidement de sujet.

— En effet. La transaction s'est opérée en liquide. Le FBI est dans l'impasse.

— Pas nécessairement. Un bon portrait-robot de l'intermédiaire peut nous fournir une piste...

— Je vais immédiatement mettre mes hommes à la tâche.

— Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe.

— Parfait. Et où en sont vos hommes avec cette saloperie de bombe à neutrons ?

— Trop tôt pour se prononcer, répondit Smith sur un ton évasif.

— En tout cas, vous avez eu fichtrement raison de les lancer sur cet aspect secondaire de l'enquête, confia le Président. Si les étudiantes se mettent à bricoler des bombes, où allons-nous ?

— J'ai appris autre chose, déclara Smith. J'ai de bonnes raisons de croire que le CACA est derrière cette intoxication par les gaz.

— Je vais tous les faire éliminer par le FBI. Ah, ils critiquent ma politique de l'environnement ! Eh bien, ils vont voir de quel bois je me chauffe !

— N'en faites rien, fit Smith d'un ton catégorique. Pour l'heure, ce n'est qu'une hypothèse. Mais leur présence à La Plomo correspond

tout à fait à la stratégie qu'ils utilisent pour se faire de la publicité.

— Dieu du Ciel ! fit le Président d'une voix rauque. Il ne s'agirait donc que d'un vulgaire coup de pub ?

— C'est une supposition. L'an dernier, deux de leurs adhérents ont été blessés dans une explosion qui s'avéra être l'œuvre d'autres protestataires de leur mouvement lequel prône la violence pour protéger l'environnement. Tout ce petit monde a donc besoin de recouvrer de la crédibilité. Je présume que le CACA s'est procuré le lewisite, l'a propagé, avant de se montrer pour tirer profit d'un prétendu accident chimique dû à un mauvais stockage des produits.

— La fille qui a construit la bombe, vous pensez qu'elle est en rapport avec ces cinglés ?

— C'est une inconnue, admit Smith. Les événements de La Plomo ont attiré bon nombre de protestataires. Il se peut qu'elle ne soit que l'une d'entre eux, mais son apparition a été pour le moins intempestive. À mon avis, les Crasseux, ayant déversé tout leur stock de gaz sur La Plomo, ont trouvé là, dans cette bombe à neutrons, une arme de substitution non négligeable.

— Vous croyez qu'ils ont l'intention de s'en servir ?

— Nous devons imaginer le pire. Voyez-vous, monsieur le Président, tout se tient.

— Hormis une chose.

— Laquelle, je vous prie ?

— Si ces gens-là tiennent tant à préserver l'environnement, pourquoi, diable, font-ils des choses aussi insensées ? Ils prétendent sauver la nature pour les générations futures, mais ils n'en ont rien à foutre de la génération actuelle qui essaie de s'en sortir tant bien que mal ! Vous pouvez m'expliquer ça ?

— Non, répondit Smith, d'un ton pincé. Je vous rappelle dès que j'ai du nouveau.

— Merci docteur Smith, fit le Président.

Smith revint à son clavier et pianota des ordres qu'il transmettait au FBI, comme si ceux-ci émanaient du ministère de la Justice.

Dans les vingt minutes suivantes, un portrait-robot fut diffusé par fax dans toutes les sections du FBI du pays.

À Rye, État de New York, Smith considéra sa propre télécopie. L'individu semblait avoir entre quarante et cinquante ans. Il portait les cheveux Courts et une sorte de bandeau hippie autour du front. Pourtant, l'homme n'avait pas la tête de l'emploi, aussi Smith lut-il la

note que le dessinateur avait griffonnée dans la marge.

Il s'agissait, selon lui, de la marque laissée par le port quotidien d'un chapeau ou d'une casquette.

Hormis ce détail, l'individu ne présentait aucun signe particulier.

— CACA ! grommela Smith à voix basse.

Il laissa tomber la feuille dans une antique corbeille à papiers ; avec une telle dextérité qu'elle s'y logea avec une précision mathématique.

Smith se remit au travail et pianota sur son clavier. Ses épaules ne remuaient même pas. Si le mur devant lui avait été aussi gris que son costume, le responsable de CURE aurait pu être invisible.

En un sens, il l'était.

CHAPITRE XI

Fabrique Foirade était bien décidé à sauver un pauvre petit animal sans défense, le scorpion du désert californien.

Après l'humiliation qu'il avait subie à La Plomo – où une gamine surdouée lui avait volé la vedette avec sa foutue bombe à neutrons et où d'autres éléments réactionnaires avaient contrecarré ses projets –, il s'était replié en compagnie de ses troupes.

— Où allons-nous, FAB ? lui avait-on demandé.

— On prend le maquis, répondit-il, le regard noir de colère.

— Mais c'est déjà fait. Nous perpéтуons la tradition de Jerry Rubin et d'Abbie Hoffman, paix à leurs âmes.

— Jerry n'est pas mort, chuchota quelqu'un.

— Il est pire que mort, rétorqua Fabrique. Il est agent de change à Wall Street !

En fait de maquis, les troupes de choc du CACA découvrirent le confort d'un motel, le *Ramada Inn*, à Kirkland dans le Missouri où ils se présentèrent à la réception avec leur MasterCard.

Ils avaient renoncé au paiement en liquide depuis qu'ils avaient lu quelque part que les billets étaient fabriqués en pâte à papier, laquelle provenait de la cellulose des arbres. Idem pour les carnets de chèques. Après avoir mûrement réfléchi des heures durant, ils avaient opté finalement pour la carte en plastique non biodégradable tant détestée, symbole triomphant du capitalisme.

Au *Ramada Inn*, chacun se soumit à une douche chaude décapante et régénératrice. Certains membres qui vivaient depuis longtemps dans la clandestinité durent être poussés de force dans les cabines et maintenus fermement jusqu'à ce que la couche de crasse tant chérie finisse par s'écailler puis fondre sous les jets de cette horrible eau purifiée. Une fois la séance terminée, ils étaient propres.

Et méconnaissables.

— Fabrique, c'est toi ?

— J'en suis pas sûr. Je ne sens plus mon odeur. Joyce ?

— C'est dingue ! T'es une fille. J'ai toujours cru que t'étais un mec !

Les amitiés se renouèrent, tandis qu'ils formaient un cercle, assis

en tailleur pour définir leur stratégie.

— Nous avons raté notre coup, gémit une femme. Aucune des caméras n'était braquée sur nous.

Ses dents verdâtres grimacèrent de dégoût.

— Il y a d'autres caméras, d'autres événements, dit Fabrique Foirade pour la rassurer. La Plomo, c'est de l'histoire ancienne et ça compte pour du beurre : à part quelques fermiers et des vaches, il n'y a pas eu un seul arbre de touché. Nous ne sommes pas là pour sauver les vaches !

— Remarque, elles ont du bon, fit quelqu'un. Je buvais du lait avant de devenir végétarien.

— Le monde est rempli de vaches qui broutent tranquillement, décréta Fabrique avec sagesse. Nous devons d'abord nous occuper des espèces menacées.

— Mais lesquelles ? On a sauvé les plus importantes.

— Reste le scorpion du désert.

Les ex-Crasseux échangèrent des regards perplexes.

Beaucoup y regardèrent à deux fois, tant les visages immaculés leur semblaient peu familiers.

— Il est en danger ? demanda-t-on à Fabrique.

— Pas encore. Mais ça ne saurait tarder. À cause d'un homme.

— Lequel ?

— Ce gros porc de la Préservatrice qui souriait d'un air béat à La Plomo.

Et Fabrique lança au centre du cercle une carte de visite avec un préservatif scotché au verso.

— Son projet immobilier constitue la plus grande menace pour l'écosystème du désert depuis l'eau ! prononça-t-il avec gravité. Ce Swindell de malheur a provoqué le déplacement de la population des scorpions pour la construction de son stupide complexe ! Tout ça pour quoi, hein ? Le plaisir des futurs proprios ! Le scorpion est maître du désert et nous allons nous employer à lui rendre son empire de sable !

Fabrique Foirade brandit un poing vengeur :

— Je déclare la guerre à Swindell, le profanateur !

Et ses camarades l'imitèrent en braillant de concert.

Grâce au miracle de cette petite carte de plastique non biodégradable, les guerriers écologiques se retrouvèrent à peine sept

heures plus tard à Los Angeles, où ils appelèrent leur représentant légal, Barry Kranish. En PCV.

— Barry, déclara Fabrique dans le combiné, tu ne devineras jamais. On se lance dans notre plus grande croisade écologique ! Tu veux savoir comment ça c'est passé à La Plomo ?

— Pas la peine. Au journal de dix-huit heures, ils n'ont pas arrêté de montrer cette nana rétro-sixties avec sa bombe à neutrons. Je crois que je t'ai aperçu à l'arrière-plan, en train de planter des clous sur un arbre. Pas mal.

— On a mieux que ça ! Mieux que des fermiers morts, mieux qu'une bombe à neutrons. Les scorpions ! On va foutre en l'air cet infâme projet, aux environs de Palm Springs.

— Je ne veux pas le savoir, se hâta de répondre Kranish. Tâchez de ne pas vous faire arrêter. Maintenant qu'on donne dans le plastic, j'aurais du mal à vous faire libérer sous caution. La plupart des juges n'aiment pas le plastic.

— Et nous, on s'en branle ! coassa Fabrique Foirade. À plus tard, au journal de vingt-trois heures !

*

* *

— Écoutez, tout ce que nous voulons, c'est une bagnole pour aller dans le désert, expliqua Fabrique à l'agent de location Sure Lease.

L'employé était ferme.

— Désolé, nous n'acceptons pas la MasterCard. American Express, sans problème. Visa, idem. Du liquide, volontiers. Mais la MasterCard, non.

Fabrique commença à pianoter sur le comptoir.

— Mais c'est une éco-urgence. Il faut absolument sauver le scorpion.

— Moi-même, j'adore les coccinelles, confia l'autre en faisant mine de remuer des papiers, dans l'espoir que ces espèces de hippies débraillés allaient s'en aller.

Pas du tout. Ils se regroupèrent dans un coin pour comploter. L'agent de location s'approcha et tendit l'oreille. Mais en vain. Finalement la discussion cessa et le chef – il était le plus grand et avait l'œil plus torve que les autres – revint au comptoir.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir sauver le scorpion ?

— Ce n'est pas de mon ressort, répliqua l'agent d'un ton glacial.

— Dommage, fit l'homme aux yeux fous.

Il tendit le bras et le saisit par le col.

— Hé ! s'écria l'employé tandis qu'on le hissait par-dessus le comptoir.

Il était si surpris de l'attaque qu'il n'avait même pas cherché à se défendre. D'ordinaire, les locataires de voiture ne se montraient jamais violents. Pas à Palm Springs, capitale mondiale du golf. Il regretta bientôt sa faiblesse, car il se retrouva plaqué au sol, tandis que le gars aux yeux torves sortait un maillet de son sac à dos.

— OK, OK, s'affola l'employé. Prenez une voiture, mais ne me frappez pas.

— Mais je n'ai pas du tout l'intention de te frapper, répondit posément Œil-Torve, alors que les autres saisissait ses bras et ses jambes.

— C'est quoi, ces trucs-là ? demanda l'employé, mal à l'aise, en apercevant des morceaux de ferraille.

— Des clous.

Ce fut la dernière parole qu'il entendit, car le maillet s'abattit sur lui et l'acier froid transperça sa gorge. Il mourut sur-le-champ. Mais pour s'en assurer, le fou au marteau planta deux autres clous dans sa poitrine et son estomac.



Edward Coyne, ouvrier dans le bâtiment, en avait plus que marre des scorpions, c'est pourquoi il venait d'écraser celui qui se cachait à l'ombre de sa perceuse. D'ailleurs, il en avait marre du projet de la Préservatrice et de ses problèmes qui n'en finissaient plus. Aussi était-il ravi de pouvoir se défouler sur quelque chose, fût-ce un scorpion.

Il piétina l'animal avec force. La queue s'enroula comme subitement desséchée. Il écrasa la tête, pensant que la satanée bestiole allait rendre l'âme, mais elle remuait encore ! Elle tenta de s'échapper.

— J'veais t'avoir, saleté ! fit Ed avec rage en levant sa lourde botte pour l'achever.

Coup de grâce qui ne vint jamais car du fin fond du désert surgit

une horde de... Bon sang ! Ed Coyne eût été bien en peine de décrire ces énergomènes. Ils ressemblaient à des victimes d'une explosion atomique, avec leur teint terreux et leurs yeux fous, cernés de rouge.

Quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, cette bande de fanatiques hurlait : « Touche pas à ma crasse ! Touche pas à ma crasse ! »

— La crasse ? marmonna Ed pour lui-même, mais on est en plein désert ici...

Et ils fondirent tous sur lui.

Ed Coyne n'était pas un gringalet : un mètre quatre-vingt-quinze pour cent douze kilos, et des mains larges comme des battoirs. Il repoussa sans problème la première vague. Les suivants, en revanche, lui donnèrent du fil à retordre. Ils l'attaquèrent avec des clous de charpentier, martelant son casque et beuglant leur vengeance : « Clouez-le ! Clouez-le ! »

L'un d'entre eux brandit un maillet puis un clou, se ruant sur lui comme dans une version délirante de *Dracula*.

C'en était trop pour Ed Coyne. Luttant contre ceux qui tentaient de le plaquer à terre, il ramassa subrepticement sa perceuse électrique, espérant que personne n'avait arraché le cordon de la prise. Ouf ! Ses doigts se refermèrent sur le bouton et il entendit le sifflement rassurant de l'appareil.

Ed s'en servit alors comme d'un revolver et l'agita sous le nez de son agresseur.

— Prêt pour la fraise ? persifla-t-il. Le dentiste est là !

La menace suffit à les faire changer d'avis.

— Repliez-vous ! Repliez-vous ! brailla le mec au maillet.

Et ils disparurent dans le désert. L'un d'entre eux s'arrêta pour ramasser précautionneusement le scorpion blessé. Pour sa peine, la bestiole reconnaissante le piqua. Il poussa un hurlement et suivit les autres en pleurnichant qu'il aimait cet animal. Pourquoi n'était-ce pas réciproque ?

Cette agitation alerta le reste de l'équipe, qui déboula des baraquements du chantier ; où ils rangeaient les outils pour la nuit.

— Putain, qu'est-ce que c'était ? demanda-t-on à Ed.

— J'en sais rien. Ils braillaient : « Touche pas à ma Crasse ! »

— Oh, ces écolo-connards. Tu sais, ceux qui passent leur temps à essayer de sauver des sous-espèces de vermine en tout genre.

— Mais on est dans le désert ici !

— J’imagine que la chaleur a dû leur taper sur le système, observa Ed Coyne en rassemblant sa perceuse et le cordon d’alimentation. Venez, il vaudrait mieux en toucher deux mots à M. Swindell. Il va adorer ça.

CHAPITRE XII

Connors Swindell – Con, pour les intimes – n'était pas dans un bon jour.

Pour être tout à fait honnête, il n'était pas dans une bonne année. Et au train où allaient les choses, une décennie terrible s'annonçait pour lui. Tout était si différent dans les années soixante-dix et quarante-vingt, lorsqu'il était l'un des géants des condominiums, ces gigantesques programmes immobiliers de lotissements en copropriété !

Con s'en souvenait comme si c'était hier. Surtout le jour où quelqu'un lui avait chuchoté le mot magique à l'oreille.

— Condoléum, avait-il bredouillé, perplexe.

— Non, condominium.

— Condolonium, répéta Swindell en battant des paupières.

Il se trouvait à une conférence sur l'immobilier à Phoenix. L'homme qui murmurait à son oreille ajouta :

— C'est la chose la plus révolutionnaire de notre profession depuis l'emprunt à taux fixe sur trente ans.

— Condomonium ? fit Con, toujours en butte avec ce mot qu'il ne connaissait pas.

— Des condominiums, répéta Morgan Mullaney, un soupçon d'énervement dans sa voix habituellement douce de vendeur. Pour simplifier, disons condos.

Il traitait uniquement de gros marchés : appartements en terrasse et hôtels particuliers.

Connors Swindell, quant à lui, était passé de la vente de voitures d'occasion à l'immobilier. Au début des années soixante, il s'était fait rouler en achetant un terrain sans valeur, quelque part en Floride. Puis Disney World avait vu le jour et Connors avait empoché un gros magot en revendant ledit terrain. Délaissant les voitures, il se lança alors dans la vente de belles demeures, nourrissant l'appétit vorace du public pour l'ultime aspiration du rêve américain : une maison bien à soi.

— Mais à quoi ressemblent ces condos ? demanda-t-il.

Swindell se vit entraîné vers un stand d'exposition tenu par une blonde à la poitrine arrogante. On y présentait un modèle réduit d'immeuble d'habitation de style espagnol. Il éprouva quelque peine à

garder les yeux sur la maquette.

— C'est joli, admit-il, mais moi je préfère le marché du pavillon et de la maison individuelle. Je ne veux pas m'emmerder avec des problèmes de loyers. Je vends et après le client se dépatouille avec son banquier pour obtenir son prêt.

— Et si je vous disais que cette petite merveille va vous rapporter davantage qu'un immeuble comme celui-là que vous auriez loué cinquante ans d'affilée ?

— Où allez-vous le construire... Beverly Hills ?

— Burbank.

— Burbank ! Vous rêvez, ma parole !

— Non, je pense à l'avenir. Au développement des condominiums.

— Encore ce foutu mot. Comment ça fonctionne ?

— Très simple. Vous ne louez pas chaque parcelle.

Swindell s'humecta les lèvres :

— Comment ça peut vous rapporter alors ?

— Vous vendez.

— En appartements ?

— Non, vous vendez des condos, corrigea Mullaney en détachant de la maquette la façade en plastique façon stuc. Regardez.

Swindell se pencha et n'aperçut que de minuscules appartements contenant de minuscules personnes et du mobilier minuscule.

— Je ne pige toujours pas la différence, fit-il à regret.

— Écoutez, pourquoi les gens louent-ils ?

— Parce qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter, pardi !

— Exact. Avec les condos, ils achètent. Parce qu'il y a de nos jours tellement de jeunes couples qui veulent se porter acquéreurs que nous n'aurons jamais assez de maisons à leur vendre. Vous avez entendu parler du baby-boom ?

— Ouais. J'étais l'un des premiers à sauter du toboggan, ça remonte à 1946. Mon vieux n'a pas loupé son coup, dès qu'il a été démobilisé. C'est ce qu'il a le mieux réussi dans sa vie, fit-il en se rengorgeant.

— Eh bien, il y a des tas de gens qui ont envie de devenir propriétaires. J'ai la solution pour eux.

Swindell fronça les sourcils.

— Ça ne marchera pas. Impossible de bâtir ces trucs-là assez bon marché. Vous vous rendez compte ? Rien que la façade en stuc sur un contrefort en béton ! Trop cher, tout ça !

— Ils marcheront si vous augmentez le prix d'un tiers, par rapport au prix du mètre carré en location, insista Morgan Mullaney d'un ton suffisant.

— Plus cher ! Vous êtes fou !

— Hé ! Si vous louez, vous jetez votre argent par les fenêtres. Mais si vous achetez...

Une petite lueur verte apparut alors dans les yeux de Connors Swindell.

Il quitta la conférence de bonne heure et liquida tout son portefeuille de résidences, utilisant le produit de ses ventes pour lancer des emprunts immobiliers.

En l'espace d'un an, il avait inondé de condominiums la région de San Diego à Sacramento. Lorsqu'il fut à court de terrains à bon marché, il investit ses bénéfices dans des immeubles abordables existants et les convertit en lotissements. Pour parvenir à ses fins dans de bonnes conditions, c'est lui qui le premier eut l'idée de jeter à la rue les vieux locataires, mouvement qui eut par la suite l'ampleur que l'on connaît. Bien sûr, en expulsant de leur logement des personnes âgées, il les plongeait dans le désespoir. Mais il était trop riche pour s'en soucier.

Depuis son siège social californien, La Préservatrice, Swindell Properties Incorporated, bâtit des copropriétés à tire-larigot sur tout le territoire. Entrepôts, immeubles, églises, casernes de pompiers, écoles et maisons individuelles furent rasés sur son passage, avant d'être transformés en condominiums. Rien ne lui résistait.

Les banquiers se battaient pour lui prêter des fonds. Lorsque les substantielles années soixante-dix firent place aux onéreuses années quatre-vingt, Swindell les laissa tous sur la paille, y compris Morgan Mullaney, l'homme qui, le premier, lui avait soufflé le mot magique.

La clé de son succès était simple. La Préservatrice ne construisait pas de meilleurs complexes immobiliers. Ni de plus abordables. Elle en bâtissait de plus prononçables !

— Appelez-les condos, disait-il à ses forces de vente qui s'accroissaient de jour en jour. Personne n'achètera un truc impossible à prononcer.

Et il avait raison. Dès lors que le mot fut entré dans le langage courant, personne ne put l'arrêter.

Puis vint le krach boursier de 1987.

— Je m'en sortirai, se vanta Swindell et il continua à bâtir.

Quelques jeunes loups aux dents longues burent la tasse, puis les affaires reprirent. Mais le crédit se tarit. Les banques et les jeunes loups devinrent plus que circonspects. D'une certaine façon, Swindell était victime de son propre succès. Tout le monde s'était jeté à corps perdu dans les lotissements en copropriété. La compétition était féroce, mais la demande diminua. Les emprunts cessèrent d'arriver. Les intérêts augmentèrent. Les cessations de paiements suivirent. On avait beaucoup trop construit dans tout le pays.

En l'espace d'une nuit, Swindell passa de l'état d'enfant prodige de l'immobilier à celui d'un homme désespéré, assis sur un tas de dettes, à la tête d'une multitude de projets interrompus et harcelé par des créanciers de plus en plus nerveux.

— Que quelqu'un veuille bien m'expliquer ce qui se passe, avait gémit Swindell lors d'une conférence sur l'immobilier, à Lake Tahoe, vingt ans plus tard.

Personne ne put lui répondre. Tous affichaient le même regard lugubre et vaguement effrayé. Même les promoteurs qui en étaient restés à la maison individuelle se lamentaient : On n'avait pas vu ça depuis la crise de 1929 !

Après que la quatrième personne eut répété ce même refrain, Swindell se replia vers les toilettes, histoire de vomir ou de se faire une ligne de coke. Sans doute les deux.

Il allait ouvrir sa braguette lorsqu'il aperçut un homme bien habillé, debout devant l'urinoir voisin. Mince et élégant, il semblait sortir tout droit de Princeton. Swindell calcula qu'il devait avoir dans les quatre-vingts ans.

— Dites donc, vous qui êtes un vieux de la vieille, lança-t-il assez fort pour couvrir le son du liquide qui giclait sur la faïence, tout le monde répète qu'on n'a pas vu ça depuis les années trente. Vous qui avez vécu à cette époque, pouvez-vous me dire ce que nous réserve l'avenir ?

— Vous voulez savoir pourquoi le marché dégringole ? demanda le vieil homme.

— Certainement.

— Eh bien, finissez ce que vous êtes en train de faire et je vais vous montrer.

Swindell s'exécuta aussitôt et suivit son interlocuteur jusqu'aux lavabos. Au lieu de se laver les mains, l'individu se tourna vers lui et

dit :

— Avez-vous vingt-cinq cents sur vous ?

— À peine, gémit Swindell en fouillant ses poches.

Et il tendit la pièce au vieux ringard. Ce dernier l'inséra dans la fente d'un distributeur mural. Il actionna le levier et *cling-clang* ! un petit paquet plat tomba dans sa main.

Il le tendit sous la faible lumière.

— Ce n'est rien qu'un préservatif à la con, grogna Swindell.

— À quoi sert-il, mon cher ?

— Si à votre âge, vous ne le savez toujours pas, je ne vois pas en quoi l'information pourrait vous être utile.

— Cette petite chose évite d'avoir une progéniture non désirée.

— Comme si je ne le savais pas !

— Réfléchissez un peu. Quand ces trucs-là sont-ils revenus à la mode ?

— Oh, il y a quatre ou cinq ans environ, quand ce foutu sida a commencé à nous empoisonner la vie.

— Exact. Avant cela, impossible de faire enfiler ce truc à la plupart des jeunes gars... Et du coup ce sont les femmes qui se sont fait refiler le problème du contrôle des naissances, avec leurs pilules, leur diaphragme et tout leur bataclan. Mais le sida est apparu et chaque bonhomme doit maintenant se prendre en charge, si je puis m'exprimer ainsi.

— Je ne vous suis toujours pas.

— Quand avez-vous débuté dans les affaires ? Les années soixante ? Soixante-dix ?

— À la fin des années soixante, répondit Swindell en lorgnant le préservatif. Pourquoi ?

— Parce que, mon jeune ami, vous avez surfé vers le succès sur les vagues du baby-boom.

— Et comment !

— Eh bien, il n'y a plus de baby-boom pour sauver votre peau. Tout ça, à cause de ce petit truc.

Connors Swindell considéra le paquet emballé dans de l'alu, comme s'il le voyait pour la première fois. Et la vérité s'abattit sur lui comme une pluie d'enclumes.

— Ces putains de capotes sont en train de tuer le marché !

— Maintenant vous avez compris, déclara le vieil homme en souriant.

Il lança en l'air le petit paquet et Swindell le saisit au vol.

— Gardez-le. C'est vous qui l'avez payé. Et je crois que vous n'avez pas fini de payer.

La scène se déroulait en 1990. L'année où Swindell avait senti pour la première fois que la décennie s'annonçait dure pour lui.

Mais c'était un battant. Et un rusé. Il n'allait pas dégringoler comme les autres. Il trouverait bien un moyen de redresser la barre.

Et c'est ce qu'il fit. Bien sûr, la route était semée d'embûches. Mais il amorçait son retour. Première étape : revenir aux valeurs premières. De vraies maisons. Les prix chutaient. Ils allaient continuer à baisser. Comme les valeurs boursières. Il n'avait qu'à acheter à bon marché et attendre que l'immobilier remonte.

Entre-temps, Swindell chercha un terrain le moins cher qui soit. Il le trouva quasiment au bout de son arrière-cour : le désert californien.

Il troqua tout un parc de lotissements contre vingt-six hectares d'une réserve d'indiens désertique, à moins de huit kilomètres de ses bureaux de Palm Springs. Les Indiens avec qui il négocia l'affaire étaient stupéfaits qu'on pût s'intéresser à ce bout de terre aride et sans aucune valeur marchande. Sans doute pensaient-ils toucher enfin les arriérés de vieilles transactions jamais soldés par ces Visages-Pâles qui les avaient roulés pendant des décennies.

Ce qu'ils ignoraient, c'est que les lotissements en question avaient été bâtis avec des matériaux de mauvaise qualité sur des décharges de déchets toxiques.

Quelque temps plus tard, à bord d'une Jeep de location, Connors Swindell emmena un jeune employé de banque sur le site qu'il venait d'acquérir. Les montagnes de San Bernardino se dressaient au-dessus de l'aqueduc de la rivière Colorado.

— Il ne viendrait à l'idée de personne de lancer un programme immobilier en plein désert, grommela le sous-fifre, chargé des dossiers de prêt d'un organisme financier.

C'était un jeunot, sans doute un stagiaire, encore gorgé du lait de sa nourrice. Il résumait à peu de chose près l'opinion des banques à l'égard des projets de La Préservatrice en 1990.

— Je me souviens d'un jeune promoteur qui prétendait autrefois que personne n'investirait un sou dans un appartement en copropriété, observa Swindell. Vous avez soif ? ajouta-t-il en brandissant une Thermos capuchonnée par un gobelet en plastique transparent.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit l'autre, soupçonneux.

— Du Gatorade. C'est excellent par cette chaleur ; ça contient tous les sels minéraux que vous êtes en train d'éliminer en ce moment.

L'employé de banque décapsula la Thermos et versa un liquide vert dans la tasse. Il l'avalait avec avidité.

— Ne perdez pas le gobelet. C'est important.

— Je vous demande pardon ?

— Faites-moi confiance. Vous allez comprendre tout de suite.

Le Gatorade était presque fini lorsqu'ils atteignirent l'endroit.

— C'est ici, proclama Swindell non sans fierté.

— Comment vous pouvez le savoir ? questionna l'autre en jetant un regard maussade autour de lui. Il n'y a que du sable partout.

— Il y a des scorpions sur mes terres. Faites attention où vous mettez les pieds.

Tasse en main, Swindell l'entraîna vers une étendue sablonneuse légèrement vallonnée.

— Vous vous tenez à l'emplacement exact du premier condôme du monde, annonça-t-il soudain en tapant du pied.

Devant la mine interloquée de son interlocuteur, il s'empressa d'ajouter :

— Attention, j'ai bien dit con-dôme, avec m-e à la fin. Finis les condos à la grand-papa. Désormais s'ouvre l'ère prestigieuse du condôme !

Le chargé d'emprunts planta son pied dans le sable. Il fronça les sourcils lorsque les grains fins s'écoulèrent en fins ruisseaux comme de l'eau.

— Vous ne pourrez jamais construire sur un tel soubassement, protesta-t-il. Le sable ne pourra pas supporter le poids d'un immeuble, encore moins d'un gratte-ciel.

— Il va falloir que vous révisiez votre jugement si vous voulez traiter avec moi, jeune homme, déclara Swindell d'une voix onctueuse. Dans le cas présent, nous parlons de la construction d'un gratte-terre.

— Hein ?

— Suivez-moi sur le-sol créé par Notre Seigneur, fiston, et vous allez avoir la révélation de ce que sera l'immobilier dans les prochaines années.

Connors Swindell s'agenouilla dans le sable.

— Vous voyez cette bouteille thermos ?

Le stagiaire l'imita, tirant un peu sur son pantalon afin qu'il ne poche pas aux genoux.

— Oui, je ne vois que ça.

— Imaginez qu'il s'agisse d'une tour, comme celle de Capitol Records à Los Angeles. Mais avec une terrasse au dernier étage. Sous une verrière en forme de dôme. Comme ce gobelet. Vous me suivez, fiston ?

— Oui, je visualise à peu près, répondit l'autre sans enthousiasme.

— Maintenant, regardez.

Creusant un trou dans le sable, Swindell enfouit la Thermos à l'intérieur en lui imprimant un mouvement de rotation. Petit à petit, elle s'enfonça pour ne laisser dépasser que le capuchon en plastique transparent.

Soigneusement, Swindell passa le doigt tout autour pour enlever le surplus de sable.

— Vous saisissez mieux à présent ? fit Swindell en souriant jusqu'aux oreilles.

Le jeune homme papillonnait des paupières.

— Je n'arrive vraiment pas à comprendre ce que vous essayez de démontrer, monsieur Swindell.

— Ah, j'allais oublier !

Swindell sortit de la poche de sa veste deux figurines humaines à l'échelle de la bouteille. Il dévissa le gobelet et les plaça dessous puis recapuchonna la Thermos.

L'autre resta un long moment à fixer l'objet.

— Alors, vous pigez maintenant ?

— Condôme, c'est ça ? coassa paisiblement son interlocuteur.

— Le dôme, c'est la partie terrasse, s'excita Swindell. Le gars qui l'occupe paie un supplément pour tout le soleil dont il va bénéficier. Les autres vivent au-dessous, là où c'est frais et sympa.

— Et tout noir !

— Il existe maintenant des lampes qui imitent parfaitement la lumière du jour. J'ai entendu dire que c'était bon pour le biorythme. À tel point que les gens qui bossent la nuit les utilisent pour garder la pêche.

Swindell se releva pour écraser un scorpion.

— Quant aux fenêtres, elles seront peintes en trompe l'œil avec des paysages de dunes, ajouta-t-il, ça créera l'illusion de la vue sur désert !

Le chargé des prêts se releva et, tout en brossant son pantalon, décréta d'un ton péremptoire :

— Il n'y a pas d'eau dans le désert. Ni d'électricité.

— Nous ferons venir des générateurs. Et les jeunes loups aux dents longues ne boivent pas de l'eau du robinet. Tout le monde le sait.

— Mais on se trouve au milieu de nulle part.

— Palm Springs, c'était pareil. Et Las Vegas aussi. Au départ, c'étaient de simples villages poussiéreux qui se sont développés par la suite.

— Monsieur Swindell, votre projet ne manque pas d'un certain intérêt, je l'avoue. Mais vous avez déjà un découvert de sept millions de dollars à la banque. Sans compter les emprunts que vous avez contractés auprès de notre établissement et...

— Que je vais enfin pouvoir rembourser grâce à ce nouveau projet !

— Bien sûr, mais vous prêter davantage, ça me paraît... Enfin... mes directeurs risquent d'hésiter...

— Alors, rappelez-vous ce proverbe : Quand un homme doit un peu d'argent à une banque, il est dans le pétrin. Mais s'il doit à la même banque un gros paquet d'argent...

— Inutile de terminer, monsieur.

Mais Swindell acheva quand même :

— C'est la banque qui se trouve dans le pétrin. Vous ne préféreriez pas investir dans le sable ?

— J'en parlerai au conseil d'administration demain matin, répliqua le jeune employé, lugubre.

Swindell regagna la Jeep.

— Je vous fais confiance, dit-il. Mais je connais déjà la réponse. Je pèse beaucoup trop lourd pour dégringoler.

Il avait raison. La Préservatrice se vit aussitôt ouvrir un crédit et les travaux débutèrent la même semaine.

La première tranche de la tour préfabriquée s'enfonça. Ce ne fut pas aussi facile que pour la Thermos, car elle mesurait tout de même plus de soixante mètres de haut. Mais l'affaire semblait bien engagée.

C'est alors que les ennuis débutèrent. D'abord les équipes

d'ouvriers furent décimées par les piqûres de scorpions et les insolations. Les primes d'assurance atteignirent des sommets insensés. Puis les Indiens attaquèrent Swindell en justice pour malfaçons constatées sur les lotissements échangés contre le terrain ; dans la foulée, leurs avocats entamèrent une procédure d'annulation de la transaction, estimant que le prix du terrain, qui entre-temps avait pris de la valeur, avait été sous-évalué.

Et le pire arriva un beau matin.

— Nous avons un problème, lui annonça gravement un ingénieur.

— Voyez ça avec un de mes avocats, bougonna le promoteur qui s'entraînait au golf, avec un verre renversé sur la moquette.

— Ce n'est pas de son ressort, monsieur Swindell.

Swindell lança la balle. Le verre se brisa.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous feriez mieux de m'accompagner.

Swindell suivit l'homme à l'extérieur de son bureau en terrasse, niché sous un grand dôme de plexiglas, en plein désert. Plutôt que de lui faire traverser la bulle d'air climatisée et l'entraîner dans la chaleur désertique, l'ingénieur l'escorta vers l'ascenseur du condôme principal.

Tandis qu'ils descendaient, Swindell remarqua pour la première fois que les bottes de son employé étaient humides. Il allait lui demander pourquoi, lorsque l'ingénieur appuya soudain sur le bouton d'arrêt.

L'ascenseur s'interrompit en vacillant, manquant de renverser les deux hommes.

— Qu'est-ce qui cloche ? s'enquit Swindell. C'est encore les générateurs qui déconnet ?

— On ne peut pas descendre plus bas.

— Que voulez-vous dire ? Nous ne sommes qu'au vingt-deuxième étage. Il en reste encore six, ajouta Swindell en s'apprêtant à rappuyer sur l'interrupteur.

— À votre place, je ne m'y aventurerais pas, prévint l'ingénieur.

Swindell hésita. C'est alors qu'il entendit un clapotis à ses pieds. Il baissa les yeux. Ses bottes western nageaient dans un liquide saumâtre.

— D'où sort toute cette flotte ? brailla-t-il.

— On pense qu'il s'agit d'une nappe souterraine.

— De l'eau, au cœur de ce putain de désert !

— Il faut bien que les eaux de ruissellement des montagnes s'infiltrant quelque part. Le sable est poreux, vous le savez. Apparemment il y avait une nappe à l'endroit des fondations et l'eau suinte à travers la carcasse du condôme.

— Faites-nous remonter ! Faites-nous remonter ! s'affola Swindell, prêt à rendre l'âme.

Et l'ascenseur les ramena à la surface.

Ils firent toutes sortes de tentatives. Pompage. Fermeture hermétique avec abandon des six derniers étages. Mais l'eau s'infiltrait toujours.

Swindell ordonna un ralentissement du calendrier des travaux, le temps de trouver une solution au problème dans lequel il s'était littéralement ensablé.

— Les choses ne peuvent pas empirer, déclara-t-il à sa secrétaire, à son retour de La Plomo.

— Mais, qu'est-ce qui se passe, Con chéri ? demanda Constance Payne, dont l'empressement à se faire culbuter par le patron demeurait sa qualification première, même après six ans d'ancienneté au sein de La Préservatrice.

Ses cheveux étaient trop roux et son chandail trop moulant.

Swindell regarda par la fenêtre de son bureau de Palm Springs. Une nuée d'étoiles emplissait le ciel nocturne au-dessus du désert.

— J'aurais voulu que tu voies ça, poupée. Y avait tout un quartier de vieilles maisons coloniales. Avec le tout-à-l'égout, l'électricité et tout le confort. Et personne en voulait, tout ça à cause d'une bouffée de gaz toxique.

— Tu crois que les gens étaient prêts à vendre ?

— Mouais, j'ai fait quelques touches. Mais c'était trop tôt, beaucoup trop tôt, pour discuter le bout de gras avec les familles. Tu peux pas négocier avec des gens qui pleurent. Mais c'était pas grave, je pouvais attendre et rafler le marché quand les choses se seraient un peu calmées. Et voilà que ces crétins de bidasses sont venus décontaminer.

— Y fallait pas ?

— Ils ont commencé par arroser une maison avec une espèce de détergent, genre Paic citron, et la peinture s'est mise à faire des bulles et à fumer. Puis la baraque a pris feu. Le décontaminant se transforme en acide carbonique, tu sais. Et ça a explosé. Trois millions en fumée !

J'en ai dégueulé, t'imagines ?

Constance Payne attira son patron sur ses genoux.

— Mon pauv' bébé, minaуда-t-elle en jouant avec ses cheveux.

— Non seulement ça, mais j'ai perdu Horace.

La bouche Rouge Baiser forma un cercle de surprise :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, Con chéri ?

— Il m'a refile sa démission.

— Le salaud ! Mais tu peux trouver un autre chauffeur.

— Pas comme Horace. Je pouvais lui faire confiance. Je te le dis, poupée, si les choses ne s'arrangent pas, les années quatre-vingt-dix seront pitoyables.

— Moi qui espérais que tu serais de bonne humeur en rentrant... Parce que... on a un autre problème.

Le visage de Swindell s'éclaira.

— Encore des procès pour recherche de paternité ? demanda-t-il avidement.

— Non, de ce côté-là, ça se calme.

Le large sourire de Swindell s'effaça.

— Dis donc, qu'est-ce que t'as fait toute la sainte journée à part te limer les ongles ? Si tu veux qu'on remonte la pente, Connie, va falloir que tu fasses ta part du boulot !

— J'ai pas arrêté, si tu veux le savoir. Et maintenant, tu te calmes et tu m'écoutes, OK ? L'équipe de construction vient d'appeler. Si j'ai bien compris, le condôme a été attaqué.

— Par qui ? Des banquiers ?

— Non, par le CACA.

— Ces crados minables ! explosa Swindell. J'en ai vu quelques-uns dans le Missouri. Ils empestent à des kilomètres à la ronde tellement ils sont dégueulasses. Qu'est-ce qu'ils me veulent ?

— Ils disent que tu profanes l'habitat naturel du scorpion du désert.

Il bondit si rapidement qu'une ribambelle de cartes de visite avec préservatif scotché au verso jaillit de ses poches.

— Le scorpion ! Mais c'est la pire engeance du désert ! Ils n'ont pas encore compris ça ?

— Je ne crois pas, Con chéri. Ils ont peint des graffiti sur le dôme

et un peu partout. Dois-je appeler ton pilote ?

Swindell hocha la tête avec hargne.

— Putain, ça s'annonce comme une terrible décennie pour l'immobilier ! Je le sens dans toutes les fibres de mon corps...

CHAPITRE XIII

Woody Robbins était responsable de la sécurité au laboratoire Lawrence Livermore, département de recherches expérimentales de l'université de Californie, situé à l'est de San Francisco.

Ce soir-là, il était assis à son bureau, feuilletant des rapports de service et jetant un œil, de temps à autre, sur les écrans vidéo reliés à des caméras de surveillance placées à des endroits stratégiques. Mais il regardait surtout le match des *Lakers* contre les *Knicks* sur sa TV portable.

Un voyant rouge émit un bip sonore sous le moniteur numéro 1 et attira l'attention de Woody. Il scruta l'écran par-dessus ses pieds croisés sur le bureau.

Le vigile au portail était en train d'expliquer à un inconnu que les caméras n'étaient pas admises sans autorisation préalable.

En guise de réponse, un cameraman lui balança son caméscope à la figure et une voix que Woody reconnut sans y mettre un visage demanda à voir le responsable de la sécurité.

— Dites-lui que l'équipe de *Vingt-Quatre Heures sur Vingt-Quatre* est ici pour enquêter sur le système de sécurité, claironna une voix de baryton familière.

— Aïe ! gémit Woody Robbins. Don Cooder...

Il se précipita hors de sa cage de verre sans même prendre le temps de vérifier le dernier score du match.

Quelques instants plus tard, Woody était face à face avec Don Cooder devant la grille.

— Déguerpissez avec votre journalisme d'embuscade ! lança-t-il au présentateur d'un ton bourru. Je n'ai rien à vous dire ni à vous ni à qui que ce soit de votre putain de chaîne !

— Vous refusez donc de nous répondre ? s'enquit Cooder d'une voix menaçante.

— Non, fit Woody dans un sourire poli mais glacial, je vous demande officiellement de suivre la voie hiérarchique habituelle.

— Avez-vous conscience, monsieur... quel est votre nom au fait ?

— Woody. Woody...

Mais Cooder ne le laissa pas terminer :

— Avez-vous conscience, monsieur Woody, que des matériaux nucléaires disparaissent de ce complexe en toute impunité depuis des mois ?

— J'ai entendu dire ça, en effet.

— Et de quelle source tenez-vous cette information ?

— Du gars qui vous a battu à plates coutures dans les sondages, Peter Jennings, répliqua froidement Woody.

— N'oublie pas de couper ce passage, marmonna Cooder à l'intention de son cameraman. Bon, si nous parlions de ces vols, s'empessa-t-il d'ajouter.

— Tout mon staff est mobilisé sur ce problème, répliqua Woody. Une enquête est actuellement en cours et je ne ferai à ce sujet aucune déclaration qui puisse entraver les recherches.

— Vous voulez dire protéger les coupables.

— Nous ne protégeons personne, s'énerva Woody.

Don Cooder se tourna vers la caméra.

— Lorsqu'on évoque devant lui la terrible éventualité que ces matériaux volés au laboratoire Lawrence Livermore aient pu servir à fabriquer une bombe à neutrons, claironna-t-il avec sérieux, le responsable de la sécurité, Woody, dément et proclame son innocence.

— Hé, minute ! Je n'ai pas proclamé mon innocence !

Cooder fit volte-face. Tel un cobra, son micro bondit sur la bouche ouverte de Woody Robbins.

— Est-ce un aveu de culpabilité dans ce cas ?

— Bien sûr que non, bordel !

— Si vous êtes innocent, laissez-nous inspecter les lieux, ne serait-ce que par respect pour les contribuables américains qui risquent à présent de se faire bombarder de neutrons grâce à l'argent de leurs propres impôts.

— Épargnez-moi votre petit couplet ringard, rétorqua Woody d'une voix cinglante. Je connais vos façons d'agir, monsieur le-dernier-à-l'audimat.

Pour une fois, Cooder demeura sans voix, la bouche grande ouverte comme une carpe suspendue à un hameçon.

C'est le moment que choisit Sky Bluel pour apparaître à la grille du laboratoire. Elle adressa un petit sourire contraint à Woody Robbins qui, stupéfait de la voir arriver, en resta bouche bée lui aussi.

— Bonsoir, miss Bluel, finit-il par articuler avec une politesse forcée.

— J'ai un travail à terminer, déclara Sky Bluel, en lorgnant Don Cooder d'un air gêné. C'est possible ?

Woody la gratifia d'un sourire :

— Aucun problème. Comme d'habitude.

Le vigile vérifia longuement son badge, mais la laissa néanmoins franchir le portail.

— Où en étions-nous ? reprit Cooder, soudain plus calme.

Woody remarqua la petite lueur de convoitise qui s'était allumée dans son œil. « Quel connard ! jura-t-il intérieurement, il pourrait être son père... »

Sky Bluel se fit également contrôler au bureau principal. Elle fila au laboratoire où elle travaillait sur les applications de la bombe à neutrons, mais ne s'y attarda pas. Passant une combinaison antiradiations, elle franchit la double porte de l'entrepôt nucléaire grâce à son passe magnétique.

Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour s'emparer d'un vibreur sphérique en oxyde de béryllium et le nombre correspondant d'isotopes en tritium, avant de les placer avec soin dans un conteneur plombé.

Sky sourit à belles dents. Jane Fonda aurait été drôlement épatée si elle avait pu la voir !

Woody Robbins se dit qu'il allait enfin se débarrasser de Don Cooder.

— Vous affirmez n'avoir aucune piste sérieuse concernant ces fuites de matériaux, déclarait le présentateur.

— C'est exact, répondit Woody, plus détendu, tout en percevant un bruit de bottes de femme derrière lui. Il faut en effet procéder à un inventaire complexe. Le nombre des matériaux nucléaires diminue du fait même qu'ils entrent dans un processus de traitement. Il faut donc distinguer la diminution de la disparition pure et simple. Excusez-moi, ajouta-t-il en se tournant vers les bruits de pas.

Le visage de Cooder rayonna :

— Vous avez dit diminution ! explosa-t-il. De dangereux matériaux de fusion...

— Fission, pas fusion, corrigea Woody.

— ... de dangereux matériaux fissibles se trouvent sans doute entre

les mains de terroristes fanatiques et vous avez le culot de parler de diminution ? acheva l'autre en s'enflammant. Il ne s'agit pas de stocks de pommes de terre, monsieur Woody ! Nous ne sommes pas au supermarché !

— Vous n'avez absolument pas le droit de faire des déclarations aussi irresponsables ! rétorqua Woody. Pour la dernière fois, soit vous partez, soit vous demandez une autorisation officielle, sinon je vais devoir prendre certaines dispositions. Nous ne pouvons pas laisser le portail ouvert comme ça.

— Vous craignez peut-être que quelque chose ne s'échappe sous votre nez ? s'enquit Cooder tandis que la caméra ronronnait et qu'une silhouette sombre s'éloignait, traînant un lourd cartable le long de la route.

— Non ! s'écria Woody, tremblant de rage contenue.

La caméra s'attarda sur lui, tandis qu'il refermait la grille. Woody dut supporter la lumière aveuglante de la vidéo jusqu'à ce que l'équipe réintègre le camion de la TV et s'en aille avec la grâce d'un rhinocéros battant en retraite.

Tandis que Woody regagnait sa cage de verre en fulminant, un détail lui traversa l'esprit.

Il lorgna sa TV portable : les *Lakers* perdaient par 89 à 26. Il s'installa derrière son bureau.

Qui était cette femme qui avait franchi le portail pendant qu'il s'engueulait avec Don Cooder ? C'est alors qu'il se souvint de Sky Bluel.

— Sympa, cette fille, murmura-t-il en recouvrant son calme. Dommage qu'elle ait ce petit côté écolo ringard...

Sky Bluel poussa un soupir de soulagement en reconnaissant le logo de la chaîne sur le camion de télévision.

— Grimpez vite ! lança Don Cooder en faisant glisser la portière coulissante.

Il prit le conteneur et elle monta à l'intérieur du véhicule qui redémarra aussitôt.

— Super, on a réussi ! On a réussi ! s'excita-t-elle.

— Ce n'est que le début, déclara Cooder avec fierté.

Il voulut se passer un coup de peigne mais les dents se coincèrent dans un paquet de cheveux collés par au moins quinze couches de laque et, malgré ses efforts, ponctués par des cris de jeune accouchée en plein travail, il ne put s'en débarrasser.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Sky, horrifiée. Vous ne pouvez pas rester comme ça !

— Ne vous inquiétez pas, fit Cooder d'une voix mâle. Ce sont les risques du métier. Je sais comment faire.

Il attrapa une pince coupante et cisaila le peigne qui finit par lâcher prise ; seules quelques dents restèrent plantées dans sa crinière amidonnée comme des épines de porc-épic.

— Vous allez garder ça dans les cheveux ? demanda Sky, tandis que Cooder tapotait la zone affectée.

— Aucune importance, c'est derrière, expliqua-t-il. Personne ne voit jamais un présentateur de dos. Je demanderai à un technicien de les retirer. On a des gens spécialisés dans ce genre de boulot au studio.

Il leva son micro, tandis que le cameraman braquait son objectif par-dessus l'épaule de Sky pour filmer Cooder.

— Prêt ? demanda-t-il.

La gorge de Sky se serra. Bien sûr qu'elle était prête, prête à tout même. Mais les événements prenaient un cours pour le moins bizarre. Et le bizarre, elle avait horreur de ça.

CHAPITRE XIV

Le corps de l'homme gisait par terre, au milieu de l'agence de location. Remo s'agenouilla auprès de lui et eut tôt fait de découvrir comment il était mort. Il avait un clou planté dans le crâne, jaillissant telle une queue de potiron rouillée.

— De deux choses l'une, ou bien les vampires ont envahi Palm Strings, ou il y a du CACA là-dessous, déclara Remo au Maître de Sinanju.

Chiun considéra le cadavre d'un œil glacial :

— Pourquoi cet homme a-t-il été crucifié, Remo ?

— Qui sait ? Dans le noir, ils l'ont peut-être confondu avec un séquoia.

— Cela est la preuve tangible de leur perfidie.

— Ils vont payer pour ça, promis Remo en s'emparant d'une clé de contact sur le comptoir. Le porte-clés en métal correspondait à la plaque minéralogique de la berline blanche qu'ils réquisitionnèrent sur le parking.



Connors Swindell adorait les jouets. Les gros jouets. Après s'être amusé avec des bulldozers et autres bétonneuses, il s'était passionné pour les hélicoptères. Durant ses heures de gloire, il en avait eu toute une flottille, stationnés à des points stratégiques, afin de pouvoir confortablement visiter ses chantiers.

Mais aujourd'hui, Swindell n'avait plus à sa disposition qu'une poignée de condos trop chers et un seul hélico. Et il aurait préféré croupir en enfer plutôt que d'abandonner son précieux joujou à la voracité de ses créanciers.

C'était un Sikorsky crème et écarlate qui le transportait de sa terrasse de Palm Springs au désert.

— On devrait pas tarder à pouvoir décoller, fit le pilote.

— Il serait temps, bordel ! grommela Swindell.

— L'appareil a sûrement besoin d'une petite révision, ajouta

l'autre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai l'impression que le rotor est faussé.

— Mais non, mais non, tout va très bien, décréta Swindell. D'ailleurs les problèmes d'entretien, c'est moi que ça regarde. Vous, occupez-vous du pilotage, c'est pour ça que je vous paie.

— Bien, monsieur, répondit tristement le pilote.

Vingt minutes plus tard, sa voix résonna de nouveau dans les écouteurs. Tremblante de nervosité cette fois.

— Euh..., monsieur Swindell...

— Quoi ?

— Nous avons dépassé le site il y a dix bonnes minutes. Je comprends pas ce qui a pu se passer.

— Vous avez bien pris la bonne route ? demanda Swindell, plus perplexe que véritablement en colère.

— Absolument certain.

Swindell jeta un regard à l'extérieur de la cabine.

— Je ne vois rien, ni lumière ni aucun projecteur, fit-il, mal à l'aise. Aucun signe de vie.

Les vibrations du rotor faisaient s'entrechoquer ses dents.

— C'est pareil de mon côté. Vous pensez qu'il a pu se produire une panne de courant sur le chantier ?

— On a un groupe électrogène de réserve. C'est impossible que les deux groupes soient tombés en rade en même temps !

Il regarda au-dessous de lui et en resta bouche bée.

— Ces putains de Crasseux ! aboya-t-il.

✱

✱ ✱

Tout en roulant sur la petite route qui serpentait dans le désert à travers les montagnes de San Bernardino, Remo songeait qu'il ne pouvait pas manquer le chantier du condôme ; car, comme la plupart des sites de construction, il devait être éclairé par des projecteurs pour limiter la fauche des matériaux entreposés en plein air. Mais Remo ne vit aucun projecteur. En revanche, il renifla un fumet désagréablement

familier (et vice versa) : les odeurs corporelles d'une dizaine d'individus crasseux et négligés.

— Nous approchons, fit-il à Chiun.

— Je ne vois rien, s'irrita le Maître de Sinanju.

— Aspirez donc une bonne bouffée d'air frais. Le CACA n'est pas loin. Donc le condôme est proche.

— Je ne connais pas ce mot de condôme.

— Ça doit vouloir dire quelque chose comme bien venue à l'Amérique des années quatre-vingt-dix ! soupira Remo.

S'il existait le moindre doute quant à la présence du CACA dans les environs, les taches de peinture jaune sur les troncs cloutés des palmiers dissipaient toute ambiguïté.

Un peu plus loin, un cactus, témoin muet de l'effort d'adaptation des Crasseux à l'environnement du désert, dressait pitoyablement ses bras mutilés.

— Nous ferions bien de nous dépêcher, marmonna Remo, sinon le cactus va très vite se retrouver en bonne place sur la liste des espèces en voie de disparition.

C'est alors qu'il faillit rouler sur une protestataire, allongée en travers de la route, telle une souche humaine recouverte de sable. La voiture fit une embardée et termina sa course dans une dune. Remo coupa le contact et sortit comme un fou du véhicule, ignorant s'il avait ou non blessé la femme.

Lorsqu'elle se redressa et brandit un poing sablonneux dans sa direction, il comprit que non.

— Imbécile ! fit-elle. Vous avez failli m'aplatir comme une crêpe !

— Vous êtes étendue au beau milieu de la chaussée dans votre camouflage et c'est moi que vous traitez d'imbécile ? Vous avez une sacrée veine qu'un des pneus n'ait pas éclaté la citrouille qui vous sert de tête !

— Vous voyez pourtant bien que j'occupe sur cette route une position clé de serrage, répliqua-t-elle, acerbe, tout en vérifiant que sa robe indienne n'avait pas été déchirée.

— Ah... J'avais plutôt cru à une tentative de suicide de votre part, fit Remo en la relevant avec vigueur.

— Ce que nous appelons une position clé de serrage consiste à fermer la porte au progrès préjudiciable à la cause de Mère Nature.

— Eh bien, puisque nous voilà au cœur du sujet, je vais vous

montrer une autre position clé de serrage, fit Remo en tordant le poignet grassouillet de la femme.

— Aïe ! Aïe ! Mais qu'est-ce que vous faites ?

— C'est comme ça à chaque fois que je perds une bombe à neutrons : je ne peux plus me contrôler. Pas vrai, Chiun ?

Sans répondre, le Maître de Sinanju s'approcha gracieusement pour examiner la jeune femme immobilisée. Dans l'obscurité, elle aperçut vaguement une silhouette aux contours flous.

— Hé, chef du désert ! Si vous disiez à votre Visage Pâle d'ami de lâcher votre sœur de sang ? Je n'ai rien fait.

Chiun se figea, interloqué.

— Elle vous a pris pour un Indien, expliqua Remo.

— Cette femme est aveugle, grimaça Chiun. Mais je vais lui ouvrir les yeux, ajouta-t-il en lui pinçant le lobe de l'oreille.

La Crasseuse se mit à gesticuler en poussant ses hurlements à réveiller les morts.

— Première question, reprit Remo. Où se trouvent tes sales petits copains ?

— Par... là-bas, fit-elle, haletante. Au... aïe !... condôme. Ils bloquent le chantier. Pitié ! C'est mon oreille triplement percée !

— Deuxième question. Soyez attentive, c'est important. Qui détient la bombe à neutrons ?

— Euh... la Russie ?

— Faux.

— La Chine ? Les États-Unis ? Excusez-moi, j' suis pas très au courant de l'actualité.

— Et pourtant vous devriez, la prévint Remo.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que vous êtes dans le CACA ! Or nous savons que ce sont eux qui ont volé la bombe. Elle est ici ?

— Mais... Personne ne m'a jamais parlé d'une bombe. Je vous jure !

Remo fronça les sourcils et se tourna vers son mentor.

— On dirait qu'elle dit la vérité, déclara-t-il à contrecœur.

— Évidemment que je dis la vérité, espèce de réactionnaire !

— Troisième et dernière question. Est-ce votre groupe qui a gazé

La Plomo ?

— Non ! répondit la femme dont les joues crasseuses ruisselaient de larmes.

Remo observait la scène tandis que Chiun pinçait le lobe de plus en plus fort. La femme se borna à répéter « Non ! » à plusieurs reprises et de plus en plus vite. La main du bourreau se déplaça à la base de la colonne vertébrale. Chiun frappa légèrement. La femme s'écroula au sol et ne se releva plus.

— Pourquoi lui avez-vous fait ça ? s'enquit Remo. On est bien avancés maintenant !

— Parfaitement, répondit Chiun, l'air pincé. Maintenant nous avons appris la vérité.

— Ah oui ? Peut-être qu'elle n'était réellement au courant de rien, après tout. Possible qu'elle n'ait été qu'une novice, ces types du CACA recrutent sans arrêt. Bon, il ne nous reste plus qu'à aller secouer les puces de cette bande de pue-des-genoux à présent.

Et ils reprirent la route du chantier du condôme.



Fabrique Foirade était très fier de lui. Après un nouveau repli sans gloire, il avait regroupé ses forces et changé de tactique avec, selon lui, l'intelligence aiguisée par l'oppression d'un Hô Chi Minh.

— Maintenant, expliqua-t-il à ses troupes, ils savent que nous ne sommes pas des rigolos. Puisqu'ils se planquent dans leur dôme à la con, il ne nous reste plus qu'à faire de l'obstruction.

— Comme quoi, par exemple ? lui demanda-t-on.

— D'abord, on verse du sable dans le réservoir de chaque véhicule.

— Mais on n'en a pas apporté !

— Et alors ? Il y en a des tonnes autour de nous !

Tout le monde s'accorda sur ce fait.

— Faites gaffe, les mecs ! Si on se sert du vrai sable du désert, ça va pas foutre en l'air l'écosystème local ? questionna quelqu'un.

Ce point fut longuement débattu. Fabrique Foirade eut gain de cause en assommant de la pointe d'un clou le dissident le plus bruyant.

— D'autres objections ? demanda-t-il, le visage de marbre.

Aucune ne lui parvint. Preuve indiscutable que le débat qui s'était engagé venait démocratiquement de se clore. C'est du moins ce que Fabrique, grand admirateur du modèle socialiste, en conclut.

— OK, le sable dans les réservoirs ! Coupez tous les câbles et cassez tous les outils. Et que Joyce se flanque sur la route pour en bloquer l'accès. Elle saura quoi faire en se réveillant.

Cette profusion de sable fut une aubaine incroyable. Bientôt, les générateurs extérieurs crépîtèrent et finirent par s'éteindre. Idem pour les lumières.

— Peut-être qu'on aurait dû garder une lampe ou deux, suggéra timidement un type tellement couvert de sable qu'il ressemblait à un morceau de papier de verre ambulant.

Il n'avait pas tort. Les Crasseux n'arrêtaient pas de se cogner les uns aux autres. Quelqu'un découvrit une lampe de poche. Foirade s'empara et se mit à fouiller les parages. Les autres cassaient joyeusement tout ce qu'il éclairait.

— Attendez ! s'écria-t-il en balayant de sa torche une cabane en bois. J'ai trouvé de la peinture.

Ses comparses le rejoignirent. Derrière eux, les ouvriers du chantier tambourinaient sur la porte électronique de la bulle d'air. Sans électricité, le sas refusait de s'ouvrir. Ils étaient pris au piège.

Et ils regardèrent, impuissants, les fidèles du CACA qui faisaient la chaîne pour transporter des dizaines de seaux de peinture vers le dôme transparent.

Armés de pinces, les Crasseux se rassemblèrent autour du dôme et commencèrent à peindre en lettres géantes des slogans vantant la beauté de la nature ; slogans qui échappèrent à la sagacité des ouvriers car de l'endroit où ils se trouvaient les textes étaient à l'envers.

Parmi ceux qui assistaient à la profanation de plusieurs mois de dur labeur, certains se mirent à sangloter sous le plexiglas souillé de peinture. D'autres détournèrent le regard. D'autres encore continuèrent à marteler la paroi.

C'est alors qu'un événement étrange se produisit.

Cela commença par le coup de tête d'un Crasseux contre la paroi de plexiglas. Ce qui en soi n'avait rien d'extraordinaire puisque les assaillants, depuis le début de leur action écolotique, multipliaient les attaques de ce type pour narguer les ouvriers. Mais, cette fois, le coup fut si violent que toute la structure transparente en vibra.

Puis la tête disparut, laissant une tache rouge qui, à l'évidence, n'était pas de la peinture puisque tous les pots récupérés sur place ne contenaient que de la peinture verte. Le protestataire rebondit une première fois avant de s'affaler enfin sur le sable.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? s'étonna Ed Coyne.

Avant que quelqu'un ait pu répondre, un autre Crasseux bondit très haut dans le ciel, avant d'atterrir au sommet du dôme. Les membres en croix, il ne bougeait plus. Son nez avait pris la forme étrange d'une minuscule crêpe de la taille d'une pièce d'un dollar.

Des cris de joie s'élevèrent dans l'équipe du chantier. Surgies de la nuit, deux silhouettes légères venaient à leur rescousse, causant des dégâts considérables dans les rangs des Crasseux. L'une d'elles était celle d'un homme mince en tee-shirt blanc. C'était tout ce que laissait entrevoir le clair de lune. L'autre évoquait un minuscule spectre gris.

Les ouvriers couraient d'une extrémité à l'autre du dôme, tentant de suivre l'action. Le duo vengeur semblait toujours en avance d'une étape.

— Par ici ! criait un homme.

Mais le temps que l'équipe accoure à l'endroit désigné, il ne restait plus qu'un corps secoué de spasmes. À un moment donné, ils aperçurent une main à l'épais poignet surgir de l'obscurité pour saisir un Crasseux par la tignasse afin d'effacer un gribouillage particulièrement obscène.

En un clin d'œil, le graffiti disparut. Idem pour le gars au tee-shirt blanc. Le Crasseux, la figure maculée d'orange, s'écroula dans le sable comme un tas de haillons.

— Mais enfin, qui sont ces types ? s'enquit Ed Coyne avec une crainte respectueuse.

— On s'en fout ! Regarde plutôt ce qu'ils vont faire maintenant.

Les deux vengeurs ne faisaient plus dans le détail. Les corps volaient tous azimuts. Un homme tenta de se défendre du spectre gris à l'aide d'un clou. Mais un doigt, trop long pour être humain, intercepta l'instrument au vol. Il y eut une étincelle et la pointe se brisa.

Le Crasseux suivant tenta de crucifier la silhouette grise avec le clou cisailé. Peine perdue : une main se saisit de cette arme improvisée et la lança dans une rangée de dents carnassières, avec une telle violence que l'homme perdit l'équilibre en essayant de ne pas avaler le clou.

Puis l'agitation se dissipa. Le duo victorieux disparut dans la nuit,

négligeant de saluer son public en dépit des cris, des sifflets et du tonnerre d'applaudissements qui faisaient vibrer le dôme.

C'est alors qu'un faisceau lumineux balaya la paroi en plexiglas. Les ouvriers levèrent la tête et aperçurent un hélicoptère familier qui descendait du ciel.

Ils se calmèrent sur-le-champ, se demandant s'ils auraient toujours du travail le lendemain. Quelques-uns songèrent que le spectacle auquel ils avaient eu droit valait bien quelques mois de salaire.

CHAPITRE XV

— La bombe ? gémit Fabrique Foirade, une boule dans la gorge, tandis que les ongles effilés de Chiun s'enfonçaient dans son cou.

Un faux mouvement et sa jugulaire était tranchée net.

— La bombe à neutrons, précisa Remo. Où est-elle ?

Fabrique reconnut le réactionnaire de La Plomo. Il devait d'ailleurs admettre que sa vision de l'humanité s'était nettement améliorée depuis qu'il n'avait plus sa tignasse dans les yeux, comme un Pékinois mal peigné.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? bredouilla-t-il en tremblant.

— Nous savons que c'est vous, toi et tes Crasseux, qui l'avez volée, rétorqua Remo. Le camion où elle a été vue la dernière fois était couvert de traces de vos sales pattes.

— Redescends sur terre, mec. Il était abandonné. On a juste essayé de le récupérer pour rentrer chez nous. Je ne sais rien sur la bombe à neutrons... sauf qu'elle a une mauvaise influence sur les fleurs et sur tout ce qui est vivant.

— Je parie que tu n'es pas plus au courant du mort qu'on a retrouvé dans le camion ?

— Il était déjà mort quand on est arrivés sur place.

Remo tenta sa chance.

— À d'autres ! Nous avons la preuve qu'il était dans le CACA !

— Ça, ça m'étonnerait, tu vois ! Il était si propre que c'en était obscène. La boue est notre sang ! Notre sang, c'est la boue ! psalmodia-t-il.

Remo et Chiun échangèrent des regards stupéfaits.

— Ma méthode est meilleure, suggéra le Maître de Sinanju.

— Je vous en prie, Petit Père, à vous l'honneur, fit Remo en s'écartant.

— Ce serait un plaisir de faire suinter la vérité d'un tel spécimen, déclara Chiun avec gravité. Mais il ne connaît pas les réponses à nos questions.

C'est alors que les terribles ongles effilés se refermèrent sur le cou de poulet de Foirade. Le Crasseux n'avait pas fini de vider ses poumons dans un hurlement d'effroi que l'hélicoptère écarlate

descendait vers eux, balayant le sable en tourbillons.

— Bon, voilà autre chose maintenant ! fit Remo en se protégeant la bouche et le nez de son avant-bras.

Il plissa les yeux.

— Remo ! lança Chiun en essayant de couvrir le vacarme du rotor, attrape cet homme sale ! Il se dirige vers toi !

— L'attraper ? Je croyais que c'était vous qui l'aviez.

— C'était le cas... jusqu'à ce que cette tornade de sable s'abatte sur ma pauvre tête, hurla Chiun d'une voix aiguë.

— Eh bien, bravo ! grommela Remo.

Les paupières closes, il battit l'air de ses bras mais en vain. Puis le bruit du rotor cessa. Lorsque le sable cessa de pleuvoir sur sa figure toute plissée, Remo finit par ouvrir les yeux. Ils flamboyaient d'une colère noire.

L'hélicoptère avait atterri. Le Maître de Sinanju époussetait négligemment les grains de sable qu'il avait récoltés dans les plis de son kimono. Le Crasseux leur avait échappé.

— Génial ! Vous l'avez perdu ! fit Remo en regardant alentour, en vain.

— C'est lui qu'il faut blâmer, répliqua Chiun en désignant l'homme imposant qui descendait de l'appareil.

— Merci, je n'y manquerai pas, répondit son élève en s'avançant vers l'hélicoptère.

Il reconnut le sourire carnassier et la chevalière au diamant rose.

— Que se passe-t-il ici ? aboya Connors Swindell.

— Je viens de refermer le chapitre « Côte Ouest » de l'histoire du CACA.

— Félicitations ! commenta Swindell, admiratif, en enjambant un corps qui gémissait. Au fait, on se connaît, non ?

— Vous m'avez donné un préservatif, là-bas, à La Plomo.

Swindell devint radieux :

— Vous l'avez déjà utilisé ?

— Non.

— Prenez-en un autre. Faut jamais être à court de capote.

Croisant les bras avec colère, Remo ignore l'emballage qu'on lui tendait. Le Maître de Sinanju se glissa derrière Swindell. Son kimono

sombre le rendait invisible dans l'obscurité, lui donnant l'apparence d'une tête dépourvue de corps qui flottait dans la nuit.

— Pourriez-vous me dire ce que vous faites ici ? demanda Remo.

— Ce que je fais ? s'irrita Swindell en écartant les bras. Je viens protéger mon Condôme !

— Parce que tout ça, c'est à vous ?

— Vous n'en aviez jamais entendu parler ? Vous débarquez, ma parole ! Où étiez-vous ces temps derniers... en Mongolie extérieure ?

— Tout juste !

Ses paroles s'estompèrent sous le bruit de l'hélicoptère qui se mettait en route.

— C'est quoi, ce bordel ? aboya Swindell en se retournant. Stoppez-moi cet engin, vous entendez ?

Au lieu de répondre, le pilote décolla. Il avait le visage blafard. En plissant les yeux, Remo comprit pourquoi. Le Crasseux qui leur avait échappé s'était tapi derrière lui et pressait un clou contre sa pomme d'Adam.

— Ne regardez pas, c'est horrible : le CACA vient de rafler votre hélicoptère, annonça Remo d'un ton lugubre.

— Quoi ! hurla Swindell. Non, pas celui-là ! C'est le seul qui me reste !

Il se rua vers Remo et, d'une main frénétique, s'agrippa à son tee-shirt.

— Vous devez l'arrêter ! supplia-t-il. Il le faut !

— Et comment ? Je prends le premier lasso qui me tombe sous la main ?

— Je suis prêt à payer ce que vous voudrez ! s'époumona Swindell. Tout ce que vous voudrez ! C'est mon dernier appareil !

Le Maître de Sinanju mit son grain de sel :

— Qu'est-ce que vous offrez ?

Swindell fit volte-face, le visage ravagé. D'une voix implorante, il se mit à brailler :

— Je vous cède un lotissement, un condo gratuit ! Ça vous va ?

— Vendu ! fit Chiun en se penchant pour ramasser un morceau de ferraille plat.

Se redressant, il le soupesa puis le lança.

Tel un frisbee, le bout de métal fendit l'air et alla heurter le rotor arrière. Des morceaux d'hélice dégringolèrent. Destabilisé, l'hélicoptère se mit à tourner dans le sens inverse de celui des aiguilles d'une montre.

— Reculez ! s'écria Remo. Il va s'écraser.

Le pilote comprit aussitôt ce qui se passait. Il coupa le rotor principal. Les pales servirent de parachute et l'appareil atterrit de travers sur une dune. Une section du rotor se brisa et fit éclater la cabine qui, aussitôt, se colora de rouge. Puis ce fut le silence.

Remo, le premier, s'engouffra dans le cockpit où deux corps déchiquetés gisaient au milieu de débris des instruments de bord. C'est le Crasseux qui avait le plus écopé. Un éclat de pale avait sectionné son torse à l'oblique, du cou à la hanche. Ici et là, quelques doigts coupés, plus loin une main entière agrippée à un clou et coincée sous les pédales de direction...

— On dirait qu'il a essayé de se défendre, marmonna Remo, en remarquant les éclaboussures de sang et de crasse qui mouchetaient la cabine.

Même son sang était sale.

— C'est grave ? se renseigna Swindell à distance.

— Il va falloir que vous recrutiez un nouveau pilote, répondit Remo en criant.

— Merde ! Deux employés qui me lâchent dans la même journée ! Décidément je me prépare une belle décennie !

Remo sortit de l'épave.

— Comment ça ? fit-il, intrigué.

— J'ai perdu mon chauffeur, expliqua Swindell en lorgnant l'appareil endommagé. Il était à mon service depuis des années. Vous pensez que l'hélico va exploser ?

— Je ne crois pas, répondit Remo en regardant derrière lui.

Chiun examinait l'épave attentivement, reniflant ça et là comme un chat curieux.

— Qu'est-ce qu'il fait, votre copain ? s'enquit Swindell.

— Il est sans doute en train de compliquer les choses, maugréa Remo. Écoutez, j'ai quelques questions à vous poser.

Et il lui tendit une carte l'annonçant comme Remo Goolsby de la CIA.

— Les agents de la CIA ont des cartes de visite ? s'étonna Swindell

en la lui rendant.

— Moi oui. J'enquête sur la catastrophe de La Plomo. Que faisiez-vous là-bas ?

— De la prospection. Vous savez, ce genre de sinistre déclenche toujours une avalanche de transactions ; les gens vendent à tour de bras. Je suis dans l'immobilier, vous n'avez pas eu ma carte ?

— Gardez-la. Pour en revenir à La Plomo, nous suspectons le CACA d'être à l'origine de l'attaque au gaz toxique.

— Figurez-vous que je pensais la même chose, fit Swindell dans un large sourire. Les grands esprits se rencontrent !

— Nous le soupçonnons également d'avoir volé la bombe à neutrons que cette fille avait apportée. Cette bombe doit donc se trouver dans les parages.

— Merde ! sursauta Swindell. Va falloir qu'on évacue, alors ?

— Faudrait peut-être commencer par là. Vous pouvez me faire pénétrer dans ce truc ?

— Ce truc ? grimaça Swindell, mon cher, c'est un condôme. Et vous et votre petit copain chinois, vous êtes les heureux propriétaires d'une parcelle de l'une de nos plus prestigieuses résidences. Puisque je vous dois une fière chandelle et tout ça...

Remo fronça les sourcils :

— Mais l'hélico est détruit ?

— Vous avez eu le mérite d'essayer, c'est déjà ça.

Swindell posa son gros bras sur les épaules de Remo et l'éloigna de l'appareil.

— Pour vous prouver que je ne vous en veux pas, je vous laisse le choix d'une parcelle au rez-de-chaussée.

Remo considéra le condôme sans comprendre :

— En clair, ça signifie le haut ou le bas de l'immeuble ?

— Le bas. Je n'arrive pas encore à m'adapter à cette nouvelle donne architecturale.

Swindell se tourna vers Chiun, toujours en train d'inspecter l'hélicoptère.

— Et si je vous laissais, vous et votre ami, fouiller le condôme ? Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? Et si vous n'y retrouvez pas votre petite bombe égarée, nous pourrions envisager d'installer un appartement-témoin. Ça vous permettrait peut-être de parler à vos

relations de cette occasion unique pour elles de profiter des conceptions révolutionnaires de ce nouvel art de vivre, digne du XXI^e siècle.

Remo se tourna vers Chiun :

— Venez, Petit Père. Si la bombe se trouve quelque part, ça ne peut être que sous le dôme.

Le Maître de Sinanju reniflait quelque chose.

— Chiun, vous m’entendez ? s’exaspéra Remo.

— Je l’ai trouvée !

Swindell saisit Remo par le bras :

— Venez vite ! Cette bombe peut exploser d’un moment à l’autre !

— Vous avez trouvé quoi ? demanda Remo en se dégageant.

— La bombe neutrale, répondit Chiun.

— Comment ! s’écria son élève et il le rejoignit en un éclair, laissant Swindell les bras ballants.

Le Maître de Sinanju fit glisser ses ongles dans une fissure de la queue de l’appareil. Une trappe tomba. Puis la bombe à neutrons surgit de cette cavité sombre. *Pof !* Elle s’écrasa dans le sable, tel un trophée d’argent.

— Dieu du ciel ! gémit Swindell, en sautillant sur place. Éloignez-vous, ça risque de sauter !

— Pas de problème, assura Remo en effleurant l’engin électronique. Détendez-vous, voyons !

Mais Con Swindell continuait à piétiner autour de lui à pas comptés, comme si ses chaussures étaient subitement devenues trop petites pour lui.

— Mais c’est épouvantable ! Mais c’est abominable ! Mais je ne veux pas être irradié ! Mais faites quelque chose !

— Vous allez vous calmer ? intima Remo. Elle n’est pas armée. Je sais comment ça marche. Il n’y a pas de risque nucléaire tant que toutes les charges d’explosifs ne sont pas en place.

Et Remo commença à retirer les charges de plastic par leurs poignées. Swindell piaffait d’angoisse :

— Qu’est-ce que vous faites ? Vous êtes complètement fou ? Laissez faire les spécialistes ! On ferait mieux de déguerpir !

— Du calme, merde ! tonna Remo. Il n’y a aucun danger, je vous dis.

Lorsqu'il eut réduit l'engin à une carcasse d'anneaux soudés, Remo s'attaqua à la structure, mais il laissa le vibreur d'oxyde de béryllium, ne sachant pas trop ce qui arriverait s'il y touchait.

— Voilà le boulot, fit-il en reculant et se frottant les mains. C'est fini ! Le mystère est résolu. Le CACA est dans la merde maintenant que leur bombe est neutralisée !

Con Swindell se détendit enfin et cessa de marcher de long en large.

— C'est la meilleure nouvelle, de la décennie, soupira-t-il joyeusement.

— Beau travail ! Comment avez-vous deviné qu'elle se trouvait dans l'hélicoptère, Petit Père ? demanda Remo.

— J'ai reniflé l'odeur des explosifs, répondit le Maître de Sinanju en lorgnant Swindell.

— Vous avez un flair du tonnerre.

— J'ai un excellent jugement.

— Donc vous reconnaissez que les Crasseux sont derrière toute cette histoire depuis le début ? suggéra Remo, hilare.

— Non ! fit Chiun en lui tournant le dos et, s'adressant à Swindell, il jeta d'un ton sec, je crois que j'ai bien mérité ma récompense à présent. Montrez-la-moi. Il se peut que je l'occupe bientôt.

Lançant un regard glacial à Remo, il se dirigea, de sa démarche aérienne, vers le condôme.

— Nous avons eu une petite prise de bec, expliqua Remo à l'adresse de Swindell. Il ne faut pas le prendre au sérieux.

— Je prends tout acheteur potentiel au sérieux, fit l'autre en s'épongeant le front. Surtout lorsqu'il parvient à faire tomber un hélicoptère avec un petit bout de ferraille.

CHAPITRE XVI

Le grand sas s'ouvrit aussi facilement qu'une porte de réfrigérateur et tous les ouvriers s'échappèrent comme des furies. Comme il ne subsistait plus un seul Crasseux en vie, l'équipe se défoula sur les scorpions.

— Comment avez-vous fait ? s'étonna Swindell en escortant Remo et Chiun, tandis qu'ils franchissaient l'épaisse voûte.

— Autrefois, je défonçais les coffres-forts pour le compte de la CIA, répondit Remo, narquois.

— Mais vous n'avez utilisé que vos mains.

— Il fallait bien. J'ai oublié ma trousse à outils en Mongolie. Bon... et maintenant où se trouve le téléphone.

Ils dénichèrent un appareil à touches dans le pigeonnier construit en terrasse. Swindell leur fit fièrement les honneurs de son luxueux bureau, mais sa mine se décomposa lorsqu'il vit Remo se diriger vers le téléphone sans un mot de commentaire sur la décoration.

Nullement découragé, Swindell s'adressa à Chiun :

— Je pense sincèrement que n'importe qui serait fier de vivre dans une baraque pareille, pas vous ?

— Sans doute, murmura Chiun, les yeux plissés à l'extrême.

Swindell n'appréciait pas trop la façon dont ce petit Asiatique le lorgnait. Il avait l'impression fort désagréable, lui qui se vantait pourtant d'être transparent comme le courant d'une onde claire, d'être percé à jour.

— Vous changerez de refrain quand vous verrez l'une des charmantes garçonnières que j'ai spécialement choisie pour vous.

— Allons dans une autre pièce, voulez-vous.

— Pourquoi ?

— Mon fils doit procéder à un appel secret.

— Oh, j'y suis. La CIA. Venez, je vais vous montrer la cuisine. Elle dispose de tout le confort moderne.

— Vous avez pensé à y installer un crachoir ? Dans ce pays, il semble que ce soit un luxe rare, d'après ce que j'ai pu constater.

— Non, mais il y a un four à micro-ondes.

— Le four à micro-ondes ne convient pas du tout à la cuisson du riz.

Éberlué, Swindell battit des paupières.

Une fois seul, Remo composa le numéro de Harold W. Smith.

— Mission accomplie, Smitty.

— Vous avez localisé la bombe à neutrons ?

— Localisée et disloquée, répondit Remo avec fierté. Elle est en pièces détachées. Dois-je vous les rapporter ?

— Oui, je ne veux pas qu'on laisse traîner des matériaux nucléaires. Où êtes-vous, Remo ?

— Dans le condôme du désert californien. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui. Il s'agit d'un nouveau concept de lotissements en copropriété dont un prototype est actuellement en construction. Je doute que cela attire beaucoup de clients.

— En attendant, ça a attiré l'attention du CACA. Une bande de Crasseux a essayé de le faire sauter, mais nous les avons arrêtés. Seulement on a maintenant une pile de cadavres sur les bras, Smitty.

— Je vous couvre comme d'habitude, répliqua Smith, d'une voix qui signifiait que les morts n'étaient guère plus encombrants que des bouteilles de soda vides. Avez-vous des preuves établissant la responsabilité du CACA dans l'incident de La Plomo ?

— Ben non, mais nous les avons pris la main dans le sac.

Tout en parlant, les yeux de Remo s'attardèrent sur les photos dont étaient tapissés les murs. Il reconnut plusieurs sénateurs et autres célébrités accompagnant Swindell lors de l'inauguration de chantiers. Un cliché attira soudain son attention. L'homme qui se tenait coude à coude avec Swindell lui parut familier mais Remo n'aurait su dire où il l'avait vu. L'individu arborait une sorte d'uniforme.

— On ne peut guère qualifier cela de preuve, fit observer Smith. Le FBI a déterminé que le lewisite provenait des stocks de l'armée.

— Ça collerait avec l'hypothèse de Chiun ; il est persuadé que l'homme découvert dans le Missouri était un militaire. Je persiste à penser qu'il s'agissait d'un membre du CACA.

— Nous ne tarderons pas à le savoir. Le FBI est en train de procéder à son identification. Ce détail n'a pas de lien avec le reste, c'est ce qui me chagrine.

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Des aveux signés ? Je

regrette, Smitty, je ne suis qu'un assassin, pas l'inspecteur Colombo.

Smith soupira.

— Très bien. Rentrez à Folcroft.

— Il faut d'abord qu'on fasse le tour du propriétaire.

— Le tour de quoi ?

— Le promoteur nous offre un condo en remerciement de nos bons et loyaux services.

— Il faut refuser, Remo, décréta Smith d'un ton aigre.

— Et pourquoi ? Au moins, là-dedans, les murs ne seront pas truffés de micros, répliqua Remo, railleur. Ce n'est pas comme dans certaines maisons que je connais du côté de Rye...

Comme il lui avait cloué le bec, Remo raccrocha en concluant :

— Vous devriez méditer là-dessus, Smitty.

Remo retrouva le Maître de Sinanju dans la salle de bains. Il examinait les installations décrites par Swindell.

— Vous voyez ce petit bidule ? déclarait ce dernier en désignant une pomme de douche en inox rutilant.

— Oui. À l'évidence, il s'agit d'un bidule, acquiesça Chiun le plus sérieusement du monde.

— Vous l'orientez à votre guise – ce qui règle le débit du jet – et vous obtenez le massage à l'eau que vous souhaitez : vibrant, soutenu ou tonifiant...

— Si nous faisons un tour rapide avant de repartir ? suggéra Remo.

— Votre ami n'est pas un client facile, marmonna Swindell en les menant à l'ascenseur.

Celui-ci les transporta dans les niveaux inférieurs de la tour condôme. À mesure qu'ils descendaient, l'air fraîchit et se chargea d'humidité ; il faisait carrément froid quand ils abordèrent les derniers étages de sous-sol et une odeur fade d'eau croupie empestait l'atmosphère.

— La climatisation a dû foirer, remarqua Remo. On doit attraper la crève à respirer dans un trou pareil !

— Si vous voulez bénéficier de ce cadre somptueux et connaître les joies d'une existence de pionnier dans le désert, il va falloir vous adapter, trança Swindell.

— Qu'en pensez-vous, Chiun ?

Le Maître de Sinanju ne répondit pas tout de suite. Remo se demanda s'il lui faisait de nouveau la tête. Mais il observa le visage de son mentor. Il paraissait mal à l'aise, le regard un peu étrange.

L'ascenseur s'arrêta et les portes coulissantes s'ouvrirent. Swindell descendit de la cabine. Ses pieds pataugeaient dans l'eau à chaque pas.

Remo lorgna le couloir avec méfiance, Swindell, un sourire penaud aux lèvres, l'attendait en piétinant dans un centimètre d'eau froide.

— On a renversé quelque chose ? s'enquit Remo tandis que Chiun reniflait l'atmosphère d'un air inquiet.

— Ces saboteurs de Crasseux ! s'indigna Swindell. Ne vous inquiétez pas. Nous allons pomper tout ça avant que vous preniez possession des lieux. C'est juste un peu d'eau.

Sur la pointe des pieds, Remo s'avança dans le couloir.

— Vous venez, Petit Père ?

Le visage du Maître de Sinanju arborait la blancheur d'un linceul. Remo sentit son sang se glacer dans les veines.

— Chiun ! Quelque chose ne va pas ?

— Remo, nous devons quitter ce lieu d'épouvante, grinça la voix suraiguë de son mentor.

— D'épouvante ? répétèrent Swindell et Remo à l'unisson.

— C'est un lieu de mort, psalmodia Chiun. La mort et les ténèbres, je refuse d'y pénétrer.

— C'est pas un peu de flotte qui va vous arrêter, tout de même ! protesta Swindell.

— Remo, nous devons nous en aller. Sur-le-champ !

Ce fut la lueur d'effroi dans les yeux noisette de son maître qui décida Remo. Il bouscula Swindell dans l'ascenseur et appuya aussitôt sur le bouton pour regagner la surface.

— Si vous n'en voulez pas, parlez-en au moins à vos amis, balbutia le promoteur, le moral à zéro. Soyez sympa, quoi...

Une fois en surface, le Maître de Sinanju se rua dans le désert, comme s'il craignait d'être littéralement englouti par le condôme.

— Quel mouche l'a piqué ? marmonna Swindell. Il fait de la claustrophobie ou quoi ?

— Aucune idée, répondit Remo, soucieux.

Il rattrapa Chiun :

— Dites-moi ce qui cloche, Petit Père ?

Le Maître de Sinanju ralentit l'allure. Sans s'arrêter, il marcha tout droit vers la voiture de location. Ses mains tremblaient de façon imperceptible.

— J'ai senti la mort, prononça-t-il d'une voix caverneuse. Une longue mort, ténébreuse et moite. Plus lugubre que le Grand Vide d'où nous venons et où nous retournerons.

— Je ne vous ai jamais entendu en parler de cette façon-là. Comme si elle vous effrayait.

— Une mort propre ne m'effraie pas. Une mort authentique et correcte s'avère parfois la bienvenue. Pas celle qui m'attend là-dessous dans cet horrible endroit enseveli.

Remo haussa un sourcil.

— Elle vous attend ?

— Viens. Emmène-moi loin d'ici, si tu attaches encore quelques valeurs aux dons que je t'ai transmis.

— Bien sûr, Petit Père, répondit Remo avec bienveillance. Laissez-moi le temps de récupérer les restes de la bombe.

Le visage ridé de Chiun grimaçait d'épouvante.

— Fais ce que tu dois, mais ne perds pas une minute !

Remo fila vers l'épave de l'hélicoptère. Délaissant les anneaux déchiquetés, il fourra le vibreur à l'oxyde de béryllium sous son bras.

Il courut avec une telle hâte qu'il en laissa des empreintes dans le sable. Pour une fois, le Maître de Sinanju se dispensa de le tancer pour sa négligence.

Ils démarrèrent dans un silence tendu.

CHAPITRE XVII

— J'espérais ne pas avoir à prononcer ces paroles, mon fils, déclara Chiun d'une voix caverneuse. Mais le temps presse.

Ils étaient assis en tailleur sur des tatamis, dans leur appartement de Rye, dans l'État de New York, méditant tous deux sur le soleil levant.

— Le temps presse ? répéta Remo en fronçant les sourcils.

— Je suis très vieux. Dans mon pays, la Corée, les hommes ont coutume de ne plus fêter le jour de leur naissance dès lors qu'ils atteignent soixante ans. Ainsi, jusqu'à leur mort, ils restent éternellement sexagénaires. Mais c'est différent pour un Maître de Sinanju. Il célèbre sa soixantième année et les suivantes, jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge illustre de quatre-vingts ans.

— Mais quand êtes-vous né au juste ? s'enquit subitement Remo. Je sais que vous êtes un Lion. Ça tombe en juin ou en juillet, non ? De toute façon, ce n'est pas avant deux ou trois mois...

— Au-delà de quatre-vingts ans, poursuivit Chiun, glacial, un Maître de Sinanju ne fête plus les ans qui passent jusqu'à ce qu'il atteigne un certain jalon dans son existence. Tu dois te demander pourquoi je t'ignorais ces derniers temps ?

— Oui, en effet, ça m'a traversé l'esprit, répliqua Remo, amer.

— Je nourrissais l'espoir que tu parviennes de toi-même à cette connaissance.

— Qu'attendez-vous pour me faire un procès ?

Le petit nez de Chiun se plissa avec dédain.

« Laissons-le faire, se dit Remo en soupirant, à bon chat bon rat. »

Et Chiun continua de sa voix basse et tremblotante, comme chaque fois qu'il relatait les légendes de Sinanju.

— Un jour, le Maître Songjong, qui était encore jeune... c'est-à-dire qu'il n'avait que soixante ans...

— Réellement soixante ans ou un peu plus ?

— Réellement soixante ans ! Je disais donc... le Maître Vimou, qui lui avait tout enseigné, se vit confier une mission en Égypte. Oh, une affaire de moindre importance. Un petit prince, prétendant au trône du pharaon, qui n'avait pas la patience d'attendre. Aussi cherchait-il à

faire assassiner celui qui se trouvait devant lui dans l'ordre d'accession au trône.

— Une histoire vieille comme le monde, observa Remo.

— Avec la conclusion habituelle. Lorsque Vimu apprit la nouvelle, il convoqua Songjong et lui dit : « Puisque aujourd'hui Sinanju s'offre le luxe de posséder deux maîtres à son service, l'un d'entre eux doit se rendre en Égypte, tandis que l'autre veillera sur l'or amassé dans le passé. Que préfères-tu, mon fils ? » Et Maître Songjong médita sur la question. Ou songea plutôt à une vierge coréenne appelée Nari, dont il était fort épris et qu'il brûlait de prendre pour épouse depuis l'âge de cinquante ans.

— Le démon de midi, hein ?

— Voici donc ce qu'il répondit à Vimu : « ô Maître, vous approchez de l'âge vénérable. La tâche qui nous incombe en Égypte est modeste mais la garde de notre village requiert une responsabilité plus grande qui reposera bientôt sur mes épaules. Je demeure donc ici, afin de parfaire mes compétences de gardien. » Vimu hocha gravement la tête, bien qu'il ne s'attendît pas à une telle réponse. La mission l'éloignerait de son village ancestral et il ne rentrerait qu'après son anniversaire. Vimu était déçu car Songjong n'ignorait pas cet état de fait, mais il se plia à la décision de ce dernier. Car Vimu désirait éprouver la compétence de son élève.

La voix de Chiun prit des accents funèbres.

— Le cœur blessé, Vimu s'aventura dans les sables d'Égypte et régla évidemment son compte au petit prince. Mais il ne survécut pas au long voyage du retour dans le désert ténébreux. Il mourut d'une soif dévorante, la peau dure comme du fer.

Chiun leva un doigt à l'ongle d'ivoire et ajouta :

— À un jour de son centième anniversaire.

— Attendez une minute, vous avez bien dit cent ? Mais c'est l'âge vénérable !

Chiun hocha la tête avec gravité.

Remo pointa un doigt dans la direction de la poitrine creuse de Chiun.

— Vous... vous avez cent ans !

Chiun secoua sa tête âgée.

— J'ai vécu mon quatre-vingt-dix-neuvième été, l'an dernier. Cette année, si je vis assez longtemps, j'atteindrai l'âge vénérable que tous les maîtres s'efforcent d'atteindre, car cela signifie qu'ils ont accompli

leur mission dans l'existence. Depuis l'époque de Vimou et de Songjong, il a été décrété qu'en célébrant son centième anniversaire, un Maître de Sinanju pourra se retirer s'il le désire.

— Vous comptez prendre votre retraite ?

— Non, ignorant. Je te confie cela pour deux raisons. La première, c'est que tu sembles à l'évidence trop aveugle pour découvrir la vérité par toi-même, comme je l'avais espéré. Et il y a de lourdes formalités dont tu vas devoir t'occuper.

— Et la seconde ?

Chiun se leva. Son visage avait l'aspect délavé d'une pierre battue par cent années de pluie et de vent. Ses yeux étaient sombres et tristes.

— La seconde raison, c'est que je ne crois pas que je parviendrai à l'âge vénérable.

À ces mots, le Maître de Sinanju virevolta et regagna sa chambre. La porte se ferma sans un bruit. Remo la fixa un long moment en silence. Ce fut comme s'il prenait conscience pour la première fois de la fragilité de son mentor.

— Il a cent ans, murmura-t-il. J'en reviens pas...

C'était une douce journée printanière, mais il sentit un vent glacial souffler dans la pièce et un frisson parcourut la peau nue de ses avant-bras.

CHAPITRE XVIII

La décennie de Connors Swindell allait de mal en pis.

C'était le lendemain matin. En le voyant arriver plus morose que jamais, sa secrétaire se piqua accidentellement avec l'aiguille qu'elle tenait.

— Aïe ! fit-elle en suçant son pouce.

Elle jeta l'aiguille et balança le préservatif taché de sang dans la corbeille à papiers.

— Il est foutu, celui-là, ajouta-t-elle.

— C'est exactement ce que je veux, répliqua Connors avec rage. Récupère-le !

Malgré elle, Connie Payne repêcha le préservatif dans la corbeille puis, humectant un Kleenex du bout de la langue, elle nettoya le sang. Elle leva ensuite l'objet à la lumière, pour s'assurer qu'elle avait bien perforé le latex et le glissa dans un mécanisme qui ressemblait à une poinçonneuse high-tech. Elle baissa le levier, le mécanisme siffla et recracha le préservatif dans son emballage d'aluminium sur lequel était imprimé : Connors Swindell, La Préservatrice. Elle le scotcha au verso d'une carte de visite, laquelle alla rejoindre une pile qui grossissait de jour en jour.

En déballant un autre préservatif de son conditionnement d'origine, Connie leva les yeux sur son employeur.

— Con chéri, je pourrai continuer à faire ça pendant des lustres, gémit-elle.

— Tu es payée pour ce travail, rétorqua Swindell en enlevant sa veste pour la pendre sur une patère. Et autant que tu t'occupes, pendant que t'es assise sur ton joli petit cul. Nous ne roulons plus sur l'or comme au bon vieux temps, tu sais.

— Et toutes ces maisons dans le Missouri que tu devais acheter, Con chéri ? On peut faire patienter les créanciers ?

— Combien de fois dois-je te le répéter ? Pas de « Con chéri » au boulot, ça ne fait pas pro. Au lit, tant que tu veux.

— Navrée, monsieur Swindell, rectifia Connie d'un ton glacial, tout en scotchant un autre préservatif emballé sur une nouvelle carte de visite. Il va falloir du temps pour relancer un baby-boom, ajouta-t-elle en faisant la moue. D'ici là, je serai une vieille dame toute décatie.

— Tu auras toujours un coin dans mon cœur, tu sais bien, répondit Swindell, l'air absent, tout en parcourant le courrier empilé sur le bureau. Rien de spécial ? s'enquit-il.

— Celle du dessus, c'est encore un procès en paternité.

Swindell jeta l'enveloppe dans la corbeille.

— Il faut payer l'électricité et le téléphone.

— Et alors, fais deux chèques.

— Nous n'avons plus un sou en caisse, Con.

— Fais-les quand même. Il suffit que tu glisses le chèque des Télécom dans l'enveloppe de la Compagnie électrique et vice versa. Ça devrait nous faire gagner trois semaines.

— Oh, Con chéri. Tu es un génie ! s'extasia Connie.

— Si je suis aussi doué que tu le prétends, comment se fait-il que j'aie autant de dettes ?

— Peut-être que tu devrais davantage surveiller ton horoscope. Je te l'ai toujours dit.

Swindell bougonna. Il flanqua le reste du courrier au panier et ajouta avec lassitude :

— Taggart a appelé ?

— Non, pas encore.

— Si on me demande, je suis dans mon bureau. Mais je suis absent pour les représentants, les avocats et les créanciers.

La porte claqua et Constance Payne poursuivit sa tâche rébarbative. Pourtant, chaque fois qu'elle croisait un nouveau-né dans un landau, elle se sentait toute fière. Qui sait combien de nourrissons devaient la vie à la campagne de promotion immobilière la plus brillante de tous les temps ?

Dans son bureau, Swindell décrocha le téléphone qui venait de sonner.

— M. Taggart sur la une, minauda la voix de Connie.

— Passe-le-moi... Allô, Taggart ? Il était temps !

— Je n'apprécie pas votre ton, répondit une voix qui évoquait celle de Humphrey Bogart au fond d'un puits à sec.

— Désolé, je traverse une mauvaise décennie. Je vous ai appelé hier, parce que j'ai une nouvelle mission pour vous.

— Ah ouais ?

— Le truc de La Plomo s'annonce bien. Comme prévu, je vais rafler les plus belles baraques – celles qui tiennent encore debout – pour une bouchée de pain.

— N'oubliez pas que j'ai droit au premier choix.

— Ravi que vous en parliez, susurra Swindell dans le combiné. J'en ai vu une de style colonial français que vous allez adorer.

— N'oubliez pas mon appart au condôme. Vous me le faites visiter quand ?

— Bientôt, bientôt. Dès qu'on aura pompé...

— Pompé ?

— Je veux dire... dès qu'on aura fini. Maintenant, écoutez, Taggert. Vous pouvez me dénicher n'importe quoi, hein ?

— Je vous ai bien trouvé du gaz toxique.

— Exact. Écoutez. J'ai eu une sorte de contretemps. J'ai perdu quelque chose de grande valeur pour moi.

— Décrivez-moi l'objet.

— Voilà qui est parlé comme un vrai détective. Ce que vous êtes d'ailleurs, s'enthousiasma Swindell. Mais l'objet que j'ai en tête a été endommagé. Je ne peux plus m'en servir, alors il m'en faudrait un autre.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une bombe à neutrons...

— Vous êtes cinglé ? Qu'est-ce que vous voulez faire avec une bombe à neutrons ? J'ai eu de la veine de trouver le gaz mais, pour ce genre d'engin, voyez un confrère, ce n'est pas de mon ressort.

— Sans doute, mais il suffit de retrouver la fille qui l'a fabriquée. Une espèce de hippie du nom de Sky Bluel. La bombe avait atterri chez moi mais la CIA me l'a piquée.

— La CIA ! explosa Taggert. Nom de Dieu, Swindell, et si on est sur écoute ? On est bon pour le pénitencier d'Atlanta !

— Aucun risque. La CIA a mis ça sur le dos du CACA. Ces imbéciles de Crasseux ont eu le malheur de se trouver le même jour en même temps que moi à deux endroits où il ne fallait pas, comme s'ils me suivaient.

Et Swindell lui relata l'épisode de l'hélicoptère.

— Vous avez de la chance d'être encore vivant.

Le promoteur examina le diamant rose qu'il portait à un doigt et

souffla dessus.

— Je ne risquais rien. La bombe n'avait pas de noyau nucléaire.

— À quoi pouvait-elle servir alors ?

— Justement, c'est pour ça que je vous ai appelé hier. Je voulais que vous fauchiez un noyau. En fait, il suffit de kidnapper la fille et je lui ferai construire une nouvelle bombe. Ce sera mieux que du gaz empoisonné.

— Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— J'ai très envie de la balancer sur cette bande de salopards imbibés de coke et pleins aux as de la banlieue chic d'Orlando. Après, je fais comme à La Plomo : je rachète tout le secteur aux héritiers pour une bouchée de pain. Ensuite, je rebaptiserais l'endroit Swindellburgh. Pas mal, hein ?

— Bof, c'est vos petites combines habituelles, fit Taggert sans s'émouvoir. Et moi dans tout ça ?

— J'ai un parc industriel dans je New Jersey, sur les rives de l'Hudson, répondit Swindell en songeant à une propriété qu'il avait acquise en pleine gloire sans savoir que le sol était pollué. Je vous l'offre et vous en faites ce que vous voulez.

— Ça me paraît correct. Bon, où je vais pouvoir trouver la fille ?

— Elle a fait la une du journal TV hier soir.

— Pigé. Une dernière question...

Swindell esquissa un sourire. De sa main libre, il sortit un stylo Waterman de sa poche.

— Vous allez me demander des détails sur feu Horace Feeley ? suggéra-t-il d'un ton suave.

— Il est mort ?

— Il m'a aidé pour la bombe, tout comme il m'a aidé, pour acheter le gaz mortel. Tout le monde ne peut pas en dire autant d'ailleurs, si vous voyez ce que je veux dire...

— Vous m'avez engagé pour trouver le gaz, pas pour l'acheter.

Swindell ôta le capuchon du stylo. Au lieu d'une plume il dévoila une aiguille creuse et étincelante. Et dans le réservoir transparent, un liquide jaune mortel.

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, il voulait me faire chanter, alors je l'ai fait taire avec une petite giclée de gaz dans les narines. Il m'a suffi de bricoler un stylo à pompe. Cela répond-il à votre question ?

— Tout à fait.

CHAPITRE XIX

Assis dans un bar de New York, Calvin Taggert fut l'un des premiers à voir la bande annonce du magazine *Vingt-Quatre Heures sur Vingt-Quatre*. Incapable de localiser Sky Bluel, Taggert avait branché la ligne de ses parents sur table d'écoute. D'après les deux appels que la fille leur avait passés, il en avait déduit qu'elle devait se trouver quelque part dans Manhattan.

— Il y a un Bon Dieu sur terre, souffla le privé en achevant son whisky, tandis que l'image de Don Cooder disparaissait de la TV du bar.

Il laissa un généreux pourboire et fila dans la rue pour héler un taxi.



Après sa seconde visite chez l'urologue, Barry Kranish, tout en sirotant un cocktail de jus de jagua, assista aussi à la diffusion du spot. Le médecin, en lui assurant qu'aucun *candiru* ne menaçait sa vésicule biliaire, lui avait prescrit deux Valium et un mois de repos.

— Je n'utilise que des antidépresseurs naturels, avait protesté Kranish en sortant en trombe de son cabinet.

Il avait acheté quinze litres de glace au chocolat en rentrant chez lui. Allongé devant sa TV, l'avocat se demandait pourquoi son état ne s'améliorait pas. D'ordinaire, le chocolat faisait des miracles chez lui. Peut-être que la glace était bourrée de produits chimiques. Il se ragaillardit en voyant Don Cooder apparaître sur l'écran. Kranish l'appréciait de longue date, surtout depuis qu'il l'avait aidé à sauver les baleines à bosses. Même si il était devenu complètement niais à force de vouloir jouer les branchés, ce qu'il n'était pas.

— Une bombe à neutrons ? coassa-t-il, estomaqué, lorsque la bande annonce du magazine télévisé s'acheva.

Et il se remémora les événements des cinq derniers jours. L'attaque de ces deux gars qui avaient essayé d'infiltrer l'organisation était sûrement commanditée par le gouvernement. L'Asiatique ne correspondait peut-être pas au look « pro-nucléaire », mais le maigre au tee-shirt sûrement.

Cette aventure l'avait terriblement perturbé, mais lorsque les agents du FBI s'étaient pointés plus tard à sa porte, ruisselants de fiente de pigeons, pour l'interroger au sujet de la manifestation du CACA sur le chantier de Swindell, Kranish avait vu rouge.

— Le secret professionnel m'interdit de vous donner connaissance de telle ou telle manifestation organisée à l'appel du CACA, s'était-il indigné. Dites-moi seulement où je dois aller pour les faire sortir sous caution.

— À la morgue, lui avait-on répondu.

Et Barry Kranish avait soudain pris conscience qu'il était un général sans armée, ses éco-guerriers ayant péri en défendant la noble cause du scorpion du désert.

En quittant la morgue, Kranish avait regagné le QG du CACA, fermement décidé à venger ses frères d'armes. Le hic, c'est qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait. Il n'était pas un homme de terrain. La gestion des finances du club lui correspondait davantage.

Mais après la diffusion de la bande annonce de *Vingt-Quatre Heures sur Vingt-Quatre*, un plan commença à germer dans son esprit. Kranish connaissait tout des ravages de la bombe à neutrons. Forcément, il avait voté Carter. Deux fois. Il bondit hors du lit et sauta dans son jean, abandonnant sur ses draps dix litres de glace au chocolat complètement fondus.



Le Dr Harold W. Smith fronça les sourcils devant sa console d'ordinateur. Voilà cinq jours que Remo et Chiun étaient rentrés de Californie, avec le vibreur à l'oxyde de béryllium dans leurs bagages. Quant à l'enquête du FBI, elle progressait lentement.

Le rapport officiel d'autopsie venait d'arriver. Selon l'équipe de légistes du FBI, l'individu toujours non identifié avait succombé à une faible dose de lewisite – le même gaz toxique que celui qui avait décimé toute la population de La Plomo. Toutefois la mort aurait eu lieu plusieurs semaines après la catastrophe de La Plomo. Le jour même où Remo avait découvert le corps, en fait.

Cette anomalie dérangeait Smith. Cela signifiait que les artisans du massacre de La Plomo n'avaient pas épuisé leur stock de gaz. Pourquoi, dans ce cas, les écolo-terroristes s'étaient-ils donnés autant de mal pour se procurer une bombe à neutrons ? Et pourquoi

l'avaient-ils transportée sur le chantier du condôme ?

La sonnerie du téléphone l'arracha à ses pensées.

— Smitty, déclara Remo, je crois que vous avons des problèmes.

— De quel ordre ? demanda Smith.

— Je suis en train de regarder la télé. Écoutez ce qu'ils racontent...

Dans le combiné, Smith entendit la voix métallique de Don Cooder jacassant sur une bombe à neutrons activée.

— De quoi s'agit-il exactement, Remo ?

— Vous vous souvenez de Sky Bluel ?

— Bien sûr. Le FBI la suit à la trace depuis une semaine.

— Ils devraient davantage regarder la télé. Elle passe ce soir dans le magazine *Vingt-Quatre Heures sur Vingt-Quatre*, pour montrer son nouveau joujou. Elle en a fabriqué une autre, Smitty.

— Ce n'est pas très grave, Remo. La dernière en date n'avait pas de noyau atomique.

— D'après Cooder, celle-ci en possède un et il a l'intention de l'exhiber ce soir en direct. Il paraît que ce type est capable de tout pour récupérer des points d'audimat. Il peut aussi bien la faire sauter...

— Absurde ! Enfin, écoutez, pour le bien de la nation, faites en sorte que Sky Bluel ne passe pas dans l'émission de ce soir.

— Je m'en charge, assura Remo. Moi qui croyais cette mission terminée... J'espère que Swindell ne va pas encore resurgir.

— Connors Swindell ? Qu'est-ce qu'il vient faire dans cette histoire ?

— Eh bien, il se trouvait à La Plomo et sur le chantier. Vous vous souvenez ? Je vous avais parlé d'un vendeur de préservatifs qui parlait comme un promoteur immobilier.

— Sans doute, mais vous n'aviez pas mentionné son nom.

— J'avais perdu mes fiches signalétiques, fit Remo, acide.

— Que faisait Swindell à La Plomo ?

— Je pense qu'il espérait rafler le gros lot en rachetant tout pour une bouchée de pain.

— Bizarre... souligna lentement Smith.

— Pas si sûr. Il se rend dans le Missouri pour faire du business. Les fanatiques du CACA se trouvent aussi sur place. Sky Bluel leur vole la

vedette. Et comme Swindell distribue ses cartes de visite à tout le monde, l'idée les traverse de l'asticoter. Un lot de consolation en quelque sorte.

— Possible, soupira Smith, peu convaincu. Occupez-vous de Sky Bluel et de son engin. Je vais réfléchir à d'autres hypothèses.

— Comment ça ? L'affaire est close. Point final.

— À plus tard..., fit Smith en raccrochant.

Dans son appartement de Rye, Remo Williams l'imita et alla rejoindre le Maître de Sinanju. Ce dernier, arborant un kimono royal violet, dégustait un bol de riz froid devant le téléviseur géant qui diffusait la cassette vidéo d'un épisode de *Santa Barbara*.

— Il veut qu'on récupère Sky Bluel et sa bombe, annonça Remo, avant que New York ne se transforme en ville fantôme.

C'est alors qu'il commit l'une des plus grosses erreurs de sa vie, lorsqu'il ajouta, bienveillant :

— Pourquoi ne pas rester tranquillement ici, Petit Père ? Le temps de récupérer un peu...

Chiun appuya sur la télécommande et l'image se figea sur l'écran. Sa tête tremblante se tourna vers Remo :

— Penses-tu que parce que j'approche de l'âge vénérable, je serais trop infirme pour t'accompagner ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mais il se trouve que vous traînez votre ennui depuis que nous sommes rentrés de Californie. Je ne pense pas que vous soyez dans le meilleur état d'esprit pour...

— Ne me mens pas, Remo Williams. Je sais trop bien comment les Blancs traitent leurs vieillards. Ils les cachent dans de terribles maisons, comme s'ils avaient honte de ceux qui leur ont donné la vie. Tel ne sera pas mon destin !

À ces mots, Chiun se leva, évoquant un nuage vaporeux de fumée violette.

— Je t'accompagne, ajouta-t-il.

— Honneur aux anciens, plaisanta Remo en s'inclinant devant lui pour le laisser passer.

Le Maître de Sinanju claqua la porte si fort que Remo ne put la rouvrir et dut sortir par une fenêtre en rouspétant.

CHAPITRE XX

Sky Bluel achevait de peinturlurer un symbole de paix sur sa joue lorsque le téléphone du *Penta Hôtel* se mit à sonner.

— Votre chauffeur est arrivé, mademoiselle.

— Faites-le monter, répondit-elle en refermant sa boîte de maquillage.

Tant pis pour la marguerite qui devait décorer le bout de son nez. Ce serait pour la prochaine fois.

L'homme qui se présenta à la porte arborait un pantalon de travail vert et un pull.

— C'est vous qui allez me conduire au studio ? fit-elle d'un ton soupçonneux.

— Pas moi, grogna l'individu, tout en balançant ses bras de gorille. Je suis machiniste. Le chauffeur est en bas.

« Il ressemble plutôt à un docker », songea Sky.

— J'imagine que vous venez chercher ce qui fait ma fierté et ma joie, prononça-t-elle en le laissant passer. L'engin se trouve dans la baignoire.

Le costaud se dirigea lourdement vers la salle de bains. Il en revint aussitôt, transportant l'objet comme s'il s'agissait d'un énorme plat de service. Il baissa la tête en sortant dans le couloir.

— Bon sang, c'est quoi ce truc ? gémit-il, tandis que Sky refermait la porte de sa chambre.

— Une bombe à neutrons, alors ne la laissez pas tomber.

— Vous avez ma parole..., bredouilla l'autre d'une petite voix.

Dans l'ascenseur qui les menait au rez-de-chaussée, Sky Bluel avait des milliers d'étoiles dans les yeux. Elle en avait aussi collées sur la figure mais elle les fit tomber en se grattant le menton d'un air distrait.

« Après ma prestation de ce soir, songea-t-elle, toute une génération marchera derrière moi, vers l'avenir ! »

— Vous vous rappelez des années soixante ? demanda-t-elle toute excitée.

— Pas moi. J'étais trop jeune.

— Eh bien, elles reviennent en force et je vais être la future Jane Fonda. C'est bath, non ?

Le machiniste réprima un rire. Sky fronça les sourcils. Peut-être que « bath » faisait plutôt « cinquante ». Elle demanderait à son père, une fois de retour chez elle.



— Merde ! Pas une place de libre ! jura Calvin Taggert en faisant le tour du pâté de maisons sans se souder des piétons qui traversaient.

La limousine blanche stationnait toujours devant le *Penta Hôtel*. Toujours personne. Et l'heure qui tournait... Il passa devant la voiture de l'avocat. Kranish était un vrai amateur. Il allait finir par se tordre le cou à force de fixer l'entrée de l'hôtel à travers son pare-brise. Bizarrement, il avait étalé sur sa figure de la peinture camouflage. Il était tellement repérable qu'il aurait pu tout aussi bien porter une clarine éclairée au néon autour du cou !

Barry Kranish se cramponnait si fort au volant que ses phalanges en étaient violacées et brunâtres... Brunâtres parce telle était la couleur de la boue de la rivière dans laquelle il avait plongé avant de s'enduire la figure de peinture de camouflage. Son cœur se gonflait d'allégresse en songeant qu'il allait venger ses camarades tombés au champ d'honneur !

Mais la guérilla écologique se révélait plus effrayante qu'il ne le croyait. Il se demanda ce qui lui arriverait si on le capturait. Qui pourrait le faire libérer sous caution ? Peut-être serait-il même obligé d'assurer sa propre défense. Brrr... Il en frissonnait d'avance.

Alors qu'il passait en revue toutes les possibilités, la lourde porte à tambour de l'hôtel se mit à tourner.

Kranish se prépara à ouvrir sa portière. C'est alors que, suivie par le chauffeur en livrée, la fille sortit dans la rue ; on aurait dit la réincarnation ambulante d'une vieille hallucination après un shoot de LSD.

— La bombe ! gémit Kranish en tambourinant le volant. Où est cette putain de bombe ?

Calvin Taggert tourna à l'angle de l'hôtel et faillit s'étrangler :

— Merde ! La voilà.

Toujours pas de place de parking ! À présent, la fille se dirigeait

vers la limousine. Une fois à l'intérieur, il serait plus difficile de l'épingler.

Au même instant, un gars costaud sortit par une porte de service. Il portait un gros engin électronique. Il se retourna maladroitement et faillit dégringoler.

— Faites attention ! hurla Sky Bluel. Ne la cassez pas ! Vous allez faire tout rater !

Le chauffeur bondit à sa rescousse et lui prêta main forte.

— OK, ça va, ça va, souffla le costaud en déposant avec soin l'engin dans le coffre de la limousine.

— Je crois que c'est maintenant ou jamais, marmonna Taggart en se passant un bas en nylon sur la tête.

Au moment où la bombe à neutrons faillit échapper des mains du machiniste, Barry Kranish se précipita hors de son véhicule. Dégoulinant de boue, il brandissait un clou de charpentier par le bout pointu.

Au même instant, une voiture déboîta sur la chaussée, escalada le bord du trottoir et fonça vers le chauffeur.

— Arrêtez ! beugla ce dernier.

Mais la voiture ne s'arrêta pas. Avant qu'il ait pu réagir, la calandre du véhicule le souleva et l'emporta tout droit vers l'hôtel. Il s'affala sur le capot, les jambes brisées, écrasées entre le pare-chocs et le mur de l'immeuble.

Sky Bluel poussa un hurlement.

— Au secours, monsieur le machiniste, au secours ! Faites quelque chose !

N'obtenant pas de réponse, elle détourna les yeux et regarda derrière elle. Le costaud gisait sur le macadam, des jets de sang giclaient de sa tête par saccades comme d'un pistolet à eau.

Horriifiée, Sky se rendit alors compte qu'un inconnu avait pris sa bombe à neutrons qu'il poussait le long du trottoir en laissant derrière lui de longues traînées gadouilleuses.

— Arrêtez ! C'est ma bombe ! Qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Zigouiller toute une génération, répliqua l'autre en postillonnant un nuage de gouttelettes marrons chargées de boue.

Désespérée, Sky Bluel chercha de l'aide autour d'elle. Le chauffard, un homme en costume froissé, sortit de son véhicule. Il ressemblait vaguement à un policier en civil. Ravalant toute fierté, Sky

l'apostropha :

— Vous voyez ce type ? Il est en train de me voler mon bien.

— Vraiment ? répondit son interlocuteur d'un ton glacial.

D'une main, il tenait un mouchoir. De l'autre, un flacon transparent qu'il décapsula d'une pichenette. L'air féroce, il plaqua le mouchoir en boule sur la bouteille qu'il renversa. L'espace de quelques secondes, Sky eut l'impression d'être propulsée dans une scène d'un de ces bons vieux films de série B, au moment où le méchant gangster s'apprête à chloroformer sa victime. Mais c'étaient des films d'avant 1960 et, à l'époque, les femmes se contentaient de hurler au secours, une réaction qui lui semblait si rétrograde que Sky zappait toujours durant ces séquences. Aussi se trouva-t-elle fort dépourvue à cet instant précis. Elle décida de se sauver.

Trop tard. L'homme la saisit par les lacets de cuir tressé qu'elle portait en collier autour du cou, plaquant le mouchoir sur son nez et sa bouche. L'odeur ressemblait à un mauvais trip... encore que les couleurs ne fussent pas dénuées d'intérêt.

Sky sentit l'odeur du chloroforme envahir ses poumons. Elle se débattit. Mais c'était trop tard, beaucoup trop tard.

*

* *

Lorsque Don Cooder apprit la nouvelle de la bouche de deux policiers au visage de marbre, il ne broncha pas.

— Pouvez-vous m'excuser un instant ? se contenta-t-il de leur demander avant de gagner son bureau.

Vingt minutes plus tard, les deux agents, impatients, firent irruption dans la pièce. Ils trouvèrent Don Cooder, prostré sous sa table de travail, répétant sans cesse une phrase inintelligible, en suçant son pouce.

— Qu'est-ce qu'il baragouine ? demanda l'un des flics à son collègue.

— Quelque chose comme « Quelle est la fréquence, Kenneth ? ».

*

* *

— J'ai l'impression qu'on s'est trompés, glissa Remo à l'oreille de Chiun.

Ils se trouvaient dans le studio depuis plus d'une heure. Après s'être introduits dans le bâtiment et assurés que Sky Bluel n'y était pas, ils avaient décidé d'attendre, dissimulés dans le décor d'une émission matinale.

L'arrivée de la police, et la panique qui s'ensuivit – notamment les cris d'angoisse du directeur des programmes lorsqu'il réalisa qu'il n'avait ni star, ni invité, ni sujet pour l'émission *Vingt-Quatre Heures sur Vingt-Quatre* – leur fit comprendre que quelque chose clochait.

— Que signifie « Quelle est la fréquence, Kenneth ? », s'enquit Chiun alors qu'ils quittaient le studio en douce.

— L'un des deux signes avant-coureurs d'une dépression nerveuse, expliqua Remo.

— Et l'autre ?

— Le fait de se retrouver dernier au classement audimat.

Ils se rendirent directement à l'entrée du *Penta Hôtel*, laquelle était filtrée par un cordon de policiers. Ils se fondirent dans la foule, captant çà et là des bribes de conversation entre témoins et policiers. Ils virent notamment un des inspecteurs sur place qui faisait glisser un collier de lanières de cuir tressées dans un sac en plastique transparent.

— On dirait qu'ils ont embarqué Sky et sa bombe ? marmonna Remo.

— Qui ça « ils » ? demanda Chiun d'une voix sombre.

— Si seulement je le savais... Peut-être que c'est Cooder qui a tout manigancé. Il faut s'attendre à tout avec ce type.

— Observe cet homme, reprit le Maître de Sinanju en désignant l'un des deux cadavres qui avait le visage découvert pour les besoins d'un photographe de la morgue. Il ne te rappelle pas quelqu'un ?

— Non.

— Regarde plus attentivement, Remo. Son front, en l'occurrence.

Remo remarqua une ligne à peine visible au-dessus des sourcils.

— Hé ! Exactement comme le gars que l'on a découvert dans le Missouri. Vous voyez, Petit Père ? C'est bien la preuve que ce type appartenait au CACA ! Il a dû perdre son bandeau en se faisant renverser par la bagnole.

— Alors à qui appartient cette casquette ? s'enquit Chiun.

Remo suivit le doigt de son mentor et découvrit le couvre-chef écrasé sur le trottoir.

— Une casquette militaire ?

— Je ne pense pas. Il n'y a pas d'insigne.

— Faut que je vérifie, répondit Remo.

Aucun des policiers ne remarqua qu'il ramassait la casquette et s'avançait vers le cadavre. Quant au photographe de la morgue, il était près de l'autre corps, en train de le mitrailler sous tous les angles possibles.

— Excuse-moi, mon vieux, fit poliment Remo en soulevant le drap qui recouvrait le mort.

Il battit des paupières en découvrant un uniforme brun de chauffeur. Pour s'assurer qu'il n'avait pas la berlue, il releva la tête du mort et essaya la casquette.

— Merde alors, grommela Remo, une fois debout. Tout bêtement un chauffeur...

— Qui êtes-vous ? brailla le policier en civil, tenant à la main le sac en plastique pour les pièces à conviction.

— FBI, dit Remo en sortant une carte de son portefeuille.

— Ce bristol vous annonce comme un enquêteur de l'AFSU. Et moi, je vous déclare en état d'arrestation.

— Allez-y, fit Remo en tendant ses épais poignets.

L'inspecteur plongea la main dans sa poche, à la recherche de menottes. En un clin d'œil, il se retrouva sur le trottoir, le poignet gauche attaché à la cheville droite.

Il appela au secours, mais son équipe était trop occupée à pourchasser l'agresseur aux épais poignets.

Lorsqu'ils revinrent bredouilles, un peu plus tard, ils n'étaient pas d'humeur à consigner l'incident dans leur rapport officiel.

Une fois l'inspecteur délivré de ses propres menottes, ils soumirent la décision au vote. Celle-ci fut unanime.

Ils n'avaient jamais vu d'homme aux poignets épais. Jamais !

CHAPITRE XXI

Sky Bluel perçut des voix comme au travers d'une brume violette et langoureuse. Il y en avait deux. La première – la voix sèche – disait :

— Elle revient à elle.

— On dirait une rodéo-girl, non ? commenta l'autre voix – elle était onctueuse et familière, bien que Sky fût incapable de dire où elle l'avait entendue.

Elle ouvrit les yeux et comprit que les deux têtes penchées au-dessus d'elle portaient des bas nylon pour ne pas être reconnues.

— C'est un happening ? demanda-t-elle, anxieuse en se redressant du lit de camp, avant de chausser ses lunettes.

— Ne craignez rien, ma jolie. Vous êtes en lieu sûr.

C'était le gars mielleux qui avait parlé. Plus petit et plus large que l'autre, il arborait des chaussures en daim blanc. Il ne s'agissait certainement pas d'un happening.

— Si c'est un lieu sûr, pourquoi vous êtes déguisés comme des bandits de la Brinks ? questionna Sky.

— Ne vous faites pas de bile. Dès que vous m'aurez fabriqué une bombe à neutrons, vous serez libre de faire ce que bon vous semblera.

— Encore une bombe ! Je viens juste d'en terminer une pour Don Cooder !

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? lança la voix onctueuse à la voix sèche.

— Ce doit être le machin que l'autre gars a fauché.

— Quel autre gars ?

— Quand j'ai kidnappé la fille, il y a un type devant moi qui a piqué un gros bidule argenté.

— Ça ressemblait à une énorme balle de golf reliée à un panneau par des fils électriques ?

La voix sèche hocha la tête. Le gars trapu flanqua un coup de poing dans sa paume :

— Merde ! Pourquoi ne pas l'avoir fauchée dans la foulée ?

— Vous aviez dit que c'était la fille que vous vouliez.

— Je la voulais pour construire la bombe, espèce de privé à la noix ! Vous preniez l'engin, et elle, il suffisait de l'assommer !

— Comment je pouvais deviner ? bougonna l'autre. De toute ma vie, j'avais jamais vu une bombe à neutrons.

— Je peux m'en aller maintenant ? hasarda Sky.

— Non ! braillèrent les deux voix en chœur.

— À quoi ressemblait l'autre gars ? demanda Mielieux à Voix-Sèche.

— Dégueulasse. Comme s'il sortait d'un bournier.

— Un Crasseux ! Enfin, peu importe... Il nous faut cette bombe, ça me fera gagner du temps.

— J'aime pas trop la tournure que prend cette conversation, marmonna Sky Bluel pour elle-même.



Ayant épuisé les ressources de ses banques de données informatiques, le Dr Harold W. Smith s'était rabattu sur un outil qui avait fait maintes fois la preuve de son efficacité : un bon vieux téléphone. Sous couvert d'une enquête financière pour le compte d'une société de crédit, il avait appris beaucoup de choses sur Connors Swindell.

Sa source principale de renseignements n'était autre que la propre secrétaire de ce dernier, Constance Payne.

— C'est un génie, disait-elle. Aïe !

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Smith.

— Je me suis encore piqué le pouce. Ils fabriquent des préservatifs de plus en plus fins, ma parole !

Smith s'éclaircit la voix, tout en se demandant s'il n'appelait pas à un moment inopportun.

— Existe-t-il un autre employé de longue date à qui je puis m'adresser ?

— Eh bien, il y avait Horace Feeley. Le chauffeur de Con... pardon, je veux dire de M. Swindell. Mais il a subitement démissionné, lorsqu'ils se trouvaient dans le Missouri.

— Son chauffeur, vous dites ? s'enquit brusquement Smith.

— Oui. Con et lui travaillaient ensemble depuis des lustres. J'ai trouvé bizarre qu'il le quitte comme ça.

— Savez-vous où il se trouve actuellement ?

— Si vous parlez de Con, il vient de partir pour San Francisco.

— Je faisais allusion à Horace.

— Qu'est-ce que j'en sais, mon pauvre ami ! Il n'a même pas appelé pour toucher son chèque.

— Merci.

Smith raccrocha et lança une recherche globale sur son ordinateur, en pianotant le nom de Horace Feeley. Une photo digitalisée apparut sur l'écran, ainsi qu'une fiche montrant que l'individu en question avait été relâché de la prison d'État de Folsom en 1977 – on l'y avait incarcéré pour effraction – avant d'entrer au service d'un promoteur, un certain Connors Swindell.

Mais c'était surtout la photo qui intéressait Smith : elle montrait la version plus jeune du cadavre découvert par Remo dans le Missouri. Le même homme recherché par le FBI pour l'acquisition du gaz lewisite qui avait envoyé ad patres toute la population de La Plomo.

Soudain, tous les morceaux du puzzle s'assemblèrent.

— Remo, Smith à l'appareil. J'ai passé au crible les activités récentes de Swindell. Il y a des tas d'éléments qui me laissent perplexe. En premier lieu, il est bombardé de recherches de paternité.

— Pas étonnant, s'il utilise ses propres capotes, marmonna Remo en se rappelant le préservatif percé qu'il avait examiné à La Plomo.

— Ces procès sont tous intentés par des hommes.

— On récolte toujours ce que l'on a semé, répliqua sèchement Remo, quoi d'autre ?

— Swindell a déjà signé vingt-six promesses d'achat à La Plomo et les négociations se poursuivent sur des dizaines d'autres propriétés. Il est sur le point de faire main basse sur toute la ville.

— D'après vous, il serait donc lui aussi derrière la catastrophe de La Plomo ?

— Je ne suis pas encore parvenu à cette conclusion, mais c'est le seul scénario qui colle avec la mort de son chauffeur.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? On va à Palm Springs et on épingle Swindell ? Ou bien on fonce à San Francisco récupérer la bombe à neutrons ?

Silence dans le combiné. Smith réfléchissait sur la décision à

prendre.

— Si j'en crois sa secrétaire, il est parti pour San Francisco il y a quelques heures, reprit-il. Il n'est pas impossible qu'il soit de mèche avec le CACA... aussi bizarre que cela puisse paraître. Allez-y.

— Cette histoire me semble ridicule, mais si c'est tout ce que nous avons à nous mettre sous la dent...

À l'arrière du C-130 de l'armée, Remo raccrocha.

— Cap sur San Francisco, déclara-t-il à Chiun, guettant sa réaction.

Son mentor hocha la tête. Il était radieux, son teint transparent avait de nouveau repris une délicate carnation ivoire.

— Ces propos me plongent dans un océan de joie, psalmodia-t-il. Je vais de ce pas en informer notre pilote.

— Je ne vais pas vous en priver, Petit Père.

Remo observa Chiun s'éloigner vers la cabine de pilotage. En réalité, Remo le savait, le Maître de Sinanju était terrifié à l'idée de retourner à Palm Springs. « Mais ça n'arrivera plus », songea Remo. Quoi qu'il advienne, il serait là pour le protéger.



Barry Kranish faisait ses bagages lorsqu'on sonna à la porte d'entrée. Il balança sa dernière bouteille de jus de jagua dans la valise et la referma.

Le carillon cessa de grelotter. Chargé comme un baudet, Kranish descendit tant bien que mal au rez-de-chaussée. Au passage, il nota qu'un hibou couillon des bois était perché la tête en bas et que les cafards du Venezuela menaient leur petit bonhomme de chemin.

Deux individus au visage masqué par un bas en nylon l'accueillirent dans le hall d'entrée. L'un des deux braquait un revolver sur l'avocat.

— Allons faire un tour, suggéra-t-il d'une voix voilée à la Bogart.

— Où ça ?

— Là où tu as planqué cette putain de bombe à neutrons, répondit l'autre d'une voix suave.

— Jamais de la vie ! vociféra Kranish en laissant tomber ses valises. Vous pouvez faire ce que vous voulez. Je ne parlerai pas,

même sous la menace d'une horde de *candirus* sauvages !

— C'est ce que nous allons voir, rétorqua l'homme armé.

Apercevant un cafard, il s'apprêta à l'écraser.

— Ne faites pas ça ! hurla Kranish en tombant à ses genoux. C'est une espèce rare du Venezuela ! S'il vous plaît, n'y touchez pas ! Je vais tout vous dire !

Si tant est qu'un visage masqué d'un bas puisse exprimer l'incrédulité, l'individu masqué accusa le coup et se reprenant vite ajouta :

— Alors, accouche ! Sinon le cafard va y passer !

— C'est ça, renchérit l'autre. Après, on s'occupera du hibou.

— Non, pas le hibou ! s'écria Kranish, dont les gémissements réveillèrent l'oiseau menacé. La bombe est à Palm Springs !

— Pourquoi là-bas ? demanda l'ex-futur prédateur du couillon.

— Parce que cet endroit est une souillure qui profane ce véritable sanctuaire qu'est le désert en péril !

— Palm Springs ? Une souillure ?

— Absolument ! Une souillure qui devra être balayée à tout jamais, répliqua Kranish passionnément. Ainsi le cactus pourra à nouveau étendre ses bras épineux sans crainte. Ainsi le scorpion pourra continuer à danser dans un tourbillon de poussière sablonneuse. Comme il le faisait jusqu'à ce que la main impie de l'homme blanc ne vienne polluer ce lieu sacré.

— Oh, ça va, laisse tomber ton vieux refrain à soixante-quinze cents ! Dis-nous plutôt où est la bombe exactement ?

— Dans une chambre d'hôtel.

— Une chambre d'hôtel ?

— C'était le meilleur coin où la cacher jusqu'à l'explosion. En fait, au départ, je voulais irradier le condôme, mais je n'ai pas trouvé de voiture à louer. L'agence était fermée pour cause de décès.

— Nom de Dieu ! Elle est chargée ? s'enquit l'homme armé.

— C'est la seule façon de faire parvenir l'avertissement du CACA au monde entier. Dans les cinq jours qui viennent, les médias recevront un fax de l'organisation. Si d'ici là Palm Springs n'est pas rasée et n'a pas retrouvé sa splendeur naturelle à l'état brut, l'engin explosera et seuls les irréductibles au mouvement écologique périront.

— Pas avant cinq jours ? s'enquit la voix suave.

— Exact.

— Ouf ! voilà qui nous laisse le temps de la récupérer.

L'homme armé désigna la porte ouverte de son revolver :

— On y va maintenant.

Très obligeant, le mielleux ouvrit la marche. Kranish lui emboîta le pas, suivi par l'homme armé. En sortant, l'avocat du CACA perçut un crissement atroce et il en eut la chair de poule.

*

* *

Une fois sur les lieux, Remo et Chiun ne trouvèrent pas de bombe. Mais dans une corbeille placée non loin d'une antique machine à écrire Remington, Remo dénicha des papiers froissés. Les brouillons d'un communiqué annonçant l'imminente destruction de Palm Springs.

Le Maître de Sinanju rejoignit son élève dans le bureau de Kranish.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Non, s'empessa de répondre Remo en laissant tomber les brouillons dans la poubelle. Le dernier rat semble avoir quitté le navire.

— Peut-être l'empereur Smith pourra-t-il nous guider ?

— Bonne idée. Il nous faut un téléphone.

Il y en avait un dans la pièce voisine. Remo dut souffler sur la poussière avant d'oser décrocher le combiné.

— Smitty ? fit-il en se tournant pour voir si Chiun pouvait entendre.

À sa surprise, le Maître de Sinanju s'était dirigé vers une autre pièce.

— Écoutez bien, Smitty, poursuivit Remo à mi-voix. Kranish a disparu. Aucune trace de Swindell. Mais la bombe se trouverait dans un hôtel de Palm Springs, *Les Mille Palmiers*. Elle est programmée pour exploser dans cinq jours.

— Vous en êtes certain, Remo ?

— Je viens de lire les brouillons d'un communiqué. Cet imbécile de Kranish a même laissé le numéro de la chambre. Il doit être sûr que personne ne peut désamorcer l'engin.

— À l'exception de Sky Blue, où qu'elle puisse se trouver. Filez immédiatement à Palm Springs.

— Ça m'étonnerait que Chiun ait très envie d'aller là-bas.

— Eh bien, laissez-le. De toute façon, si la bombe se trouve réellement à Palm Springs, ça nous ramène à Connors Swindell.

— Je vous tiens au courant, conclut Remo en raccrochant.

Il retrouva le Maître de Sinanju en train de donner des cafards à manger aux poissons.

— Smith m'a conseillé de nous séparer, annonça-t-il. Vous restez ici pour attendre le retour de Kranish. Et moi, je mets la main sur Swindell et je lui arrache la vérité.

Le dos tourné, Chiun laissa tomber un cafard dans l'eau et observa les poissons converger vers l'insecte.

— Ne me mens pas, Remo Williams, prononça-t-il, sévère. Je te connais trop bien après toutes ces années.

— OK, admit son élève. La bombe se trouve à Palm Springs. Elle est chargée mais nous avons cinq jours pour la désamorcer. Puisque vous êtes palmspringophobe, pourquoi ne pas me laisser y aller tout seul ?

Chiun se retourna, plissant ses yeux noisette :

— Non.

— OK, je suis Songjong et je vous dis, Maître Vimou, de rester ici pour surveiller l'or, pendant que je traverse le désert égyptien pour m'occuper du prétendant au trône.

— Il s'agissait d'un vague petit prince, corrigea Chiun.

— Peu importe. Ça colle avec la légende. Vous restez ici et moi, j'y vais. Ce sera du gâteau pour nous deux.

— Tu crois que mon grand âge m'a rendu poltron, psalmodia Chiun, les yeux plissés en fentes à peine perceptibles. Je demeure le Maître de Sinanju régnant et je ne crains pas le désert quels que soient les périls qui m'y guettent.

— Bon, c'est d'accord ! fit Remo, lançant les bras en signe de reddition. Vous avez gagné, mais si on échoue, c'est vous qui annoncerez la nouvelle à Smith.

— Je ne pense pas que ce sera moi qui annoncerai de mauvaises nouvelles à l'empereur Smith, répondit Chiun, en quittant la bicoque victorienne. Mais je me rends là-bas sans aucune crainte. Car je n'ai pas peur. Comme toujours.

CHAPITRE XXII

— Je l'ai trouvée ! s'écria Remo en ouvrant à toute volée un long placard dans la chambre 334.

Chiun le rejoignit. La bombe à neutrons étincelait comme un radôme modèle réduit, équipé de poignées.

— Je ne perçois aucun tic-tac, nota le Maître de Sinanju.

— Il n'y en a pas sur ces engins, expliqua Remo en se mettant à genoux pour tester les poignées métalliques.

Elles étaient verrouillées. Il s'interdit de les arracher de force, ne sachant pas ce qui pourrait en résulter. Ses yeux se posèrent sur un compteur numérique soudé au panneau électronique. Il indiquait : 01.21.44.

— On dirait que le compte à rebours est lancé, fit-il.

— Tu ne m'avais pas dit que le délai était de cinq jours avant l'explosion ? s'enquit Chiun.

— C'est ce que dit le communiqué de Kranish, cinq jours.

— Si je lis correctement ces chiffres, reprit Chiun, cet engin neutral va exploser dans moins d'une heure.

Remo battit des paupières et examina le compteur de près.

— Vous devez vous tromper, Petit Père. C'est cinq jours. Vous voyez le dernier chiffre, 44 ? Cela signifie sans doute 4,4 jours ou quelque chose comme ça.

Mais tandis que Remo s'exprimait, le compteur afficha 43. Puis 42. Puis 41.

— Et qu'en dis-tu, à présent ? s'enquit Chiun.

— Qu'il nous faudrait l'avis d'un spécialiste, soupira Remo, inquiet.



Lorsqu'on la poussa à l'arrière du véhicule, Sky Bluel heurta l'individu assis sur la banquette.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle aux deux hommes masqués, assis à

l'avant.

La voiture démarra. Elle ignorait où elle était. Les palmiers dattiers familiers de Californie ne la réconfortaient pas. Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Ce gars-là, répondit le chauffeur de sa voix à la Bogart, c'est le con qui a fauché votre bombe.

— Impossible ! Il était sale comme un pou.

— Tu peux me croire sur parole, fillette.

— Fillette ! Vous êtes né dans les années cinquante ?

— En fait...

L'autre homme intervint :

— J'espère que vous savez comment désarmer cette bombe, ma jolie.

— Bien sûr, j'ai la clé autour de...

Les lèvres de Sky s'arrondirent alors en un O parfait.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, fit-elle d'une voix faible, en palpant son cou.

Son collier avait disparu.

— J'ai cru vous entendre parler d'une clé.

— Euh... oui. Je me disais que vos hommes n'avaient sûrement pas trouvé la clé de mes bagages ? Je la portais autour du cou.

— Pas de panique. Ils sont en sécurité à New York.

— Avec la clé. Probablement, fit Sky Bluel d'une voix qu'elle s'efforça de paraître guillerette.

Ils se garèrent sur le parking de l'hôtel des *Mille Palmiers*, et firent sortir la jeune femme et l'autre captif qui n'avait pas dit un seul mot durant le court trajet.

— Marchez devant nous et ne vous retournez surtout pas.

Un revolver dans les côtes fit avancer Sky.

Ils pénétrèrent par les cuisines et gravirent l'escalier jusqu'à la chambre 334. Tandis que l'homme au revolver les tenait à distance, son compagnon tendit la main vers la poignée de la porte, l'autre sortant une clé de sa veste.

— C'est la seule clé qui compte, déclara-t-il en souriant à belles dents.

C'est alors que la porte s'ouvrit brusquement, l'entraînant, lui et son sourire, vers l'intérieur.

Remo Williams lâcha la porte et empoigna Swindell par le cou. Ses ongles déchirèrent le bas nylon qui tomba à terre.

— Tiens, comme on se retrouve ! fit Remo.

Faisant pivoter son poignet il envoya Swindell rebondir sur le lit. D'une main, Chiun l'empêcha de bouger.

— Surveillez-le, Petit Père. Je m'occupe des autres.

Remo pointa l'index vers l'arme.

— Tu n'en sais encore rien, mon pote, mais tu es désarmé.

Avant que l'autre ne puisse réagir, le doigt se glissa dans le canon et le barillet se brisa. Le privé en loucha de stupéfaction.

— Je... je ne suis qu'... un employé, bafouilla-t-il. Je travaille pour M. Swindell.

— Vous en êtes sûr ? s'enquit Remo poliment.

— Affirmatif. Je suis un simple rouage dans la machine.

— Dommage, parce que la machine vient juste de se casser, répliqua Remo en perforant d'un coup de barillet l'ossature incroyablement fragile du front de Taggart. Eh bien, entrez, ne restez pas plantés dehors, voyons ! fit-il, s'adressant aux deux autres, tandis que le détective s'étalait sur le tapis en rendant le dernier soupir.

Sky Bluel sauta quasiment à pieds joints dans la chambre. Barry Kranish, lui, se fit un peu prier. Mais Remo trouva au bout de sa chaussure des arguments très convaincants.

— Maintenant, c'est l'heure de vérité ! lança-t-il en refermant la porte, avant d'ouvrir celle du placard. Voilà l'engin. À vous de jouer, à présent ! Commençons par... (son doigt mortel allait de l'un à l'autre) ... vous ! s'écria-t-il en désignant Swindell.

— Je jure devant Dieu que je suis innocent !

Le promoteur se redressa en les gratifiant de son plus beau sourire commercial, celui qui avait fait sa fortune durant ces deux dernières décennies.

Tout en essayant d'endormir son auditoire à grands coups de sourires à deux dollars cinquante, il se bâillonna la bouche et le nez d'un mouchoir détrempé et sortit son stylo Waterman. Il ôta le capuchon d'une pichenette et le brandit vers le gars au tee-shirt et le vieil Oriental en appuyant sur la pompe à encre. Rien ne se produisit.

— Ben... Où est le gaz ? fit-il, médusé.

— À votre avis, Petit Père ? répliqua Remo Williams en arrachant le stylo des mains du promoteur.

Le Maître de Sinanju lorgna le Waterman puis le visage de Swindell qui suait à grosses gouttes.

— Je savais depuis le début qu'il s'agissait d'un imposteur. Que cela te serve de leçon, Remo.

— Je ne pige pas, marmonna Swindell.

Remo le saisit par les cheveux et lui flanqua le stylo sous le nez.

— C'est simple, le temps que vous appuyiez sur la pompe, j'ai aplati l'aiguille.

— C'est impossible ! Personne ne peut être aussi rapide.

— Puisque je vous le dis, déclara Remo en le repoussant violemment.

Le Maître de Sinanju s'interposa :

— Ne devrions-nous pas nous débarrasser de cet engin neutral, avant de nous occuper de ces criminels ?

— Pourquoi se presser ? Nous avons cinq gros jours devant nous.

Sky Bluel sursauta.

— Cinq jours ?

— Absolument. Pas vrai, Kranish ?

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat, répondit l'avocat qui ouvrait la bouche pour la première fois.

— C'est impossible ! Le compteur ne peut pas se programmer sur cinq jours, intervint Sky Bluel en se ruant sur la bombe.

Elle n'eut pas besoin de s'y attarder.

— Évacuez l'hôtel ! hurla-t-elle. Ça va sauter dans vingt minutes !

— Quoi ? s'écria l'avocat en se précipitant vers la porte.

Mais Remo l'intercepta d'un croc-en-jambe et le plaqua au sol avec le pied.

— Pouvez-vous la désamorcer ? demanda-t-il à Sky Bluel.

— Pas le mécanisme, répondit-elle d'une voix misérable. Le seul espoir, c'est de retirer les charges de plastic.

— Il nous reste assez de temps ?

— Ben oui..., mais je n'ai plus la clé, gémit-elle.

— Qu'est-ce que vous en avez foutu, bordel ? brailla Remo.

— Ouais, qu'est-ce que vous en avez foutu ? répéta Kranish comme un perroquet.

Mais Remo lui ferma son clapet d'une forte pression du talon sur sa colonne vertébrale.

— J'ai dû la perdre quand l'autre me kidnappait.

— Il n'y a pas d'autre moyen de la désarmer ?

— On risque de manquer de temps. Et si ça saute, il y aura des morts à des kilomètres à la ronde !

Remo et Chiun échangèrent un regard. Le Maître de Sinanju semblait accepter froidement le destin.

— Et si on l'emportait dans le désert ? proposa Remo.

— Ça épargnerait la ville, mais pas nous, répondit Sky.

— Je suggère qu'on la laisse ici et qu'on fonce sur les collines, balbutia Swindell.

Mais Chiun lui cloua le bec du plat de la main. Remo se tourna vers la jeune femme :

— Vous auriez le courage de m'aider à la désamorcer ?

— C'est moi la responsable, répondit-elle simplement.

— Sky et moi nous allons nous débrouiller, Chiun. Nous n'avons pas besoin de vous.

Le Maître de Sinanju redressa le menton d'un air têtue :

— Je viens.

— Non. Vous resterez ici avec Swindell.

— Bonne idée, soupira le promoteur, soulagé.

Mais Chiun le hissa hors du lit, psalmodiant :

— Que ceux qui sont à l'origine de ce chaos se préparent à réparer leurs erreurs ou à en subir les conséquences !

— Alors, allons-y ! lança Remo en emportant la bombe.

— Existe-t-il une autre route que celle qui mène au condôme ? demanda-t-il à Swindell une fois au volant.

— Non, c'est la seule. Vous pouvez me déposer au passage ?

— Manquerait plus que ça !

Palm Springs fut bientôt derrière eux. Sur la banquette arrière étaient assis Sky Bluel, Barry Kranish et Connors Swindell, la bombe reposant sur leurs genoux. Remo se dit que cela ne pouvait que les

motiver davantage.

— Peut-être que si je dévissais l'électronique... ? suggéra Sky. Quelqu'un a un tournevis ?

Personne n'en avait.

— Et une pièce de dix cents ? demanda Swindell en farfouillant dans ses poches.

Sky utilisa la pièce et ôta une première vis.

— Où en est le compteur ? questionna Remo.

— Seize minutes et trois secondes, répondit-elle. Je ne suis pas sûre de pouvoir y arriver à temps.

— On n'a qu'à larguer cet engin dans le sable et repartir à toute vitesse en ville, non ? suggéra Swindell.

— C'est faisable ? demanda Remo à Sky.

— On pourrait, mais Palm Springs se trouve encore dans la zone de radiations. Oh, mon Dieu, pourquoi ai-je fabriqué ce truc ?

— Parce que vous êtes stupide ! fit Remo en accélérant de plus belle.

— Je ne vois qu'une seule issue, intervint Chiun.

— Je vous écoute, Petit Père.

— L'un d'entre nous transporte la bombe dans le désert, pendant que les autres roulent dans la direction opposée.

— Ridicule, trancha Sky. Il vous faudrait courir plus vite qu'une voiture !

— Je m'en charge, proposa Remo.

— Non, déclara Chiun, résigné. Tu représentes l'avenir du Sinanju, Remo. Je ne suis que son passé. La lignée doit se poursuivre. Aussi cette tâche doit-elle m'incomber.

Remo freina :

— Arrêtez de jouer les martyrs, Petit Père. Ça fait réchauffé. Vous êtes excellent, c'est sûr, mais moins rapide que moi. Je suis plus jeune et plus robuste. Alors, ravalez votre fierté de Coréen et regardez la réalité en face.

Piqué au vif, le Maître de Sinanju demeura un long moment silencieux.

— C'est donc ce que tu éprouves à mon égard, finit-il par prononcer doucement.

— À quoi bon nier l'évidence, s'impatienta Remo en bondissant hors du véhicule.

Il ouvrit la portière passager et tendit la main vers la bombe à neutrons.

Il sentit alors la minuscule pression de la main de Chiun lorsqu'elle le frappa à la base du crâne et qu'un voile noir s'abattit sur lui. D'une seule main, le Maître de Sinanju poussa Remo à l'arrière. L'autre attira Sky Bluel.

— Vous allez conduire, lui dit-il. Et prenez garde. Car mon fils doit vivre.

— Il doit bien y avoir un autre moyen, se défendit-elle.

— Il y en avait un. Mais il a cessé d'exister lorsque vous avez construit cet engin mortel. Allez-y.

Le menton tremblant, Sky Bluel se mit au volant.

— Bonne chance, lança-t-elle d'une voix faible.

Le véhicule décrivit un cercle et reprit la direction de la ville, laissant le Maître de Sinanju transporter la bombe dans ses bras frères.

Ses yeux noisette se posèrent sur le compteur. Il indiquait à présent : 00.05.57. Puis, 00.05.56.

Chiun leva la tête et chercha l'endroit où était implanté le condôme. Il respira profondément et commença à courir. Ses sandales fouettaient la route. Il prit de la vitesse et son kimono violet se mit à flotter au vent avec toute la force de son élan. Chiun conjura ses ancêtres de réserver une place d'honneur au dernier Maître de Sinanju de pure lignée.

Remo se réveilla soudain. Tel un ressort, il sursauta sur son siège et regarda autour de lui.

— Où est Chiun ? demanda-t-il violemment.

— Là-bas, répondit Sky en se mordant la lèvre.

Remo regarda derrière lui.

— Ça va sauter d'une minute à l'autre, murmura-t-elle, les joues inondées de larmes.

Remo ouvrit la portière avec rage, ses yeux s'écarquillèrent. L'explosion parut comme étouffée. Une Sorte d'éruption gigantesque dans les entrailles de la terre. Il regarda par-dessus son épaule. Tous l'imitèrent, hormis Sky qui sanglotait, ses yeux passant du rétroviseur à la route.

Il n'y eut pas de nuage en forme de champignon mais une violente

éruption de sable et de fumée.

— Sommes-nous suffisamment loin ? demanda Remo, l'œil macabre.

— Je pense que oui, répondit Sky entre deux hoquets.

L'onde de choc fut brève, intense et brûlante. Elle fit déraiper la voiture. Cette dernière s'arrêta, les roues arrière tournant dans le vide. Remo sortit, regarda le nuage de fumée, les yeux saisis de panique. Sky ne le quitta pas d'une semelle. Les autres se blottirent sous le véhicule.

— Il n'a pas pu y échapper, sanglota-t-elle.

— Je ne vous crois pas ! s'écria Remo en la saisissant par le bras. Dites-moi la vérité !

— Je ne sais déjà pas comment il a pu courir avec ce truc dans les bras. Mais pour échapper aux radiations, il devrait se trouver dans cette zone. Et je ne le vois nulle part.

Remo scruta les alentours. Aucun signe de Chiun sur les dunes qui ondulaient.

— J'y vais, décida-t-il.

Dans un geste désespéré, Sky s'agrippa à son tee-shirt :

— Vous allez mourir. Les neutrons viennent par ici. On ne les voit pas, mais ils se glisseront dans vos cellules comme des balles microscopiques. Une agonie lente et déchirante.

Mais Remo se détacha et se lança à corps perdu dans le désert.

— Montrez-vous, Petit Père, murmura-t-il. Je sais que vous êtes là.

Au bout de huit cents mètres, il sentit des picotements sur ses bras nus. De plus en plus violents.

— Chiun ! hurla-t-il en changeant de direction.

Mais aucune réponse ne lui parvint. Puis, comme il savait qu'en s'acharnant, la mort le surprendrait, il se mit à courir en sens inverse. Il rattrapa la voiture aux abords de Palm Springs, faisant signe à Sky de s'arrêter.

Elle obtempéra, incrédule.

— Vous allez bien ? demanda-t-elle.

Remo ne répondit pas mais arracha la portière arrière. Ce qui attira l'attention des deux autres passagers. Swindell tenta d'échapper à l'emprise de la main qui se tendait vers sa gorge, l'autre empoignant Kranish par les cheveux.

— Vous ne valez pas plus cher l'un que l'autre ! Pourquoi tout ce gâchis ? s'écria Remo en les secouant comme des pruniers.

— L'immobilier, balbutia le promoteur.

— L'environnement, bredouilla l'avocat.

Remo leur décocha un long regard meurtrier.

— Celui qui compte le plus dans ma vie a disparu à cause de vous. Dites-moi qu'il est mort pour autre chose que le chantier merdique d'un dôme à la con ou pour la survie de je ne sais quelle bestiole !

— Vous avez de la peine, reprit Swindell, mais il faut vous faire une raison. Si les vieux ne partent pas un jour ou l'autre, les propriétés ne changent pas de main. Où irait le monde, sinon ?

Remo Williams n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous savez ce que vous êtes ?

— En état d'arrestation ? hasarda l'autre.

— Non, un déchet humain, répondit Remo en lui écrasant les vertèbres cervicales.

La tête de Swindell fit un bond de vingt mètres et atterrit au pied d'un palmier, telle une noix de coco trop mûre. D'un geste violent, Remo balança le reste du corps qui alla s'écraser par-dessus.

— Vous aimez les arbres ? demanda-t-il à Kranish.

— J'apprécie encore mieux la vie, répliqua-t-il d'une petite voix malade.

— Parfait, nous allons leur donner à manger.

— Mais... c'est que je n'ai pas de nourriture pour arbres sur moi.

— C'est *vous* la nourriture, expliqua Remo.

Il entraîna l'avocat derrière un palmier dattier majestueux et, avec soin, le transforma en fumier humain.

Sky Bluel ne s'attarda pas. Elle sauta au volant et s'engouffra dans la ville sans se retourner. Remo la laissa fuir. Elle n'avait plus d'importance. Il s'assit au bord de la route, tourné vers le désert. Ses yeux caves observèrent le vent chaud déchirer les nuages de fumée à l'horizon. Il resta immobile jusqu'à ce que le soleil surgisse et dirige son œil rouge et accusateur vers lui.

CHAPITRE XXIII

Trois mois plus tard, La Plomo reprenait vie.

Pendant tout l'été, en flot constant, les héritiers étaient venus prendre possession des propriétés de leurs défunts parents. Les exploitations changèrent de main et les nouveaux propriétaires élaborèrent de vastes programmes de remises en état des terres contaminées par le lewisite. Cette année, la récolte s'annonçait mauvaise ; l'an prochain, elle serait meilleure...

Alors qu'on entrait dans la constellation du Lion, l'AFSU avait déclaré décontaminée la zone désertique où avait eu lieu l'explosion. L'agence fédérale promit également de consacrer deux millions de dollars à une étude expliquant comment un accident nucléaire avait pu se produire dans une région où les essais atomiques étaient interdits. Le rapport officiel ne serait qu'un tissu de mensonges et invoquerait le fameux secret défense. Mais seule une poignée de gens le savait, y compris une certaine Sky Bluel qui s'était teint les cheveux en vert et envolée vers Paris pour y achever ses études.

Le lendemain de ce communiqué rassurant de l'AFSU, Remo Williams, arborant tee-shirt et pantalon de toile noire, se rendit sur les lieux de l'explosion.

Son visage ne laissait transparaître aucune émotion. Il cherchait un morceau de soie violette. La pourpre royale du dernier kimono que Chiun avait porté.

Remo se dirigea vers l'est. Tout ce qui restait du dôme en plexiglas était recouvert d'une chape de béton. Le sable se répandait déjà sur l'horrible capsule grisâtre. Dans quelques générations, les archéologues se pencheraient dessus. Pour l'heure, ce n'était qu'une sorte de monument aux morts, témoin de la cupidité, d'un homme.

Remo parcourut le désert la moitié de la nuit. La lune se leva et sa lumière argentée l'éclaira suffisamment pour que ses yeux perçants initiés à l'art du Sinanju puissent y voir.

Seul, au beau milieu du désert, Remo éprouva un sentiment d'impuissance. Sa voix s'éleva vers l'Étoile du matin qui était apparue à l'est.

— Ô Petit Père, prononça-t-il avec tristesse, où êtes-vous, à présent ? Je me sens perdu sans vous. Je ne suis pas prêt pour cette épreuve.

Tout à coup, il sentit une présence. Derrière lui. Remo fit volte-face.

— Chiun !

Le Maître de Sinanju se tenait debout, la tête penchée, les mains dans les plis de son kimono d'un violet sombre. Une silhouette à peine perceptible, le visage pâle comme un linceul. Dans une demi-obscurité, les lèvres de Chiun remuèrent comme s'il priait, mais aucun son ne parvint aux oreilles de Remo.

— Petit Père, est-ce vraiment vous ? fit-il d'une voix lourde de peine.

Mais la présence n'était pas réelle. Le Maître de Sinanju ne vivait plus désormais. Chiun leva les yeux.

Ils étaient d'un gris profond et infiniment tristes. Une main nouvelle jaillit de sa manche et désigna les pieds de Remo.

Ce dernier baissa la tête et fronça les sourcils.

— Mes chaussures ? Qu'est-ce qu'elles ont ?

La main accusatrice désigna de nouveau ses pieds.

— Que voulez-vous dire ?

Le Maître de Sinanju désigna alors ses propres pieds. Ses yeux semblaient implorer. Une lueur jaillit alors dans le regard sombre de Remo. Il hocha la tête.

— J'ai compris. Je suis à présent responsable de la Maison de Sinanju. Dorénavant, je dois porter vos sandales.

Remo s'inclina et ajouta :

— Je comprends. Je vais vous honorer en poursuivant la tâche qui nous incombe. Adieu, Petit Père.

Lorsqu'il se redressa, il aperçut son mentor qui tendait le visage et les mains vers le ciel dans un geste de désespoir. Son visage esquissa un sourire angoissé.

Puis, telle une étoile qui se meurt, il disparut.

Et Remo Williams, ressentant l'immense fardeau de cinq mille ans de responsabilité, tomba à genoux dans le sable et se mit à pleurer sans la moindre honte.

*Achevé d'imprimer en avril 1992
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N°d'imp. 1137. —
Dépôt légal : mai 1992.
Imprimé en France

Notes

[1] Le nom de ce personnage est une déformation du mot *swindle* qui signifie escroquerie, filouterie. *Con*, diminutif du prénom Connors, désigne également un escroc (NdT).

[2] Patronyme de Superman dans le civil (NdT).

[3] *General Accounting Office*.